VOLUME XXV — WINNIPEG, MAN., MERCREDI 28 JUILLET 1937 — NUMERO 12

Ab... à
...TS:
Canada $2.00
Etats-Unis $2.50
Europe $3.00

LA LIBERTÉ

Directeur: Donatien Frémont
DIEU ET MON DROIT

Téléphone 21 817
Publiée par
CANADIAN PUBLISHERS, Ltd.
619, avenue McDermot
Winnipeg, Manitoba

CHANGEMENT À LA PRÉSIDENCE DE LA COMMISSION DU BLÉ

J.-R. Murray démissionne et George McIvor prend sa place — Le prix minimum du blé reste fixé à 87 sous ½ le minot.

OTTAWA — La politique de la commission des céréales du Canada pour la prochaine récolte de l'Ouest sera la même que celle de l'an dernier, mais sous une autre direction. La démission de M. J.-R. Murray, président de la commission, a été acceptée par le gouvernement, et M. George McIvor, vice-président, succédera à M. Murray.

Le trésorier de la commission, M. Robert Findlay, a été nommé commissaire. Ces différentes décisions ont été annoncées par l'hon. W.-D. Euler, ministre du commerce.

En suivant la même politique qu'en 1936 pour le blé, le prix minimum sera donc de 87½ sous le boisseau, mais aucun achat ne sera fait par la commission, tant que le prix du marché ne descendra pas au-dessous de 90 sous pour le No 1, à Fort-William. Le ministre déclare que la commission restera en fonction en attendant le rapport de la commission royale qui fait une enquête sur toute la situation du blé au Canada et aussi dans les pays où le Canada exporte du blé. La commission siège actuellement en Angleterre. Lorsque le gouvernement sera mis au courant des recommandations de la commission, il adoptera alors une politique permanente du blé. Ce sera probablement au cours de l'hiver prochain.

La démission de M. Murray

La démission de M. Murray n'a pas causé une grande surprise à Ottawa. Il fut nommé lorsque le gouvernement actuel entra en fonction en octobre 1935, remplaçant M. John-I. McFarland, qui avait été nommé président de la nouvelle commission des grains, lorsque cette dernière fut créée par le gouvernement Bennett. L'hon. M. Euler dit que la démission de M. Murray a été acceptée avec hésitation et le gouvernement ne peut faire trop d'éloges de son administration et des services immenses qu'il a rendus.

Il était entendu avec M. Murray qu'il serait relevé de cette position, lorsqu'il aurait disposé du surplus de blé accumulé par la Commission précédente. Ce but a été atteint. En réorganisant la Commission et en remplissant la vacance créée par le départ de M. Murray, le gouvernement épargne le traitement payé à M. Murray. Ce dernier recevait, dit-on, $20,000 par année. MM. McIvor et Findlay continueront à recevoir le traitement qu'ils avaient avant les changements. M. Findlay sera vice-président, mais il continuera aussi à remplir les fonctions de trésorier.

LA SITUATION DANS LES PRAIRIES

Une déclaration de M. J.-G. Gardiner, ministre fédéral de l'agriculture — La sécheresse affecte un million d'âmes dans les provinces de l'Ouest.

OTTAWA — Le ministre fédéral de l'Agriculture, M. J.-G. Gardiner, a fait une déclaration pour exposer quelle est la situation des provinces des prairies. Il a déclaré que depuis 1928, la grande année d'abondance, la production du blé a constamment diminué en raison de la sécheresse. La récolte de blé des trois provinces de l'Ouest, de 1926 à 1928 avait une valeur moyenne de $1,180,000,000, mais cette moyenne est tombée à $350,000,000 par année pour la période de trois ans qui suivit, soit une perte de $820,000,000.

La production du blé canadien, qui atteignit un sommet de 544,590,000 boisseaux, a constamment décru depuis. Elle ne fut que de 301,181,000 boisseaux en 1931 et, si elle remonta à 426,947,000 boisseaux en 1932, elle redescendit à 263,000,000 boisseaux en 1933. Elle n'a été que de 212,000,000 boisseaux l'an dernier et elle ne sera pas meilleure cette année.

La zone de sécheresse

La zone brûlée par la sécheresse s'est rétrécie cette année en Alberta, mais elle s'est agrandie en Saskatchewan où elle a atteint Battleford dans le nord. Le Manitoba est assez peu éprouvé, excepté le long de la frontière de la Saskatchewan. Les régions de l'Alberta qui sont éprouvées cette année par la sécheresse couvrent une étendue de 18,000 milles carrés. En Saskatchewan, la zone brûlée par la sécheresse est assez difficile à délimiter: elle s'étend sur une longueur de 400 milles, sur toute la longueur de la frontière américaine, et elle atteint en certains endroits une profondeur de 300 milles. Il y a cependant des enclaves, quelques régions qui ont été épargnées ou qui n'ont été que partiellement éprouvées.

La sécheresse affecte encore cette année une population de plus de 1,000,000 d'âmes et l'Etat devra venir en aider à quelque 400,000 âmes.

M. Gardiner a déclaré que les familles que l'on avait transportées du sud des provinces des prairies au nord pour leur procurer de meilleures terres, n'ont pas réussi à améliorer leur situation. Les terres les plus fertiles, dit-il en terminant, se trouvent dans le sud de la Saskatchewan: ce qu'il faut, c'est de la pluie ou de l'irrigation.

Le rendement

La "Winnipeg Free Press" a publié un rapport sur les récoltes dans les provinces des prairies qui indique que l'on devrait obtenir un rendement satisfaisant sur 4,500,000 des quelque 12,000,000 d'acres ensemencés, mais que la récolte ailleurs sera nulle ou faible, c'est-à-dire qu'elle ne pourra servir qu'à la nourriture des animaux.

NOUS AVONS LA MONNAIE BILINGUE

On a commencé la distribution des premiers billets de banque bilingues qui remplaceront graduellement les anciens anglais et français.

OTTAWA — On a commencé, le 19 juillet, la distribution à travers le Canada de billets de banque bilingues. Il s'agit de billets de la Banque du Canada. Les nouveaux billets remplaceront graduellement ceux qui ont été imprimés jusqu'à date et qui étaient anglais dans les régions anglaises et français dans les régions françaises. Les billets français se limitaient, en somme, à la province de Québec.

La nouvelle émission de billets est bilingue. Tous les billets porteront l'effigie du roi Georges VI, sauf pour les dénominations de $100 et $1,000. Ceux de $100 porteront l'effigie de Sir John-A. MacDonald et ceux de $1,000 seront à l'effigie de Sir Wilfrid Laurier.

La couleur des nouveaux billets sera la suivante: rose tendre pour les billets de $1,000; brun pour les billets de $100; orange pour les $50; olive pour les $20; pourpre pour les $10; sanguin pour les $2, et vert pour les billets d'un dollar.

Caractéristiques

Les nouveaux billets ont les mêmes dimensions que les anciens: six pouces de long par 2⅞ de large.

Sur le dos de tous les billets, le nom de la banque est imprimé en anglais à gauche et en français à droite.

Au centre du dos de tous les billets apparaissent les tableaux allégoriques suivants:

$1—Une femme personnifiant l'agriculture tient sur ses genoux un rateau, une houe et une fourche.

$2—Une femme, faucille en main, est assise devant une corne d'abondance. Emblème de la récolte.

$5—Un homme est assis sur une dynamo, et, à l'arrière-plan, on voit une montagne, une chute et une centrale électrique. Le tout représente l'énergie électrique.

$10—Mercure et, à l'arrière-plan, une représentation du transport par l'eau, le chemin de fer et l'air.

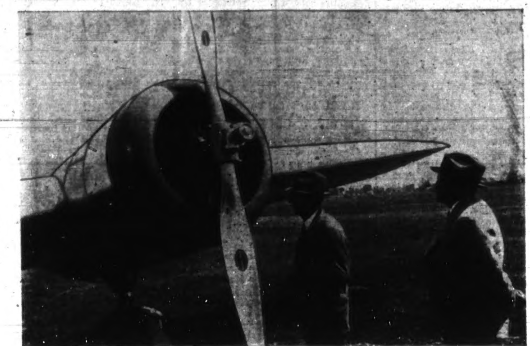
$20—Une femme, faucille en main, est assise au milieu des produits des champs et des arbres fruitiers, figurant la fertilité.

$50—Une femme représentant le progrès et la radio.

$100—Un homme montre à un enfant, à l'arrière-plan, un navire dans un port et des hauts-fourneaux, représentant le commerce et l'industrie.

$1,000—Une mère, l'épée en main, abrite son enfant: symbole de la sécurité.

Les Directeurs Inspectent les Avions Transcontinentaux



Notre photographie représente (à gauche) M. S. J. Hungerford, président de la Trans-Canada Air Lines et président du conseil d'administration et directeur général du Canadien National, et M. Philip G. Johnson, vice-président et directeur du service aérien Trans-Canada Air Lines, inspectant un des avions Lockheed-Electra.

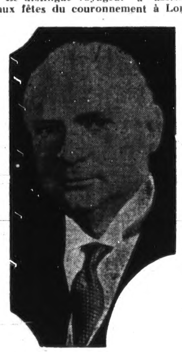
Sept avions de ce modèle le plus récent ont été commandés par le Trans-Canada Air Lines. Ces avions peuvent transporter du courrier, des passagers et des colis. Trois de ces avions Lockheed-Electra pouvant transporter 10 passagers et capables d'atteindre une vitesse de 180 milles à l'heure seront délivrés au cours des prochains mois. Dès le début de 1938 quatre avions Lockheed-Electra d'une vitesse possible de 200 milles à l'heure seront délivrés à la Trans-Canada Air Lines. Ces avions sont munis de deux moteurs indépendants. Un moteur peut suffire à faire envoler l'avion et, en cas de panne, un moteur est assez puissant pour survoler les Rocheuses.

M. R.-B. BENNETT EST DE RETOUR

Le chef conservateur a passé quelques semaines en Europe et donne ses impressions.

QUEBEC — M. R.-B. Bennett, ancien premier ministre du Canada et chef du parti conservateur est revenu au pays, à bord du **Montcalm**, du Pacifique Canadien, après un séjour de quelques semaines en Europe.

Le distingué voyageur a assisté aux fêtes du couronnement à Londres et il a ensuite visité les principaux pays d'Europe. Il était accompagné de sa soeur, Mme W.-D. Herridge.



M. R.-B. Bennett,
chef de l'opposition conservatrice

M. Bennett a causé plus d'une heure avec les journalistes.

—Que dites-vous au sujet des rumeurs de votre démission?

La figure de M. Bennett se fronce un peu:

—Je ne parle pas de moi. Posez-moi toutes sortes de questions, mais pas à mon sujet.

A l'Exposition de Paris

Après les fêtes du couronnement, dit M. Bennett, je me suis rendu en France pour visiter l'Exposition universelle de Paris. L'Exposition est merveilleuse. Le site de l'Exposition est très bien choisi. Plusieurs pays ont des pavillons extrêmement intéressants: l'Angleterre, l'Allemagne, la Belgique, le Canada, etc. Il semble que le pavillon de la Russie ait été organisé surtout pour la propagande des idées bolchéviques. A l'intérieur, on n'y trouve que brochures, tracts et pamphlets de propagande. Je ne crois pas que cette littérature nous montre la Russie sous son vrai jour.

—Que dites-vous du pavillon canadien?

—Le pavillon canadien est très beau. Il occupe un espace restreint. Il n'a été terminé que dernièrement. Le pavillon sera une très belle publicité pour le Canada.

Hitler et King

—Et Hitler?

—Je crois qu'Hitler fait aussi bien pour l'Allemagne que M. King pour le Canada, dit en riant M. Bennett. Tous deux font leur possible.

—Savez-vous quel a été le sujet des conversations entre Hitler et King?

—M. King a dû parler de sa victoire du mois d'octobre 1935, ajoute M. Bennett en riant.

MISSIONNAIRES CANADIENS POUR L'AFRIQUE ET L'OUEST CANADIEN

Son Excellence Mgr Comtois, évêque des Trois-Rivières, préside une cérémonie de départ au sanctuaire du Cap-de-la-Madeleine.

CAP-DE-LA-MADELEINE — Son Excellence Mgr Comtois, évêque des Trois-Rivières, a présidé le dimanche 25 juillet, au sanctuaire du Cap-de-la-Madeleine, la cérémonie du départ de 36 missionnaires (hommes et femmes) qui s'en iront bientôt exercer leur apostolat dans les missions de l'Afrique et du Nord-Ouest canadien. Le matin, il y a eu, au sanctuaire de Notre-Dame du Rosaire, une messe basse dite par le R. P. Gilles Marchand, O.M.I., provincial des Oblats de l'Est. L'après-midi, à deux heures, prise de la photographie et cérémonie de départ, présidée par Mgr Comtois; le soir, conférence en plein air, illustrée de projections lumineuses.

Ceux qui partent

Voici la liste des missionnaires qui vont partir:

Pour les missions du Basutoland (Afrique-Sud)

RR. PP. Oblats: RR. PP. Paul Chicoine, Montréal; Laurent Dupuis, Saint-Jacques de l'Achigan; Ls-Georges Hamel, Shawinigan; Gustave Tardif, Sainte-Louise de l'Islet; J.-Berchmans Lajeunesse, Sainte-Thérèse de Blainville; P.-E. Gagnon, St-Arsène, Tém.; Léopold Dumas, Saint-Eloi, Rimouski; Donat Gauvin, St-Thomas d'Aquin (St-Hyacinthe); Adjuteur Milot, Saint-Sévère.

RR. Frères Oblats: Gaston Dumaine, Plessisville; Gérard Chabot, St-Lazare de Bellechasse; Alfred Lemire, Cartierville; Guillaume Lepage, Joliette.

RR. Frères du Sacré-Coeur: F. Jules (Gaston Ledoux), St-Hyacinthe; F. Rodolphe (Rodolphe Brûlé), Central-Falls; F. Jean-Léon (Léon Beaudry), Saint-Dominique de St-Hyacinthe; F. Fabien (Alfred Béliveau), Lynn, Mass.; F. Louis-Xavier (Maurice Frigon), Saint-Prosper, de Champlain.

Frères Maristes: F. Louis-Patrice, visiteur, Beauceville; F. Michel-Ernest (M. Paré), la Durantaye; F. Victor-Dominique (Arthur Gobeil), Saint-Malo de Québec.

Soeurs du Bon-Pasteur de Québec: S. M. de St-Félicien (Eliane Cossette), Normandin, Lac-St-Jean; S. M. de Ste-Thérèse-de-la-Sainte-Face (Estelle Bérubé), St-Ulric, Matane; S. M. de St-Arcade (Flore Duval), Manchester, N.-H.

Pour les missions de la Baie James

RR. PP. Oblats: Gaétan Loiselle, Ste-Agathe des Monts; Gérard Deschênes, Ste-Blandine, Rim., P.Q.; Aram Ethier, St-Robert, Richelieu; Gaston Grenon, Sudbury, Ont.

Pour les missions du Keewatin

Alcide Cossette, O.M.I., Fitchburg, Mass.

Pour les missions de Grouard

Hubert Marcotte, O.M.I., Berlin, N.-H.

Pour sauver le Manitoba de la faillite

Pour sauver le Manitoba de la ruine il est absolument nécessaire que la province ait le droit d'établir de plus lourds impôts ou que le gouvernement fédéral prenne à sa charge les services sociaux subventionnés par le gouvernement provincial. Tel est le cri d'alarme lancé par le trésorier du Manitoba, M. Stuart Garson.

M. Garson a affirmé que la réduction du service des intérêts ne résoudrait pas le problème. Il a dit aussi que le gouvernement manitobain avait espéré que la Commission royale d'enquête sur les problèmes de la taxation sauverait les provinces de l'Ouest.

"La faillite des provinces et des municipalités de l'Ouest trouverait une répercussion des plus désastreuses dans l'Est du Canada," a ajouté le trésorier provincial.

La récolte de blé dans l'Alberta

CALGARY, Alta. — Les Coopératives de blé de l'Alberta et les compagnies privées estiment que la récolte de blé en cette province, cette année, s'élèvera à 70,000,000 de minots comparativement à 67,000,000 de boisseaux l'an dernier. La sécheresse a cependant causé beaucoup de dommages dans plusieurs régions. On estime qu'il y aura un rendement variant de 5 à 25 minots à l'acre.

La grêle au Manitoba

Une terrible tempête de grêle a ravagé les champs sur une lisière de 35 milles de long et trois milles de large de Basswood à Arden en passant par Minnedosa, Bethany, Neepawa et Franklin. A Basswood, la grêle, la pluie, le tonnerre et les éclairs ont duré trois heures.

On estime la perte de blé à environ 90,000 minots, — soit de 75 à 80 pour cent d'une récolte dont le rendement était estimé devoir donner 25 minots à l'acre sur une étendue d'environ 5,000 acres.

La grêle a aussi visité les districts au sud de Calgary, avec des dommages de 20 à 100 pour cent.

BLACKPOOL — La Fédération des mineurs anglais s'est déclarée opposée à l'admission des communistes dans le parti travailliste anglais.

LE NEUVIÈME PÈLERINAGE ANNUEL A SAINT-JOSEPH D'OTTERBURNE

Programme de la journée du dimanche 1er août — Troisième centenaire de la consécration officielle du Canada à Saint-Joseph.

Nous invitons nos catholiques à prendre part à notre 9e pèlerinage régional organisé en l'honneur de saint Joseph pour le dimanche 1er août prochain, sous le haut patronage de nos Excellences Mgr l'Archevêque de Saint-Boniface et Mgr l'Archevêque Coadjuteur.

Programme

10 h. — Bénédiction du nouvel oratoire Saint-Joseph. Messe solennelle en plein air. Officiant: R. P. Léonard, O.C., Prieur des Pères Trappistes de Saint-Norbert, Man. Sermon par M. l'abbé S. Caron, curé de Saint-Jean-Baptiste, Man. 3e centenaire de la consécration officielle du Canada à saint Joseph (1637-1937).

Midi—Le clergé est invité à prendre le dîner et le souper à notre table.

2 h. — Discours par Mtre Noël Bernier, avocat de Saint-Boniface, Vingt-cinq ans d'apostolat des Clercs de Saint-Viateur à Otterburne (1912-1937). Présentation par le R. P. Denis, C.S.V., directeur. Remerciements par M. Edmond Préfontaine, M.P.P.

3 h. 30 — Bénédiction du T. S. Sacrement. Bénédiction des malades. Vénération de la relique de saint Joseph.

Le milieu du jour est consacré à la partie agricole. Dans chaque département de la ferme, des personnes qualifiées donneront au public les renseignements demandés.

Heure normale.

AVIS

1. **Messes**—Des messes seront dites à chaque heure de 6 h. à 10 h. Sainte Communion à chaque messe.
2. **Confessions**—Autant que possible, se confesser dans sa paroisse respective, pour éviter l'encombrement.
3. **Tenue**—Entendre la sainte messe (messe de précepte) avec respect et dévotion. Garder le silence. Pas de respect humain pour prier. Avoir une tenue digne. Porter des toilettes décentes. Pas de jambes nûes.
4. **Chant**—Messe du 6e ton. Il est à souhaiter que tout le monde chante.
5. **Caractère de la fête**—Fête religieuse. Pas une fête mondaine. S. Joseph n'intercède auprès du bon Dieu que pour ceux qui le méritent.
6. **Repas**—La Maison Saint-Joseph ne servira pas de repas. Prière d'apporter son dîner. On pourra se procurer sur le terrain des liqueurs douces et des rafraîchissements.
7. **Respect de la propriété**—Ne pas détériorer les arbres, ne pas toucher aux fruits.
8. **Autobus**—Les pèlerins de Saint-Boniface et de Winnipeg s'adresseront au plus tôt à M. Létienne, marchand bien connu de la rue Provencher, à Saint-Boniface.

Le Père Directeur.

LA SEMAINE SOCIALE DE ST-HYACINTHE

Les Semainiers ont étudié le problème de la coopération économique — Une assistance nombreuse et choisie autour de Son Eminence le cardinal Villeneuve.

SAINT-HYACINTHE—La 15e session des Semaines sociales du Canada s'est ouverte le 18 juillet à Saint-Hyacinthe par une cérémonie religieuse à la cathédrale.

S. E. Mgr Decelles, évêque de St-Hyacinthe, et Mgr Mozzoni, chargé d'affaires de la Délégation apostolique au Canada, ont prononcé des allocutions très remarquées.

Le Cardinal

S. E. le Cardinal J.-M.-R. Villeneuve, O.M.I., archevêque de Québec, est arrivé en automobile, après avoir passé par Sorel, où il fut l'hôte de Mgr P.-S. Desranleau, P.A., curé de la paroisse Saint-Pierre, pour le souper. Des milliers de citoyens étaient massés à la porte de la ville pour l'accueillir, et une délégation de nombreuses automobiles s'était rendue à sa rencontre, à mi-chemin. Les voitures officielles entrèrent dans la ville musique en tête, précédées de la Compagnie des Zouaves de Saint-Hyacinthe, des cadets du Patronage et des gardes paroissiales. A l'évêché, Son Eminence fut reçue par un nombreux clergé, à la tête duquel LL. EE. Mgr Decelles, évêque de Saint-Hyacinthe, et Mgr Desmarais, évêque auxiliaire.

A la cérémonie religieuse du mardi soir, outre S. E. le Cardinal, on remarquait six évêques: LL. EE. Mgr Joseph-Eugène Limoges, évêque de Mont-Laurier; Mgr Georges Courchesne, de Rimouski; Mgr Anastase Forget, de Saint-Jean; Mgr A.-O. Comtois, des Trois-Rivières; Mgr Decelles et Mgr Desmarais.

Son Eminence a été le président d'honneur de la séance, au cours de laquelle Me Antonio Perrault, professeur à la Faculté de droit de l'Université de Montréal, a prononcé une conférence sur le sujet suivant: unité nationale et union canadienne.

Le cardinal a prononcé mercredi une allocution dans laquelle il a déploré l'ignorance de la doctrine sociale et loué l'oeuvre des Semaines sociales.

Personnages distingués

Parmi les personnages distingués qui assistaient à la Semaine Sociale, mentionnons: le R. P. John Lafarge, S.J., rédacteur de la grande revue catholique **America**, de New-York; le R. P. William Ryan, S.J., professeur de philosophie au collège Loyola de Montréal; le R. P. Papin Archambault, S.J., président des semaines sociales au Canada; le R. P. Georges-Henri Lévesque, O.P., d'Ottawa; le R. P. Perras, O.P., d'Ottawa; le R. P. Adolphe, O.F.M., de Sorel; le R. P. Jacques Cousineau, S.J., de l'Ecole sociale populaire; le Dr Philippe Hamel, député de Québec-Centre à l'Assemblée législative; Mgr J.-A. Papineau, de Joliette; le sénateur Charles Bourgeois, des Trois-Rivières; M. L.-A. Giroux, conseiller législatif, de Sweetsburg; M. Laurent Barré, député de Rouville à l'Assemblée législative; M. J.-B. Lanctôt, chef du Service de la Colonisation, au Canadien National; M. Léon-Mercier Gouin, avocat et professeur à l'Université de Montréal; le R. P. Jacques Cousineau, S.J., de l'Ecole Sociale Populaire, Montréal; Mgr Olivier Maurault, P.S.S., recteur de l'Université de Montréal; M. Albert Rioux, sous-ministre provincial de l'Agriculture, Québec; M. Arthur Saint-Pierre, sociologue, Montréal; MM. P.-J.-A. Cardin, ministre des Travaux publics dans le cabinet fédéral, de Sorel, et Bona Dussault, ministre provincial de l'Agriculture, Québec.

LA CHAMBRE DE L'ALBERTA VA ÊTRE CONVOQUÉE

Une session spéciale pour le 3 août, ce qui fera la troisième cette année.

EDMONTON — Une session spéciale de la Législature de l'Alberta, au cours de laquelle les députés de cette province auront encore à discuter du Crédit social, s'ouvrira à Edmonton, le mardi 3 août. C'est ce qu'a annoncé le premier ministre Aberhart à l'issue d'une séance à huis clos des membres de son cabinet. Cette session sera précédée d'un caucus des députés de Crédit social. Cette réunion elle-même est fixée au lundi 2 août, veille de l'ouverture de la session.

"La session a été convoquée, a précisé Aberhart, dans le but de permettre à la Chambre d'entendre les suggestions que veut lui fair le comité chargé de préparer un plan de crédit social pour cette province et d'adopter ensuite les lois qui seront nécessaires à la mise à exécution de ces suggestions." Il assura aussi que la session sera de très courte durée et qu'il est possible qu'elle se termine à la fin de la semaine du 2 août.

Ce sera la troisième session de la Législature albertaine cette année.

OTTAWA — S. E. le gouverneur général a reconnu Senor Don Jose Tomas Y. Piera, comme consul général d'Espagne à Montréal avec juridiction dans tout le Canada.

BRANDON, Man. — L'Assiniboine, à Brandon, est tombée au niveau de 7 pieds et 1 pouce. Si le niveau baisse encore, l'approvisionnement d'eau de la ville sera menacé.

NOUVELLES DE FRANCE ET D'EUROPE

La France proteste

BERLIN — L'ambassadeur de France à Berlin a présenté au gouvernement allemand une vigoureuse protestation contre les "mensonges" de la presse allemande, publiés en dépit d'un démenti formel du gouvernement français. L'organe du chancelier Hitler, le "Voelkisher Beobachter" a accusé la France d'avoir des visées sur le Maroc espagnol.

4 ministres catholiques en Hollande

LA HAYE, Hollande — Dans le nouveau cabinet du premier ministre Colyn, il y a quatre catholiques. Ce sont: J.-F. Goseling, ministre de la Justice; M. P. Steenberghe, ministre de l'Economie nationale; C. Romme, ministre des questions sociales, et Ch. Walter, ministre des colonies.

Marconi laisse la plus grande partie de sa fortune à sa fille

ROME — Le testament de Guglielmo Marconi a révélé que le grand inventeur avait laissé la plus grande partie de sa fortune à sa fillette Elettra, âgé de 7 ans. Cette fillette est le seul enfant né du deuxieme mariage de Marconi. Il ne laisse que des montants peu importants aux enfants nés de son premier mariage. Ce mariage, comme l'on sait, avait été annulé par l'Eglise.

Le testament de Marconi porte la date du 27 avril 1935. L'épouse de Marconi, et ses trois enfants, Degna, Giulio et Gioia recevront des sommes déterminées. Mme Marconi touchera une rente jusqu'à sa mort.

La réélection de M. de Valera

DUBLIN — M. Eamonn de Valera a été réélu président de l'Etat libre d'Irlande pour un troisième terme. Il a obtenu une majorité de 30 voix au Dail, aux acclamations de ses partisans qui lançaient leur cri: "Une Irlande libre et unie!" Les galeries étaient remplies, car la rumeur avait circulé qu'on tenterait à la dernière minute de renverser M. de Valera.

Le chef de l'opposition, M. William-T. Cosgrave, a adressé un éloquent appel aux travaillistes pour les amener à l'appuyer. Il a surtout parlé de la situation économique et du haut coût de la vie qui résulte de la guerre économique engagée entre la Grande-Bretagne et l'Irlande. Mais les députés travaillistes, qui détiennent la balance du pouvoir, sont restés sourds à ses exhortations et M. de Valera a été élu par un vote de 82 à 52.

Le procès des régimes totalitaires

PARIS — Le procès des régimes totalitaires s'est instruit au cours de la Semaine sociale à Clermont-Ferrand. En présence de nombreux prélats, parmi lesquels le cardinal Verdier, archevêque de Paris, le colonel Roullet, administrateur de Sept, organe des Dominicains de Juvisy, souligna l'opposition profonde entre le totalitarisme et la doctrine traditionnelle de l'Eglise, qui sauvegarde la liberté personnelle contre l'emprise de l'Etat." Le régime totalitaire, le régime absolu et la dictature, déclare notamment le colonel Roullet, offrent des traits analogues: ils poussent le culte de la force jusqu'au mépris de la vie humaine. Quatre caractères donnent au totalitarisme une physionomie particulière à notre époque: la divinisation de l'Etat ou le culte religieux du surchef; la dictature d'un parti; la société grégaire où l'homme est une simple partie du tout; l'impérialisme qui fait de la nation l'instrument aveugle du prestige de l'Etat et des impulsions du chef. Les nations attachées au régime de la liberté doivent faire profit de cette leçon."

Les obstacles se multiplient au sujet de la Palestine

LONDRES — Les obstacles se multiplient devant le projet gouvernemental de partage de la Palestine. Le parti travailliste a entrepris de faire remettre à plus tard la prise d'une décision du Parlement quant au projet. Du côté des Juifs, il y a une tentative du président des néo-sionistes, M. Vladimir Jabotinsky, de faire suspendre le projet jusqu'à ce que 16 millions de Juifs dispersés dans le monde se soient prononcés. Chez les Arabes, un homme influent et à tendances conservatrices, Haj Amin el Husseini, moufti de Jérusalem, rappelle que le Conseil suprême du peuple dont il fait partie est "inexorablement hostile" au partage de la Palestine.

La Chambre des lords a débattu le projet durant plusieurs heures. Le pair travailliste Snell a parlé contre le projet.

Les Jocistes, espérance du monde entier

PARIS — Le cardinal Jean Verdier, archevêque de Paris, a adressé des paroles empreintes de la plus grande émotion aux 60,000 jeunes catholiques réunis au parc des Princes pour la clôture du Congrès des Jocistes.

"Mes chers jocistes, leur a-t-il dit, vous donnez aujourd'hui un immense espoir à l'Eglise, à la France et au monde entier. Jeunes gens, vous êtes venus, au nombre de 60,000, de tous les points de la France pour vous réunir dans la capitale de votre pays afin d'y proclamer, devant le monde entier, votre intention de faire régner le Christ partout. Jamais depuis le temps des croisades une telle poussée chrétienne n'a agité tant de coeurs, n'a provoqué un tel enthousiasme."

L'Espagne rouge et l'Espagne blanche

LONDRES — Le premier anniversaire de la guerre d'Espagne porte des journaux à examiner les perspectives de chacun des deux camps aux prises. Le Times rappelle que l'Espagne rouge ne peut plus trouver chez elle ce qui est indispensable à son alimentation, tandis que l'Espagne blanche produit des denrées en surabondance, qu'elle dispose de la plupart des mines espagnoles et que l'ordre règne chez elle. L'organe conservateur **Morning Post** souligne que c'est une "Espagne catholique et chevaleresque" qui s'est soulevée pour repousser un "ennemi plus barbare" que l'islam d'autrefois. Il fait remarquer que le généralissime Franco, rétablit l'ordre à mesure qu'il gagne du terrain et que, par suite, il rend le commerce possible, ce dont les pays étrangers doivent se réjouir. Il ajoute: "Mais il est encore plus important qu'il soit en train d'écraser une conjuration qui nous menace tous. Pour ces raisons, notre peuple et notre gouvernement lui doivent de la gratitude."

UN PROJET DU ROI LEOPOLD

Un organisme mondial indépendant pour l'étude des grands problèmes économiques.

BRUXELLES — Dans une lettre au premier ministre van Zeeland, le roi des Belges suggère l'établissement d'un organisme mondial indépendant pour l'étude des grands problèmes économiques du globe. Le roi précise que l'organisme en question, qui devrait échapper aux influences exclusivement nationales, s'appuierait sur la coopération d'experts recrutés dans tous les pays. Il fait remarquer que certains grands problèmes ont un caractère menaçant; d'autre part, il déclare considérer comme un heureux indice l'accueil que M. van Zeeland a reçu aux Etats-Unis récemment, lorsqu'il est allé conférer avec le président Roosevelt sur des questions économiques.

On sait que M. van Zeeland a étudié, à la demande de la Grande-Bretagne, diverses questions économiques et qu'il s'est notamment occupé de chercher des moyens de supprimer les obstacles auxquels se heurte le commerce mondial.

Dénégation de Franco au sujet de Gibraltar

HENDAYE, France — Le généralissime Franco vient de démentir, dans un communiqué laconique, des informations d'après lesquelles des batteries allemandes auraient été établies en face de Gibraltar et près des Pyrénées. Il fait remarquer que ces informations ont paru dans des journaux étrangers.

M. Brugère à Belgrade

PARIS — D'après le **Petit Parisien**, M. Robert Coulondre, ambassadeur de France à Moscou, deviendrait ambassadeur à Washington, pour succéder à Georges Bonnet, ministre des finances dans le cabinet Chautemps; M. Raymond Brugère, ministre de France à Ottawa, succéderait au comte Robert de Dampierre, ministre à Belgrade, et M. de Dampierre succéderait à M. Coulondre à Moscou.

* * *

OTTAWA — M. Raymond Brugère déclare que c'est la première nouvelle qu'il en a.

La menace de guerre semble dissipée

TOKYO — Les Japonais croient que la menace d'une guerre sino-japonaise s'est dissipée et que le Japon et la Chine sont sur le point d'accommoder leurs vieux différends.

Un porte-parole du ministère des affaires étrangères déclare que le Japon est prêt à tenir compte de toute proposition que le gouvernement de la Chine ferait pour l'ouverture de négociations tendant au règlement des questions sino-japonaises essentielles.

L'UNE DES PLUS BELLES FIGURES DE L'AVIATION EST DISPARUE

La splendide carrière d'Amelia Earhart — Huit records du monde, trois traversées de l'Océan

Amelia Earhart et Frederick J. Noonan sont disparus au large de l'île Howland, au cours de leur tentative de voler de la Nouvelle-Guinée à cet îlot perdu, soit une distance de 2,570 milles.

Quinze cents marins et une centaine d'avions ont cherché en vain, sur une superficie de plus de 200,000 milles carrés, pour retrouver les deux aviateurs, qui étaient partis pour une envolée autour du monde "rien que pour s'amuser."

Le mari d'Amélia Earhart, George Palmer Putnam, persiste cependant à tenir son poste de radio ouvert, et affirme encore: "ma femme passera à travers."

Hélas! Aucun avion transocéanique non muni de flotteurs, qui soit tombé dans le Pacifique, n'est jamais "passé à travers . . ."

C'est pourquoi, afin qu'on s'en souvienne, nous rappelons ici les exploits de cette aviatrice extraordinaire, dépassant de loin tout ce que les femmes ont jamais accompli dans le domaine de l'air.

Carrière splendide

Amelia Earhart, née le 24 juillet 1898 en Californie, s'occupait d'oeuvres sociales avant de s'adonner à l'aviation. En 1920, elle établit le record féminin d'altitude avec 14,625 pieds et passa son brevet international de pilote en 1923.

C'est en 1928 qu'elle commença à se révéler en réussissant la sixième traversée de l'Atlantique nord, la première par une femme, la première en hydravion. Accompagnée du pilote Wilmer Stutz et du navigateur Edward Gordon, elle quitta Terre-Neuve le 17 juin à 2 h. 51 p.m. et amérit à Llanelly (Pays de Galles), le lendemain à 11 h. 40 du matin, ayant couvert 2,099 milles, à 101 milles à l'heure de moyenne.

Les 20 et 21 mai 1932, elle fournit une magnifique performance, franchissant seule à bord, cinq ans jour pour jour après Lindbergh, l'Atlantique, de Hâvre de Grâce (Terre-Neuve) à Londonberry (Irlande), soit 1922 milles en 15 h. 15, à 126 milles à l'heure. Elle aurait voulu atteindre Paris, une fuite d'essence l'obligea à se poser dans un champ.

De retour aux Etats-Unis, l'héroïne tint à manifester à nouveau sa valeur: le 24 août 1932, elle quitta Los Angeles à 4 h. 47 p.m. et arriva le lendemain à Newark à 11 h. 51 a.m., couvrant 2442 milles en 19 h. 04, à 126 milles à l'heure. Elle battait de près de 500 milles le record féminin de distance en ligne droite.

Un an plus tard, elle réussit le même trajet, à 143 milles de moyenne, en 17 h. 7, le 8 juillet 1933.

Ce n'était pas fini: le 11 janvier 1935, toujours seule à bord, Mme Amelia Earhart (quoique mariée, elle conserva son nom de jeune fille) s'attaqua au Pacifique en volant d'Honolulu à Oakland, soit 2,400 milles en 18 h. 17, à 133 milles à l'heure. Infatigable, elle quitta Burbank (Californie) pour Mexico et se posa à 60 milles du but. Le 20 avril 1935, elle réalisa le raid Mexico-New-York (2,077 milles à 150 milles à l'heure), exploit qui n'avait jamais été encore réalisé sans escale.

Dès lors, Mrs. Amelia Earhart prépara le tour du monde. Le 17 mars 1937, elle avait réussi la première étape Oakland-Honolulu (2,395 milles) en 15 h. 51 minutes 30 secondes, record. Mais au départ de la seconde, un pneu éclata et l'appareil fut fortement endommagé.

La championne, la seule ayant traversé par deux fois l'Atlantique nord et le tiers du Pacifique, se remit à l'oeuvre. Lorsque les réparations furent terminées, elle repartit le 1er juin, avec le navigateur-radio Noonan. Elle traversa l'Atlantique sud cette fois. Elle avait couvert 20,500 milles lorsqu'elle quitta la Nouvelle-Guinée en direction de l'île Howland. Il lui restait 6,800 milles à franchir avant d'avoir terminé son merveilleux voyage.

Mme Amelia Earhart, professeur d'aéronautique à l'Université Lafayette, dans l'Etat d'Indiana, est l'une des plus belles figures de l'aviation.

Monsieur Bonichon mène perdre son chien

Onze heures du matin, rue Saint-Jacques.

M. Bonichon, se retrouve devant sa porte; mais il hésite à rentrer, car son chien Rip, tout noir, jeune, souple, aux yeux brillants, s'attable le long du trottoir devant un fort os de mouton.

—Rip!... Rip!... appelle M. Bonichon.

Quelques passants se retournent— et la queue de Rip frétille.

—Rip!... répète M. Bonichon, plus doucement, comme une prière.

Rip est touché; il se redresse, il s'approche à petits pas, transportant solennellement dans sa gueule son butin.

M. Bonichon hausse les épaules, s'écarte, manoeuvre pour acculer Rip dans le coin du portail, mais Rip, baissant la tête, se refuse, se dérobe et filant subitement entre les jambes du maître, s'enfonce sous le porche, puis traverse la cour d'un trottinement vainqueur.

"Pourvu que la concierge ne le voie pas!" pense M. Bonichon.

Il assujettit sur son nez ses lunettes. Mais la concierge n'est pas dans la loge. M. Bonichon s'engage dans l'escalier sombre où le précède le tintement d'un grelot.

Aux éclats d'une voix connue, il ralentit, il lève la tête, il s'arrête; c'est la concierge, qui, le balai à la main, menace de loin Rip et l'admoneste grossièrement; au troisième palier, Rip s'est accroupi sur son os qu'il a pris entre ses pattes, et qu'il lèche voluptueusement, en grondant par intervalles.

M. Bonichon redescend un étage.

La porte du quatrième s'entr'ouvre.

—Rip! jette une voix sèche.

Et Rip lâche sa proie, rampe dans l'escalier, s'aplatit, se recroqueville, s'insinue comme un fantôme dans l'entre-bâillement de la porte, s'en va se blottir, Dieu sait où.

La porte du quatrième se referme.

✦ ✦ ✦

Alors M. Bonichon monte d'un air dégagé; il salue avec un bon sourire la concierge à mine revêche; il sonne. — Mme Bonichon vient lui ouvrir.

—Bonjour, ma bonne! dit-il, un peu essoufflé.

Elle se détourne sans mot dire; M. Bonichon est consterné. Il se met à lire son journal; il n'y a rien, aujourd'hui! M. Bonichon écoute, anxieusement... Mais Rip ne hurle pas, là-bas, dans la cuisine. C'est bon signe. L'affaire est close, peut-être.

L'heure du déjeuner. On se met à table. Rip, rasant les murs, reparait; Rip a des remords; il est réservé et correct; il ne met pas ses pattes sur la table; il renifle d'un air peiné dans la main pendante de son maître.

—J'ai pris une résolution, dit Mme Bonichon.

M. Bonichon, en buvant, manque de s'étrangler.

—Laquelle?

Il sourit d'un air aimable.

—Vous me débarrasserez de votre chien; je suis lasse de subir les plaintes de la concierge; vous étiez prévenu.

M. Bonichon est amoureux de la paix de son ménage; mais les circonstances valent qu'on s'émeuve.

—Voyons, dit-il, raisonnons!

C'est sa formule favorite; elle n'a jamais eu de chance.

—Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse, de ce chien?

—Vendez-le!

—Vendre Rip!

—C'est vrai; qui donc l'achèterait? Hé bien, tuez-le!

—Tout, mais pas ça!

—Hé bien! menez-le perdre; il y a bien des gens qui perdent des chiens, puisqu'il y a des imbéciles qui en trouvent, comme vous avez trouvé celui-là, l'année dernière...

M. Bonichon baisse le nez sur son assiette.

✦ ✦ ✦

Deux heures.—M. Bonichon prend son chapeau; il appelle Rip à voix basse; il va s'esquiver sans bruit...

A la porte de sa chambre, Mme Bonichon surgit:

—Ne me ramenez pas ce chien, fait-elle. Surtout! surtout!

M. Bonichon s'avance d'un air conciliant.

—Voyons, dit-il, raisonnons!

Il raisonnera tout seul; Mme Bonichon lui claque la porte au nez.

M. Bonichon sort, découragé.

Dans la cour, la concierge grogne au passage des mots confus.

—Sale bête... paillasson... ordure...

M. Bonichon, choqué, rougit.

Rip a plongé le nez dans le ruisseau sale et boit précipitamment en roulant des yeux blancs.

M. Bonichon patiente, puis l'appelle, le siffle enfin; et Rip soudain d'un bond cordial souille de boue sa jaquette.

"C'est excessif, songe le long de la rue Soufflot M. Bonichon, en essuyant machinalement sa jaquette; en quelques mois cette bête m'a valu trop de déboires; ma femme, si nerveuse, en a le caractère aigri; ma concierge, qui m'estimait jadis, ne me monte plus mes lettres à heure fixe. Rip n'est pas chasseur, du moins, je le suppose, car il s'est fourré sous mon lit lors des pétards du 24 mai. Rip ne saurait passer pour un chien de garde, puis ma femme le frappe dès qu'il aboie; Rip est malpropre, Rip est bruyant, Rip est vorace..."

Ainsi rêve M. Bonichon en descendant le boulevard Saint-Michel; mais il suit des yeux avec tendresse Rip qui vagabonde, la queue au vent, galope en avant, s'arrête, accourt, ou s'aplatit subitement dans les jambes des promeneurs.

Voici les ponts; ils traversent la Seine, puis Rip tourne à gauche dans la rue de Rivoli et M. Bonichon le suit, préoccupé.

Ils approchent des Tuileries, M. Bonichon fronce les sourcils, serre les lèvres, puis soupire, cherchant la quiétude des décisions prises. Il appelle Rip, qui accourt par bonds; il se penche, il lui ôte son collier, il l'embrasse sur l'oreille, il reçoit un grand coup de langue sur le nez.

D'un pas ferme, M. Bonichon entre dans le jardin; il va s'asseoir sur un banc proche, il entr'ouvre son journal.

Rip se plante devant son maitre, le contemple avec des yeux brillants, — Pas de laisse! Pas de collier! Alors! Alors! quoi? C'est la liberté? La liberté dans ce paradis? Et le maitre, qu'absorbe son journal, ne s'oppose à rien, ne dit pas: "Non, Rip!" Dieux puissants! Rip, affolé de joie, s'élance sur l'herbe drue, s'y vautre, s'y roule, tourne après sa queue, de là, prend sa course, poursuit des moineaux, ravage un massif de fleurs, aboie après une vieille dame, lui culbute son petit chien. C'est un scandale public. Deux gardiens décorés de la médaille militaire accourent en faisant de grands gestes.

Et M. Bonichon, tout pâle, s'esquive, s'évade, sort du jardin, monte au hasard dans un autobus qui passe...

✦ ✦ ✦

Cet autobus le met à la gare St-Lazare. — Il faut descendre, il faut rentrer.

Lentement, M. Bonichon chemine par les voies encombrées; il se sent abattu et mélancolique, quelque chose lui manque—ou plutôt quelqu'un. Comme il est isolé, aujourd'hui, dans la foule! Aux passages difficiles, il se surprend à siffloter en cherchant des yeux autour de lui une silhouette familière; et s'est envolée pour lui cette douceur de veiller sur une créature encore plus étourdie que soi.

Marchant devant lui, au hasard, c'est devant les Tuileries qu'il se retrouve. Hasard? Sans doute, car c'est son chemin, après tout. Oui, mais aussi, une force mystérieuse ramène les criminels au lieu du crime. — M. Bonichon erre lamentablement le long des grilles. Qu'espère-t-il.

M. Bonichon s'arrête; son regard se fixe; son vieux coeur bat. Pourquoi ce rassemblement là-bas?.... Pourquoi cette troupe de bambins qui se bousculent et qui font cercle? Et ce gardien gros, rouge, digne, que traîne-t-il, que traîne-t-il au bout de sa corde?

M. Bonichon s'appuie au bord d'un arbre.

Crotté, humilié, navrant, c'est Rip, ce chien noir, rebelle, qu'étrangle une corde rude, et qui crispe après le sol de ses pauvres pattes écorchées. Cependant force reste à la loi; le gardien atteint la grille, attache solidement la corde à un barreau.

Les petits enfants rient de bon coeur.

—Circulons! dit le gardien, sévère.

On circule, on se disperse.

Un autre chien était déjà là à l'attache: un petit caniche blanc, un innocent à longs poils qui s'était étendu sur le gravier, au soleil, et rêvait doucement, la tête entre les pattes.

Comme Rip renifle autour de lui d'un air égaré, l'autre a entr'ouvert un oeil, s'est levé, s'est étiré, est venu flairer Rip avec politesse, puis l'a regardé avec découragement.

Mais Rip n'est pas résigné; Rip s'asseyant sur son train de derrière lance au ciel la plainte lugubre de l'innocence persécutée.

M. Bonichon n'y peut tenir. Il fait deux pas. Il siffle.

Et là-bas, le gardien s'est retourné, entendant un râle. Rip dressé, haletant, la langue pendante, les yeux jaillissants, le corps secoué, piétine, gémit, se débat contre la corde qui l'étouffe.

Et M. Bonichon qui s'approche, courrait volontiers, s'il osait.

Le gardien a compris; il fronce les sourcils et s'avance.

—A vous ce chien?

—C'est Rip!

—Et son collier?

M. Bonichon rougit; il tire le collier de sa poche. L'homme sort un calepin.

—Vous aurez un procès. Votre nom? Votre adresse?

Mais qu'importent ces misères! Rip délivré danse de toutes ses pattes et, renaissant au sortir de l'épreuve à toutes les chimères, livre aux moineaux d'alentour une galopade sans fureur.

—Un de moins pour la fourrière! conclut le gardien.

La fourrière! M. Bonichon sent son âme toute baignée de l'allégresse parfumée des bonnes actions.

Il touche son chapeau; il va repartir: Rip, à quelques pas, le regarde et l'attend. Mais M. Bonichon se retourne; il a senti sur sa main gauche un souffle chaud.

Un petit caniche blanc à longs poils frisés, confiant, timide, affectueux, le regarde et l'implore avec ses humbles grands yeux verts, et, se dressant sur ses pattes, lui passe gentiment sa langue rose sur la main.

M. Bonichon a un éblouissement de conscience.

Comme le gardien s'écarte, d'un pas majestueux, M. Bonichon court après lui:

—Monsieur, monsieur, dit-il, un peu rouge, le petit chien blanc est à moi aussi.

Marcel BERGER.

WASHINGTON — Les revenus de l'agriculture américaine ont atteint en juin dernier $631,000,000, soit $21,000,000 de plus qu'en mai et $13,000,000 de moins qu'en juin 1936.

Jour d'actions de grâce

OTTAWA — Le Gazette Officielle contient une note à l'effet que le jour d'actions de grâce sera célébré cette année, le lundi 11 octobre.

Un nouveau livret-guide français du C. N. R.

"Mer et Montagne," tel est le titre du dernier livret-guide français que le Canadien National vient de publier pour la commodité de sa clientèle de langue française. Sous une élégante couverture à la moderne il renferme, avec une abondante illustration, de courtes descriptions des principaux centres touristiques du pays et signale les avantages des excursions d'été sur le Réseau National.

En d'autres termes, cette publicité, écrite en excellent français, répond à la question que se pose tout le monde à la veille des vacances: Où irons-nous cet été, à la mer ou à la montagne? Sur une plage ou sur le bord d'un lac à demi sauvage? Ferons-nous un voyage de découverte dans notre beau pays encore si peu connu? Une croisière aux Antilles ou à l'Alaska? Un pèlerinage ou une excursion de pêche ou de chasse?

"Mer et Montagne" continue la série des livrets-guides français du Canadien National inaugurée avec tant de succès par "Québec la Doulce Province" et la "Grande Aventure", deux publications ferroviaires qui sont devenues classiques et dont l'édition est épuisée.

VOLUME XXV — WINNIPEG, MAN., MERCREDI 28 JUILLET 1937 — NUMERO 12

C'est par les moeurs, qui incarnent nos idées et qui soulignent nos mots, que nous conserverons notre langage et surtout notre esprit français!

Cardinal VILLENEUVE.

LA LIBERTÉ

Nous autres, nous n'avons pas de ténèbres dans nos âmes: il y fait clair comme dans notre pensée. Le nom même de notre nation est devenu synonyme de franchise.

Louis BERTRAND.

Paroles de pondération

Le discours prononcé à la radio par M. Mackenzie King à son retour d'Europe était attendu avec intérêt par la population. Il n'a sans doute pas satisfait tout le monde, et en particulier les extrémistes de droite et de gauche; mais on peut dire que dans l'ensemble, il constitue un effort sérieux pour concilier les divergences de vues et faire prévaloir les idées de modération.

Le problème des relations avec la métropole et de la participation à la défense de l'Empire a passablement agité les esprits depuis quelque temps. La situation toujours tendue en Europe ne justifie que trop cette inquiétude générale. Aussi le geste du premier ministre s'empressant de faire part aux Canadiens de ce qui s'est passé à Londres était-il de bonne et sage politique. Il a d'ailleurs parlé beaucoup plus en homme d'Etat qu'en homme de parti et c'est le point intéressant à souligner.

Le couplet obligatoire sur le couronnement des nouveaux souverains et sur la monarchie britannique se termine par l'énoncé d'une vérité très évidente que l'on ne doit pas perdre de vue: *En ces jours d'évolution et de malaise, de bouleversements et de transitions violentes en tant de pays, la stabilité de la monarchie britannique peut être considérée à juste titre comme une de nos plus grandes possessions nationales et collectives.*

Mais c'est de la conférence impériale que M. King entend surtout parler et il tient à ce que l'on comprenne bien le caractère de ces réunions de représentants des Dominions. Ce n'est ni un conseil de ministres, ni encore moins un cabinet impérial. Leur rôle est de discuter et d'examiner, non de décider et d'agir. Ils se trompaient donc gravement ceux qui comptaient voir la dernière conférence formuler une politique impériale collective sur les affaires étrangères, la défense ou le commerce. Rien de tout cela. Les délégations ont déclaré à l'unanimité leur entière liberté d'action sur ces problèmes. Il a été bien précisé que toute décision dans ce domaine est du ressort des parlements respectifs.

Le Canada ne s'est donc engagé à prendre part à aucune campagne militaire entreprise par l'Empire ou par la Société des Nations; mais il ne s'est pas, d'autre part, engagé à s'en abstenir. En cas de conflit dans lequel serait entraînée l'Angleterre, c'est le parlement canadien qui décidera de l'attitude du pays.

Cette attitude n'est pas nouvelle, elle a déjà été formulée en diverses circonstances; mais M. King tient à faire savoir que la Conférence impériale ne l'a modifiée en rien.

Autre couplet obligatoire: tous les Dominions veulent la paix, travaillent à supprimer les causes de guerre, à fonder une paix juste et durable, et l'Empire britannique n'est une source de danger pour aucun Etat. Il nous semble que ce passage du discours de M. King est quelque peu en contradiction avec cette idée qu'il exprime plus loin: *Ne croyez pas que les pays surpeuplés et que les populations mal nourries des autres continents ignorent les attractions innombrables et les ressources illimitées du Canada; ou que, dans quelque holocauste mondial, notre pays puisse échapper "aux terreurs de la nuit ou aux flèches du jour." Au Canada, comme partout ailleurs dans le monde, la vigilance est le prix de la sécurité.*

Il faut voir ici, évidemment, une invite à ne pas détourner les yeux d'une catastrophe toujours possible et une justification de la politique actuelle du réarmement; mais si les autres pays surpeuplés et sousalimentés jettent sur nous un oeil d'envie, comment peut-on dire que l'Empire britannique — dont le Canada fait partie — n'est une source de danger pour aucun Etat?

Le premier ministre ne pouvait omettre de faire allusion aux difficultés intérieures du moment et aux désaccords du gouvernement fédéral avec les provinces. Il a traité ce sujet délicat sobrement et adroitement, évoquant les figures de trois illustres prédécesseurs — Laurier, MacDonald et Borden — qui, ayant à faire face aux mêmes problèmes qui mettaient en péril l'unité nationale, les abordèrent dans un esprit de modération et de tolérance.

Modération et tolérance, sens de la mesure et du juste milieu: c'est la note qui se dégage de tout le discours de M. King. Puisse le pays en recueillir de bienfaisants effets!

Donatien FREMONT.

De-ci de-là

A propos de tolérance

Le jour même où M. Mackenzie King prononçait son discours à la radio, véritable plaidoyer en faveur de la pondération et de la tolérance, la *Free Press de Winnipeg* dénonçait de son côté l'intolérance en reproduisant dans sa page éditoriale un article du *Saturday Night de Toronto* intitulé: "Bigots seek tolerance."

Ces fanatiques qui réclament la tolérance, ce sont: les membres du Congrès de la Langue française à Québec, les non-Juifs de naissance allemande de l'Ouest canadien, les membres de la Ligue canadienne contre la guerre et le fascisme, le parti communiste canadien, les Doukhobors, etc., etc.

Voulez-vous savoir pourquoi les congressistes de Québec figurent en bonne place dans cette étrange salade? Le journal de Toronto nous l'explique: la grande majorité d'entre eux étaient des partisans d'un gouvernement qui a réduit la langue anglaise à une position humiliante dans l'interprétation des lois provinciales. Ils n'ont donc pas à se plaindre d'une tolérance dont ils sont les premiers à donner l'exemple....

On fait un crime à la province de Québec, en grande majorité française, de donner la première place au français. Dans les provinces à majorité anglaise, la langue de la minorité française est non pas mise au second rang, mais bel et bien méconnue, sinon tout à fait supprimée, et il faudrait appeler cela de la tolérance!..

Avant de reproduire dans ses colonnes l'article du confrère torontonien, la *Free Press* s'est-elle arrêtée à établir un parallèle entre le statut de l'anglais dans la province de Québec et celui du français dans la province du Manitoba?...

Le rapport officiel du Congrès de la Langue française

QUEBEC.—Le comité central d'organisation du deuxième Congrès de la Langue française, sous la présidence de Mgr Camille Roy, P.A., V.G., vient de prendre les mesures nécessaires pour que le rapport officiel du Congrès soit compilé et publié dans le plus bref délai possible.

Ce rapport comprendra deux volumes: l'un contenant le compte rendu proprement dit des diverses manifestations du Congrès avec le texte intégral de tous les discours prononcés aux séances publiques et des notes sur l'organisation et la propagande; l'autre contenant les travaux donnés dans les huit sections d'étude: section des lois, section des moeurs, section de la langue écrite, section des arts, section des dames et section des jeunes.

Le personnel du secrétariat a déjà en mains la plupart des matériaux que nécessitera la publication de ce rapport. Cependant, il y aura encore beaucoup de travail à faire et le rapport aussi bien que les mémoires seront nécessairement très volumineux. Ils contiendront, par contre, une documentation extrêmement précieuse que chacun voudra posséder dans sa bibliothèque. On croit pouvoir les mettre sous presse en septembre.

MONTREAL. — Le thermomètre a marqué vendredi à Montréal, 89 degrés. C'est la température la plus élevée qui ait été enregistrée depuis le début de l'été.

CE QU'EST LE CRÉDIT SOCIAL

Un exposé du système fait par le R. P. Gustave Sauvé, O.M.I., à la Semaine sociale de St-Hyacinthe.

SAINT-HYACINTHE. — Le R. P. Gustave Sauvé, O.M.I., doyen de la Faculté de Philosophie de l'Université d'Ottawa, a donné un cours à la Semaine sociale de Saint-Hyacinthe sur le Crédit Social. Voici un résumé substantiel de ce cours:

I

Le major Douglas présente son système du Crédit social pour mettre de l'argent dans les mains du peuple, et ainsi faire disparaître la misère qui règne au milieu de l'abondance. Pour briser le monopole de la richesse que détiennent quelques financiers, il faut une réforme monétaire qui puisse réaliser l'équilibre entre le pouvoir d'achat aux mains du consommateur et la totalité des produits, des marchandises "consomptibles" sur le marché. La banque actuelle n'est pas capable de faire cet équilibre, parce que la banque a dénaturé le vrai sens de la monnaie et ne met celle-ci sur le marché que par le moyen de chèques, de billets, de lettres de crédit. Ce mécanisme de circulation monétaire conduit à la centralisation de l'argent. Il est donc nécessaire de modifier cette organisation bancaire; substituer le crédit national au crédit financier, enlever aux institutions privées le contrôle de la monnaie et le donner à l'Etat.

Le Crédit social peut être considéré sous deux aspects; sous son aspect matériel, et nous pouvons alors le définir: l'ensemble de la valeur de l'industrie, de l'agriculture, des pêcheries, des forêts, des ports, des routes, des édifices, etc.; sous son aspect formel: la capacité approximative de cette valeur à produire et à mettre sur le marché les marchandises et services nécessaires au consommateur. Le consommateur deviendra comme une sorte d'actionnaire d'une immense corporation, par exemple, de la Corporation Nationale Canadienne.

Donc, le transfert, ou plutôt, la substitution du crédit social au crédit financier, et l'administration de ce crédit par le gouvernement, serait un moyen de mettre l'équilibre entre le pouvoir d'achat aux mains du consommateur et la totalité des marchandises et services.

II

Le théorème de Douglas

Le problème de la production est aujourd'hui réglé, mais non celui de la distribution. Il semble que les industriels ne produisent que pour le profit. Ils oublient que la production est pour la consommation; que la production est un moyen et non une fin en soi, et qu'en dernière analyse, la mesure de la production nationale de toutes les marchandises dépend de l'actuelle consommation. D'où l'on dit que si la consommation n'est pas assurée, la production doit languir, et vice versa, que si la consommation s'accélère dans la même mesure la production est stimulée. Ainsi, nous avons la formule suivante: si la mesure de la production nationale dépend, à son tour, de la quantité de salaires, de dividendes, d'allocations, en un mot, de la quantité d'argent disponible pour l'achat des produits. Il faut de l'argent à l'individu pour devenir consommateur. Voilà tout le pourquoi de la crise: sous-consommation dans un océan de production; sous-consommation parce que le peuple n'a pas d'argent et parce que le système actuel contrôle, à sa guise, la haute industrie. Ici encore il y a dislocation entre le pouvoir d'achat aux mains du consommateur et la totalité des prix des marchandises sur le marché.

Suivons le raisonnement de Douglas. L'industriel, par exemple, le producteur d'aéroplanes ou de chaussures, encourt plusieurs dépenses avant de lancer ses produits sur le marché. Ces dépenses peuvent se diviser en deux catégories; appelons-les avec Douglas, catégorie A et catégorie B. Les dépenses A sont les dépenses que représentent les salaires, les allocations, les dividendes. Les dépenses B sont les paiements à d'autres organisations industrielles, les dépenses pour la matière première, pour la machinerie et pour son entretien, pour les prêts de banque et les autres charges extérieures. L'industriel doit tenir compte de ces dépenses qu'il comblera par le prix de vente de ses marchandises, et en même temps lui assurera un profit. D'où Douglas pose le théorème suivant:

A plus B égale P

Mais remarquons une chose. Seules les dépenses A mettent de l'argent dans les mains du consommateur, et quand les marchandises arrivent sur le marché, elle comprennent non seulement A mais aussi B. D'où écart entre le pouvoir d'achat réalisé par A et le prix de la marchandise réalisé par A plus B. Ainsi B représente donc la somme de pouvoir d'achat que le consommateur ne peut manipuler relativement à une marchandise cotée à A plus B.

Il s'agit alors de ramener le prix total au niveau de la somme d'argent du consommateur; en d'autres termes, il faut déterminer le prix réel de l'objet. Cela se fera au moyen du juste prix automatiquement précisé par un escompte, et cet escompte est, à son tour, déclanché par la différence entre la consommation totale, pour un temps déterminé. Quand de la somme du crédit réel, on aura déduit ce qui sera nécessaire à l'escompte, le reste sera donné en dividendes.

Voici comment nous pourrons résumer en quelques propositions le système de Douglas:

1—La monnaie sera créée et contrôlée par une Chambre spécialement organisée ad hoc.

2—La somme de monnaie sera basée sur la capacité à produire, et sur la capacité d'achat.

3—Il y aura toujours dans les mains du consommateur de l'argent en quantité suffisante pour acheter toutes les marchandises sur le marché.

4—La monnaie sera détruite à mesure que les produits seront vendus.

5—Il y aura toujours équilibre entre le pouvoir d'achat et la quantité de produits. Il n'est pas question d'inflation ni de déflation.

6—Le pouvoir d'achat sera assuré par un escompte et un dividende. Plus d'emprunts. Plus de taxes.

7—L'épargne n'est ni nécessaire ni possible.

VOULEZ-VOUS DES AMIS?

Ne parlez pas de vos maladies et de vos malheurs: les gens qui se plaignent ennuient les autres. Si on vous demande des nouvelles de votre santé, dites que vous allez bien et retournez la question.

Ne parlez pas non plus de gens qui sont inconnus aux personnes présentes.

Ne faites pas d'esprit au dépens des autres.

Ne demandez pas trop d'égards et ne soyez pas maussade si vous n'obtenez pas toute l'attention que vous désirez.

Ne répétez jamais les conversations que vous avez entendues dans un autre salon.

Ne dites pas trop haut ce que vous pensez d'une autre personne... à moins que vous puissiez la louanger sous tous rapports.

Ne témoignez ni indifférence, ni impatience, soyez serein et tranquille.

Lorsqu'une personne parle, écoutez-la avec attention, même si elle commet les plus grosses bourdes.

Parlez aux autres d'eux-mêmes ou plutôt, laissez-les parler.

Ne parlez pas de vous, de vos capacités, de vos belles actions, de vos talents. Si vous avez voyagé, n'entretenez pas uniquement les gens de vos aventures; attendez qu'on vous demande des détails.

Ne dénigrez pas ceux qui ont d'autres habitudes et d'autres points de vue que les vôtres.

Ne vous engouez de personne au premier abord; soyez discret dans le choix de vos amis.

Ne montrez pas d'humeur si vous perdez au jeu.

Si quelqu'un blesse vos sentiments, conservez assez de calme et de contrôle pour vous taire, jusqu'au lendemain au moins. Le lendemain vous penserez probablement que cette personne n'est pas assez importante pour troubler votre tranquillité.

Soyez aimable avec les gens âgés, mais n'élevez pas trop la voix quand vous leur parlez; ne leur offrez pas votre aide, même si leurs mouvements sont lents et surtout ne finissez pas leurs phrases, s'ils cherchent leurs mots!

N'interrompez point une personne qui vous parle; attendez qu'elle ait fini pour exprimer votre propre opinion.

Gardez une goutte de miel, non pas de fiel, au bout de votre langue.

Ceci faisant, vous passerez souvent inaperçu, je vous en avertis: vous n'aurez pas une foule d'amis peut-être, non, mais ceux que vous aurez seront sincères et fidèles; vous passerez dans le monde, non pas comme un météore éblouissant, mais comme le doux reflet d'une lampe lointaine dans la nuit de la vie...

La "Voix Catholique" de Gravelbourg cesse de paraître

La "Voix Catholique", bulletin diocésain de Gravelbourg, annonce que le manque de fonds l'oblige à cesser immédiatement de paraître, après deux années d'existence. Des arrangements seront faits avec un hebdomadaire de l'Ouest pour la publication des nouvelles du diocèse.

Livres à Lire

Histoires du Canada

(Vies ramanchées)
par Jean NARRACHE

Le titre de cet ouvrage, récemment paru aux Editions de l'A. C.-F., est à lui seul une promesse pour le futur lecteur de bons et joyeux quarts d'heure. Pour se faire une bonne pinte de sang gai, il faudra l'apporter avec soi en vacances ou simplement dans sa chambrette.

Il y a dans ces "Histoires du Canada," comme d'ailleurs dans "Quand j'parl' tout seul", un peu d'ironie, un peu de rire, un peu de tristesse au fond. Beaucoup de vérité. Ces récits de vies ramanchées, d'un langage frustre et imagé, font miroiter tous les sentiments de l'âme populaire.

Ce n'est plus de l'histoire officielle, faite de nomenclatures et de grands gestes qu'il s'agit, c'est plutôt du revers de l'histoire. D'ailleurs le passé et le présent offrent de nombreuses similitudes qui n'échappent pas à ce gavroche canadien et lui donnent l'occasion d'exercer son humour si caractéristique. Parfois le trait dépasse la satire pour exprimer l'indignation d'une âme noble et généreuse.

L'auteur n'est plus gêné ici, comme dans son recueil de vers, par la mesure et la rime. Aussi s'en donne-t-il à coeur joie. Dans un avertissement aux lecteurs, il confesse que dans les pages qui suivront il va "parler à travers son chapeau" et que c'est là son mérite, sa supériorité sur tous nos gouvernants qui parlent à travers leur tuque sans en convenir. Il compte bien n'avoir que des lecteurs intelligents qui sauront lui pardonner son franc parler.

Ce livre s'apparente, pour le sérieux historique à celui de Germain Beaulieu, "Nos immortels." Jean Narrache critique beaucoup de gens, les parlementaires en particulier. Il laisse à chacun le soin de se coiffer du bonnet. Mais il n'a pas pour but de faire de la peine à qui que ce soit. Il ne cherche qu'à mesurer par l'étalage de cocasseries dans le domaine historique. Il peut en sortir du bien. L'auteur se déclarera satisfait si, en plus d'égayer ses lecteurs, il a fait quelques conversions au bon sens, au bon goût, à la simplicité, cette vertu des génies.

La couverture du volume et les illustrations, dues à l'artiste canadien Louis Gagnon, donnent à ce volume une présentation des plus remarquables.

On trouve "Histoires du Canada" (vies ramanchées) par Jean Narrache, en vente aux Editions de L'A. C.-F., 1735, rue Saint-Denis, Montréal et dans toutes les librairies bien assorties, au prix modique de $0.75 l'unité.

Apostolat de la prière

Intention générale bénie par le Saint-Père
LES SOURDS-MUETS

Qui de nous n'a pas, un jour ou l'autre, rencontré un de ces malheureux qui ne peuvent ni entendre ni parler: un sourd-muet? Les statistiques nous disent qu'il y en a un par mille personnes. Chez les païens, le sourd-muet est ostracisé quand il n'est pas superstitieusement tué. Dans l'Ancien Testament, Dieu le prend sous sa protection: "Tu ne proféreras point de malédiction contre un sourd;... car tu auras la crainte de ton Dieu," lisons-nous au Livre du Lévitique. Pendant longtemps on a cru les sourds-muets incapables de toute instruction. Aujourd'hui, il y a des écoles et des instituts pour les sourds-muets dans presque tous les pays. Beaucoup de catholiques, hélas, ne peuvent trouver place dans les établissements catholiques et sont éduqués dans des écoles protestantes, au grand détriment de leur foi. Nous devons prier Notre-Seigneur pour qu'il protège d'une manière spéciale ceux qui sont ainsi éprouvés. Si nous le pouvons, nous devons aussi leur apporter le secours de nos services et de nos aumônes.

Intention missionnaire
LA SPLENDEUR DE LA LITURGIE CATHOLIQUE ET LES PAIENS

Le culte extérieur joue un grand rôle dans la religion des païens; la plupart du temps, toute leur religion est faite de pratiques extérieures. Aussi les cérémonies de la liturgie chrétienne sont-elles souvent un moyen très efficace de conversion; les infidèles ne peuvent être insensibles à la façon dont notre culte "en esprit et en vérité" est pratiqué. Qu'il s'agisse d'une simple messe célébrée dans la brousse de la Chine ou de l'Afrique, ou des cérémonies du congrès de Carthage ou de celles de la dédicace de la cathédrale de Dakar, ou encore de celles du congrès de Manille, les païens ne peuvent pas ne pas comparer la paix le recueillement de ces démonstrations avec leurs démonstrations à eux, tapageuses et sauvages.

Notre souhait, c'est que les infidèles soient attirés par l'air de foi profonde et de conviction chez ceux qui prennent part aux plus simples des actes du culte catholique.

Association d'Education des Canadiens français du Manitoba

En parcourant le compte rendu des examens du 15 mai dernier tel que publié dans la Liberté du 14 courant, nous remarquons une erreur et une omission que nous désirons corriger aujourd'hui.

Eva Buissère, grade 4, classée par erreur comme étant du couvent de Saint-Pierre-Jolys, est élève de l'Académie de Sainte-Rose-du-Lac.

Marie-Anne Tardif, même grade. Dans la publication le nom de famille de cette jeune fille avait été omis pour la raison qu'il ne paraissait pas sur la copie de composition. Nous sommes heureux de le publier en entier.

Le Secrétaire.

Cours d'été 1937, les 10, 11, 12, 13 août

Nous aurons encore cette année nos cours d'été pour le corps enseignant, ainsi que pour les jeunes qui se proposent d'entrer à l'école normale cette année. Nous insistons fortement pour que tous ceux et celles qui le pourront se fassent un devoir d'assister à ces cours qui ne sauraient manquer de leur être d'une grande utilité dans leur carrière de l'enseignement. Nous donnons plus bas le programme de ces cours:

PROGRAMME

10 août, 9 h. a.m.—Messe dans la chapelle de l'Académie Saint-Joseph. Sermon par S. E. Mgr E. Yelle, P.S.S.

10 h.—La formation de l'enfant par l'Action catholique, par S. E. Mgr E. Yelle, P.S.S.

3 h. p.m. — Les moyens: J.A.C., J.E.C., J.I.C. MM. les abbés L. Blais et A. Couture.

11 août, 10 h. a.m.—J.A.C., J.E.C., J.I.C. par les mêmes.

3 h. p.m.—J.A.C., J.E.C., J.I.C., par les mêmes.

12 août, 10 h. a.m.—L'Education nationale par l'enseignement de l'histoire du Canada, par la Rév. Soeur Marie-Diomède.

3 h. p.m.—La formation d'une mentalité rurale, par la Rév. Soeur Agnès-Marie.

13 août, 10 h. a.m. — L'Education nationale par l'enseignement de l'histoire de l'Ouest, par le R. P. Grondin, S.J.

3 h. p.m.—L'Association d'Education. Le Congrès de la Langue française, par M. J.-C. Fournier.

4 h. p.m.—Salut du Saint-Sacrement dans la chapelle.

Thé, — dans le parloir.

Le Secrétaire.

La visite des Cercles

Pour répondre au voeu exprimé par le dernier congrès général de juillet 1936, l'exécutif a déjà visité la région du sud-est. C'est maintenant le tour de la région de la Rivière-Rouge. Notre première visite aura lieu le 1er août prochain et comprendra La Salle, dans l'après-midi, et Sainte-Agathe, dans la soirée du même jour. Viendront ensuite Aubigny, Saint-Adolphe et Saint-Norbert. Les autres centres auront leur tour cette année, si possible. Nos cercles seront avisés à temps.

Le Secrétaire.

MARCONI FIT SES PREMIÈRES EXPÉRIENCES DE T.S.F. AU CANADA

Un journaliste de Sydney, N.-E., Alexandre Johnson, le retint en Nouvelle-Ecosse et le fit aider par sir Wilfrid Laurier.

OTTAWA.— C'est grâce à un journaliste canadien, qui devint plus tard député à la Chambre des communes et sous-ministre de la marine, que Guglielmo Marconi commença ses premières expériences de télégraphie sans fil commerciale au Canada.

L'histoire vaut la peine d'être racontée.

Alexander Johnston publiait, il y a trente-six ans, le "Sydney Record" dans la ville de ce nom. Un soir de décembre 1901, alors qu'il était à cours de nouvelles — cela arrive quelquefois aux journalistes — il tomba sur une dépêche qui annonçait que les compagnies de câbles maritimes avaient obtenu des tribunaux une injonction défendant à Marconi de continuer ses expériences à Terre-Neuve. La dépêche ajoutait que le fameux inventeur, découragé, s'en retournait en Europe par voie de New-York.

Marconi était à ce moment à bord du "Bruce" qui devait l'amener de Port-aux-Basques à North Sydney.

Marconi trouve un site idéal

Flairant une "bonne histoire," Johnston se rendit aussitôt à North Sydney et par un froid matin, on était alors en décembre, il attendit l'arrivée du bateau. Il ruminait déjà dans sa tête les propositions qu'il ferait à l'inventeur. Si Marconi, se disait-il, n'avait pu réussir à Terre-Neuve, pourquoi ne réussirait-il pas en Nouvelle-Ecosse? Ce serait d'autant plus facile que dans cette province, les compagnies de câbles ne jouissaient pas de monopoles.

Il interviewa Marconi et le convainquit de rester à North Sydney. Il lui fit rencontrer le premier ministre de la province, l'hon. George-H. Murray, qui demeurait à cet endroit. Des arrangements furent faits pour le conduire à Table Head, entre Bridgeport et Glace Bay. Marconi trouva le site idéal pour l'établissement d'un poste.

Dans un banquet qui suivit, Marconi déclara qu'il faudrait au moins une somme de $75,000 pour réaliser son projet. Le premier ministre se déclara prêt à faire contribuer une partie de cette somme par son gouvernement.

Comment se construisit le poste

M. Johnston invita alors Marconi à prendre avec lui le premier train pour Ottawa. Une entrevue fut ménagée avec l'hon. W.-S. Fielding, alors ministre des Finances, mais celui-ci se montra d'abord sceptique. M. Johnston lui communiqua peu à peu son enthousiasme. Finalement le ministre des Finances lui dit que s'il pouvait convaincre sir Wilfrid Laurier il pourrait peut-être trouver le montant nécessaire.

Sir Wilfrid Laurier se montra des plus sympathiques au projet. Il était au courant de toutes les découvertes de Marconi. Si M. Fielding peut trouver l'argent, dit-il, je ne mettrai pas d'obstacles.

La bataille était gagnée. C'est ainsi que le poste de Table Head fut construit et mis en opération en 1907.

M. Johnston fut subséquemment élu député du Cap breton Nord et devint ensuite sous-ministre de la Marine, qui avait alors juridiction sur la télégraphie sans fil. Il est maintenant à sa retraite et fait actuellement une croisière sur la mer Baltique.

CE QUE DISENT LES JOURNAUX

Les "Vieux-Canadiens"

Le Devoir (Georges Pelletier):

Il y a déjà plusieurs semaines, un groupe de gens originaires de la province de Québec, et qui vivent dans l'Ouest canadien depuis assez longtemps, se réunissaient à Régina, comme ils ont l'habitude de le faire une fois par année, sous les auspices de ce que la presse de là-bas appelle la **Quebec Association**. A ce groupement appartiennent des gens de toute origine, dont plusieurs de langue anglaise. Un journal de Régina, le **Leader-Post**, après avoir dit que le nom de Québec évoque le Canada français, s'est demandé, à l'occasion de cette assemblée, si "les Canadiens de langue anglaise font tout ce qu'ils doivent en vue de mieux comprendre toute une catégorie de citoyens canadiens, — ceux de langue française... Un des meilleurs moyens de connaître le Québec et de comprendre le point de vue canadien-français c'est d'aller au pays de Québec, de voir dans quel milieu, quel entourage vivent les Canadiens de langue française, d'aller se mêler à eux. On entend souvent dire au Canada qu'il faut connaître les "néo-Canadiens" — les gens venus au Canada depuis peu — et leur faire sentir qu'ils sont ici chez eux. Le défaut de maints Canadiens, c'est qu'ils ont encore à lier connaissance avec un peuple qui vit au Canada depuis presque quatre siècles," conclut le **Leader-Post**. Cela n'est pas exagéré. Combien de Canadiens de langue anglaise se vont presque régulièrement en Angleterre ou en Ecosse, voyagent outre-mer presque chaque année, qui n'ont jamais ou presque jamais mis les pieds dans notre province,—sauf pour embarquer en paquebot à Montréal ou à Québec, ou pour en descendre, au retour? Et parmi ceux-là, combien même, vivant à Montréal, ignorent à peu près tout de notre province et de nos gens, de notre vie et de nos problèmes?

Saint-Boniface

A la Cathédrale

Pour la fête de Sainte-Anne

En préparation à la fête de Sainte-Anne, une neuvaine de prières a été faite ces jours derniers. Tous les soirs de la neuvaine a eu lieu le salut du Saint Sacrement avec prières appropriées. Lundi matin, fête de Sainte Anne, a eu lieu la communion générale des Dames de Sainte-Anne. Lundi soir, Son Excellence Mgr Yelle a présidé à la réception générale des nouveaux membres. Près de vingt-cinq dames ont été enrôlées dans la congrégation. Son Excellence leur a adressé la parole.

La Lignée Lagimodière-Gaboury à Saint-Malo

Dimanche dernier, 200 membres de la célèbre famille Lagimodière-Gaboury s'étaient réunis pour un pique-nique à Saint-Malo, sur les bords de la rivière aux Rats, à l'ombre de la grotte de Notre-Dame de Lourdes.

On remarquait parmi l'assistance Mme Louis Larivière, le membre vivant le plus âgé de la famille Lagimodière — elle a 89 ans — et le seul qui connut personnellement Marie-Anne Gaboury, dont elle se souvient parfaitement. Née en 1848 à Saint-Boniface, elle habite Saint-Pierre depuis 1871.

La Lignée Lagimodière-Gaboury se propose d'élever un monument au grand ancêtre sur les bords de la rivière Rouge.

Institut Collégial St-Joseph

Résultats des examens de musique, obtenus par les élèves de l'Institut Collégial Saint-Joseph, en juin dernier.

a) Au Conservatoire de Toronto:

Examens théoriques

GRADE I — Avec grande distinction: Lucille Léger, Noëlline Gagnon, Thérèse André, Wilda Irwin, avec distinction, Annette Paul.

GRADE II — Avec grande distinction, Juliette Paquin, Stella Parent, Louise Janssens; avec distinction, Florence Brodeur; avec satisfaction, Jeanne Giguère.

GRADE VI—Avec grande distinction, Lorraine Lavery, Marcelle Montagnon; avec distinction, Andrée Marcoux.

GRADE VIII — Avec grande distinction, Thérèse Gauthier, Madeleine Beghin.

Piano

GRADE III—Avec grande distinction, Irène Smith.

GRADE V — Avec grande distinction, Denise Toussaint.

GRADE VI—Avec grande distinction, Lorraine Lavery; avec distinction, Andrée Marcoux, Marcelle Montagnon.

b) A l'Université du Manitoba:

Examens théoriques

GRADE I — Théorie, avec grande distinction, Nancy Law, Shirley Grout; avec satisfaction, Bernice Bransfield.

GRADE III—Théorie, avec grande distinction, Yvonne Delavignette.

GRADE IV — Histoire, avec grande distinction, Evéline Bouchard, Eliane Pelletier, Thérèse Thibault, Suzanne Lemieux; avec distinction, Noëlla Raymond, Yvette Couture.

Harmonie: avec distinction, Evéline Bouchard; avec satisfaction, Mona Thibault.

GRADE VI — Histoire, avec grande distinction, Vera Sokolski. Harmonie, avec grande distinction, Vera Sokolski, Noëlla Raymond.

Piano

GRADE II — Avec distinction, Claire Guay.

GRADE III — Avec grande distinction, Bernice Bransfield, Nancy Law; avec distinction, Shirley Grout.

GRADE V — Avec distinction, Yvonne Delavignette; avec satisfaction, Aileen Mollison.

GRADE VIII — Avec grande distinction, Eliane Pelletier, Evéline Bouchard, Mona Thibault; avec distinction, Thérèse Thibault; avec satisfaction, Vera Sokolski, Yvette Couture.

Mlle Eliane Pelletier a obtenu la bourse donnée par l'Institut Collégial Saint-Joseph.

Cercle Ouvrier St-Joseph

Raport de l'assemblée mensuelle du 20 juillet 1937

Une motion de condoléance à l'égard des familles Hector Germain, Aurille Rhault et E.-P. Dumont, est unanimement adoptée par l'assistance.

M. le Président fait rapport que le 20 juin, l'exécutif donnait un pique-nique à nos acteurs et chantres au parc Sans-Souci; nous étions au nombre de 70 personnes, en comptant les conducteurs d'autos, les membres de l'exécutif et leurs femmes. Le tout entraina une dépense de $25.24. L'exécutif et M. l'Aumônier avaient fourni les sandwiches, gâteaux, bonbons et fruits et les compagnies Coca-Cola, Blackwood Beverage et Kik Beverage avaient gratuitement fourni les liqueurs douces. Un grand merci est dû à ces généreux donateurs.

M. le Président annonce que MM. I. Villeneuve et le professeur F.-W. Brodrick, juges de notre concours des jardins et parterres, ont aujourd'hui fait l'inspection des entrées dans ce concours et que ces Messieurs, très probablement, seront présents à la prochaine assemblée pour la distribution des prix aux gagnants.

M. le Secrétaire, notre délégué au deuxième Congrès de la Langue française à Québec, nous présente son rapport. Il rapporte avoir assisté à une dizaine de séances très intéressantes et nous fait un résumé des travaux donnés par les nôtres à ce Congrès. Il dit avoir fait un magnifique et intéressant voyage, pendant lequel il visita Montréal, Longueuil, Québec, Lévis et Ottawa. Mentionnant les dépenses que ce voyage lui a coûté, il remit au Cercle la somme de $3.00 qui lui restait sur le montant qui lui fut versé à la dernière assemblée.

M. le Président parle du placement de nos jeunes gens et jeunes filles et dit que pour obtenir n'importe quelle position, il faut absolument que ceux-ci se préparent par l'étude et subissent des examens, surtout s'ils ont l'intention ou le désir d'obtenir des positions dans les différents bureaux des gouvernements.

Sur la demande d'un membre, à titre de renseignement, M. le Président informe l'assistance que notre bannière est actuellement entre les mains de la Maison Tonkin, en attendant un règlement final, à la suite d'un petit dommage subi par cette bannière.

MM. Victor Masson et Adrien Sourisseau nous égayèrent par leurs déclamation et chanson pendant la partie récréative de cette réunion.

MM. L.-P. Beaudette et Jos. Saint-Cyr gagnèrent les prix de notre rafle mensuelle.

LE SECRETAIRE.

PETITES NOTES

Mme Roger Goulet, de Hermosa Beach, Californie, est de passage à Saint-Boniface, où elle visite ses nombreux parents et amis.

• • •

Mme Arthur Bissonnette, de Monterey Park, Californie est en promenade chez sa mère, Mme A. Martel, Bloc Provencher, Saint-Boniface.

• • •

Mlle Annie Delisle, accompagnée de sa nièce Mlle Aline Lalande, est en visite de quelques mois chez sa mère, Mme E. Delisle, rue des Meurons.

• • •

M. Errick Willis, chef du parti conservateur au Manitoba, sera l'orateur principal au pique-nique de l'Association conservatrice de Norwood, qui aura lieu sur le terrain du Collège de Saint-Boniface, le samedi 31 juillet. Ce pique-nique, d'abord fixé au 10 juillet, a dû être retardé à cause de la maladie de M. Willis.

• • •

Mlles Dorothée et Flore Toupin sont parties la semaine dernière pour un voyage de six semaines, par la voix des Grands Lacs, pour la province de Québec et les Etats de l'Est.

Partie de Balle au Camp "Booster"

Chez les Canadiens de Naissance

Vendredi soir à 7 h., (heure avancée). Tirage d'un bon nombre de paniers, attractions spéciales. Nos dignes adversaires pour l'occasion seront les Norwood. On vous assure une bonne partie.

Le prix d'entrée populaire de 10 sous vous donne droit au tirage.

Tiers-Ordre de Saint-François

N. B.: 1—Comme il a été dit déjà, la réunion mensuelle aura lieu le 1er mercredi, 4 août, avec bénédiction papale.

2—La Portioncule à l'église des PP. Capucins étant remise au dimanche suivant, 8 août (elle commence le samedi 7 août, à midi), le pèlerinage du Tiers-Ordre est également remis au 8 août. Nous aurons donc notre réunion mensuelle encore avant le pélerinage. Celui-ci quittera la cathédrale, bannière de S. François en tête, à 6 h. 45 pour arriver à la Grotte vers les 7 h. 10. Là, il y aura aussitôt un petit sermon; puis, le Salut du T. S. Sacrement à 7h. 30, et après le Salut nous irons en groupe à l'église pour y gagner ensemble l'indulgence de la Portioncule, pour laquelle on doit avoir été à confesse et à communion (voir calendrier p. 39-41).

• • •

Dévotions du Tertiaire
La Sainte Vierge

En récompense du tendre amour que François professait à son égard, l'auguste Mère de Dieu le choisit, lui et son Ordre, pour être le défenseur et le propagateur de la dévotion à son Immaculée Conception. Elle lui obtint la faveur précieuse de l'Indulgence de la Portioncule et elle aima à se choisir parmi ses disciples des âmes ardentes qui contribuèrent puissamment à l'extension de son culte. Depuis, Marie Immaculée a toujours été regardée comme la patronne spéciale de la famille séraphique. A l'exemple des saints et des saintes de l'Ordre, les Tertiaires auront toujours pour la miséricordieuse Vierge une dévotion ardente. S'ils le peuvent, sans nuire à leurs obligations, ils adopteront de préférence, le Petit Office de la Sainte Vierge et la Couronne franciscaine, et, dans leur particulier, ou en Congrégation, lorsqu'ils récitent les Litanies de la Sainte Vierge, ils ajouteront à la fin l'invocation: **Reine de l'Ordre des Mineurs, priez pour nous.** — Ils se prépareront aussi à célébrer ses principales solennités par une neuvaine de prières, et ils adopteront les pratiques propagées par les religieux Franciscains, par exemple, le petit Chapelet de l'Immaculée Conception et la récitation quotidienne des Trois Ave Maria, si fortement encouragée par l'Eglise.

Nouvelles de la Grotte de Notre-Dame de Lourdes à Saint-Boniface

1—En semaine vers le soir surtout, tous les jours nombre de visiteurs. Le samedi 24 juillet, à la messe de 8 h. à la Grotte, pour les bienfaiteurs de celle-ci, il y avait une bonne trentaine de présences, dont 23 communions. Dimanche 25 juillet, au salut de 7 h. 30 il y avait une soixantaine de présences, mais un nombre bien plus grand est venu après, jusqu'à une heure tardive.

2—Puisque le 1er août tombe un dimanche, le 3e, qui est le dimanche de **la procession aux flambeaux**, tombe le 15, le jour de la fête de l'Assomption de la Sainte Vierge. Qu'on se le dise, c'est le 15, et non le 22. — La nouvelle quantité d'eau de Lourdes que nous attendons, peut arriver un de ces jours. — Les guérisons et conversions se multiplient à la Grotte de l'Immaculée, bien que les personnes en question préfèrent rester inconnues du public.

Le dimanche 8 août, avant le Salut de 7 h. 30 p.m. aura lieu la bénédiction des statues qui constituent le groupe du Calvaire derrière la Grotte.

HISTOIRE DES APPARITIONS
(Suite)

CHAPITRE XVIII
Treizième apparition
(mardi 2 mars): le message
(12e jour de la quinzaine demandée)

1.—Deuxième entrevue avec le Curé. Le mardi 2 mars, quand deux mille personnes ont assisté à l'extase de Bernadette, pénitente et ravie, l'enfant, remontée en ville, va trouver son confesseur et directeur de catéchisme, l'abbé Pomian, et lui confie: "La Dame vient de m'ordonner: **"Vous irez dire aux prêtres de faire bâtir ici une chapelle et d'y venir en procession."**

L'abbé Pomian songe que M. le curé Peyramale doit être mis au courant. Tante Basile hésite à accompagner Bernadette: "Entendre M. le Curé, cela faisait frémir. Il avait une voix très forte et parlait durement," remarque-t-elle. Toute timide, mais intrépide, Bernadette disait: "La Dame veut que j'y aille..."

Elles paraissent enfin le mercredi au presbytère et l'enfant transmet le message de la Dame. Elle demande une procession pour le lendemain, jeudi... Ainsi a-t-elle compris naïvement la demande de Notre-Dame, comme un ordre immédiat.

Le pasteur se fâche, indigné: "Comment veux-tu, menteuse, que nous fassions une procession pour cette Dame? Nous allons mieux faire, nous te donnerons une torche à toi et tu iras faire la procession. On te suit bien assez, tu n'as pas besoin de prêtres!"

—"Je ne dis rien à personne, je ne demande pas qu'ils m'accompagnent," répond doucement Bernadette.

—"Es-tu sûr que cette Dame demande une procession pour jeudi?.."

—"Je le crois," dit encore l'enfant.

—"Tu n'en es donc pas sûre," retorque le prêtre triomphant, qui la gronde et la renvoie sévèrement. Tante Basile fond en larmes en pleine rue.

L'abbé Pène entre à ce moment au presbytère. "Eh bien, croirez-vous encore maintenant?" lui dit l'abbé Peyramade d'un ton vif.

2.—Bernadette retourne chez le curé. Bernadette, troublée par cet accueil, a oublié une partie du message. Elle n'a pas parlé de la chapelle à bâtir. Il faut qu'elle revoie ce jour même le terrible pasteur. Les parents se refusent à l'accompagner. La pieuse Dominiquette Cazenave va redemander une entrevue pour sept heures, ce soir-là. Elle supplie le prêtre de ne pas intimider la Voyante par ses gronderies et ses vivacités: "Je regrette bien, Monsieur le curé, que vous ne voyiez pas cette fille en extase!"

L'abbé Peyramale a dompté sa fougue naturelle. Il est accueillant et calme, quand, entouré de ses trois vicaires, il reçoit la vaillante enfant qui a eu le courage de revenir malgré la scène si vive de tout à l'heure.

Bernadette, aussitôt, sans préambule: "Monsieur le curé, la Dame habillée de blanc que je vois à la Grotte m'a dit de dire aux prêtres de faire bâtir, à la Grotte, une chapelle."

—"Une chapelle? dit M. le curé; est-ce comme pour la procession? En es-tu sûre?"

—"Oui, Monsieur le curé, j'en suis sûre."

—"Eh bien! il faut dire à cette Dame de faire fleurir le rosier. Sais-tu comment elle s'appelle?"

—"Non, Monsieur le curé."

—"Eh bien! il faut le lui demander."

—"Je lui demande, mais elle ne fait que sourire."

—"Elle se moque bien de toi: demande-lui comment elle s'appelle, et quand nous saurons son nom, nous lui bâtirons une chapelle; et elle ne sera pas toute petite, va, elle sera toute grande."

Les vicaires l'interrogent. Les patois de l'abbé Pène et de l'abbé Pomian ne sont pas celui de Bernadette; ce qui donne lieu à plus d'un quiproquo, mais fait éclater plus encore la naïve sincérité de l'enfant.

Elle s'en va en disant à Dominiquette Cazenave: "Je suis bien contente. J'ai fait ma commission." Et la bergère de Bartrès ne se doute pas ce soir-là, en son exquise humilité, qu'elle vient, par ces quelques mots de message, de convoquer ici tous les peuples, qu'elle y sera bientôt la Bergère de la chrétienté.

3—Les autorités civiles chez le curé. Le sous-préfet d'Argelès, alerté par l'opinion publique dès le 26, écrit au préfet, le 2 mars, qu'il va en conférer avec le procureur impérial "afin de couper court le plus tôt possible à des scènes qui sont une cause d'agitation regrettable sous tous les rapports."

Avec M. Dutour, il conclut "qu'ils n'ont, en l'état présent des choses, qu'un devoir de stricte surveillance à remplir et qu'il convient de faire part de leurs intentions aux représentants de l'autorité ecclésiastique à Lourdes."

L'abbé Peyramale les reçoit, leur exprime sa reconnaissance, donne son approbation à leurs opérations de police qu'il juge indispensables et leur confie sa conversation avec Bernadette: "Dis à celle qui t'a envoyée, à ce que tu prétends, que, si elle veut que j'ajoute foi à ses paroles, elle fasse fleurir l'églantier. Si la Sainte Vierge avait voulu une église, ce n'est pas à moi qu'elle t'aurait adressée, mais à Mgr l'évêque."

Les habitués du Cercle, en recevant ce soir-là l'écho, triomphent bruyamment: "M. le curé est sage. Il a pris le bon moyen, demandé un miracle. Attendons Bernadette."

Le rosier ne fleurira pas. L'incrédule nous aurait sans doute dit: "Un églantier qui fleurit en mars... dans les chaudes Pyrénées... à l'abri d'un rocher protégé?... Rien d'étonnant. La nature a de ces surprises jusque dans nos propres jardins..." Et nous n'aurions rien eu à répondre.

Mais déjà la Vierge a donné mieux: la source jaillissante, les miracles des guérisons et l'innombrable moisson des âmes en fleurs qui surgiront en son parterre céleste.

(A suivre)

Opposition protestante aux décrets des nazis

BERLIN — De nombreux pasteurs protestants ont adressé des lettres au chef de la Gespato, police secrète de l'Allemagne, pour l'informer qu'ils contineraient à désobéir aux décrets par lesquels le gouvernement nazi veut mettre la main sur leur église. Ces ecclésiastiques ont affirmé qu'ils ne cessaient de donner tout leur appui à 149 de leurs frères arrêtés, au cours des derniers mois; 44 d'entre eux sont encore en prison.

AVERTISSEMENT DE M. ABERHART AUX BANQUIERS

Le premier ministre de l'Alberta les met en face de leurs graves responsabilités.

EDMONTON — Les banques faisant affaires dans la province de l'Alberta se rendront coupables de la plus inexcusable indifférence à l'endroit du bien-être que le peuple est en droit d'attendre, si elles refúsent d'aider le gouvernement à remédier à la situation grave dans laquelle se trouve la province. C'est ce qu'a déclaré le premier ministre Aberhart en parlant de la lettre que le gouvernement qu'il dirige vient d'adresser aux banques, leur demandant de collaborer avec lui afin d'établir le crédit social dans l'Alberta.

"Le peuple de notre province, a poursuivi Aberhart, est selon moi celui de toutes les provinces du Canada qui est le mieux renseigné sur l'économie en général et sur les questions financières. Il est de plus en plus convaincu que dans une province aussi riche que la nôtre, il ne doit pas y avoir place pour les privations et la misère. Il commence aussi à croire que ceux qui se chargent de manipuler l'argent le font sans chercher à se préoccuper du peuple. Ceux-là sont mieux de prendre garde, car ils courent un danger qu'ils ignorent."

Pas de participation à la guerre sans vote du Parlement, dit King

Le Premier Ministre du Canada, dans son discours à la radio, déclare que la dernière Conférence impériale a convenu qu'en cas d'urgence aucun Dominion n'agira avant d'avoir fait approuver sa décision par les représentants du peuple. — Entente et coopération dans la politique étrangère et la défense nationale.—Aucun engagement n'a été pris par la délégation canadienne

OTTAWA — Comme il l'avait promis en revenant d'Europe, le premier ministre du Canada, le Très Hon. William Lyon Mackenzie King, a parlé à la population du pays pour lui dire les impressions qu'il rapporte du Couronnement et de sa tournée dans les divers pays continentaux. Le premier ministre est revenu émerveillé de ce qu'il a vu à Londres ou cours des fêtes du couronnement et il a déclaré à ses auditeurs que la conférence impériale qui a suivi le couronnement avait donné lieu à de franches impressions d'opinion de la part des délégués des divers gouvernements de l'Empire. Comme suite de cette conférence, M. King a annoncé que la participation des dominions aux guerres de l'Empire restait à l'entière discrétion des parlements des Dominions.

Le couronnement

M. King remercie, en commençant son discours, la Société de Radio-Canada de lui avoir fourni l'occasion de dire un mot à ses concitoyens sur le voyage qu'il vient de faire en Angleterre et en Europe continentale. "Les perfectionnements modernes vous ont rapporté, dit-il, au sujet des splendeurs des fêtes du Couronnement beaucoup plus que je n'en pourrais vous dire. Le moment le plus émouvant des cérémonies de Westminster fut lorsque les jeunes souverains, en présence de leurs responsabilités, furent consacrés pour la vie au bien de leur peuple."

"La monarchie britannique remonte aux premiers temps de l'Angleterre. Comme toute institution humaine, elle a connu des mutations successives, jusqu'à l'évolution où elle est parvenue pour concilier les prérogatives royales avec la liberté et les droits du peuple, en conservant une autorité qui est la même pour toutes les nations du Commonwealth.

La Couronne britannique est le symbole de l'unité des peuples du Commonwealth, associés par une commune allégeance. Un trait remarquable de la cérémonie a été la nouvelle formule du serment prêté par les souverains, où, pour la première fois, le Canada, l'Australie, la Nouvelle-Zélande et l'Union Sud-Africaine étaient désignés nommément comme étant sous l'autorité souveraine tout en suivant leurs propres lois et coutumes. La Couronne affichait par là son rapport direct et immédiat avec le Canada.

Ceux qui ont assisté aux fêtes ont compris comment le trône représente l'idéal du peuple et le meilleur de sa vie nationale. L'on comprenait alors qu'il fallait pour occuper le trône des personnes de caractère pouvant commander le respect et l'attachement. Le roi et la reine ressentaient parfaitement la responsabilité qui leur incombait.

Il n'est rien qui ait plus touché le coeur du peuple que les apparitions en public de la reine et du roi avec leurs enfants, donnant les plus belles scènes de bonheur domestique. Le peuple se rendait compte du fardeau dont se chargeaient les jeunes souverains et il avait une haute conception des devoirs de la charge royale. Les cérémonies ont été un gage de bonne volonté du peuple à l'égard du roi et de la reine. Personne de ceux qui ont vu les souverains ou qui ont entendu les nombreux discours du roi n'a pas été touché par leur sens élevé de la responsabilité familiale et de la responsabilité de souverains. "Je n'ai pas de doute, continue M. King, que jamais il n'y aura sur le trône des souverains aussi dévoués au peuple."

Dans une époque de dissensions et de désagrégation, c'est une sécurité qu'une allégeance qui unit les nations librement associées du Commonwealth. "Je reviens d'Angleterre persuadé que la grande responsabilité du trône n'a jamais été supportée par des souverains plus dignes, depuis un siècle écoulé. Si bien que les assises même du Commonwealth n'ont jamais été plus solides. En ces jours difficiles, la stabilité des gouvernements est l'un des plus grands facteurs de force nationale et collective. Le trône affirme l'association confinue des peuples britanniques où se réunit un quart du genre humain.

Cette unité n'a cessé de se manifester parmi les délégués à la Conférence impériale dont je veux vous entretenir maintenant.

Conférence impériale

Les fêtes du Couronnement ont eu lieu le 12 mai, deux jours après commençait la Conférence impériale. Assistaient aux séances de la Conférence les premiers ministres du Royaume-Uni, du Canada, de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande. La délégation canadienne était formée de M. Lapointe, de M. Crerar, de M. Dunning, de M. Mackenzie et de moi-même; elle a assisté à presque toutes les séances de la Conférence et à plusieurs séances du comité où étaient étudiées diverses questions avant qu'elles soient soumises à la Conférence. Des fonctionnaires d'Ottawa ont été alors d'un précieux secours.

A une époque de malaise telle que celle que nous traversons, il était naturel que la Conférence traitât surtout d'affaires internationales et de défense. On a également étudié le commerce de l'Empire, la marine marchande, l'aviation civile et les questions constitutionnelles dont M. Lapointe présidait les séances.

Il faut bien comprendre le caractère de la Conférence impériale. Ce n'est pas un conseil des ministres, ni un cabinet impérial. Elle a pour fonction d'étudier et non de décider et d'agir. Cette réunion permet seulement aux chefs des gouvernements de formuler et de coordonner des principes dont ils décideront eux-mêmes l'application s'ils veulent collaborer avec les autres parties de l'Empire. La discussion a été pleine de franchise, empreinte du désir d'aplanir les difficultés. Elles n'avaient pas pour objet d'imposer telle vue, cela aurait été contraire au but même de la Conférence. Aussi, on n'en est pas arrivé à des buts déterminés et il est inutile d'y chercher des conclusions retentissantes.

Il ne s'est pas passé un jour sans la gravité de la situation internationale. M. Anthony Eden, secrétaire d'Etat, a exposé les aspects des affaires internationales, de la Société des Nations, de la question du Pacifique et de l'Extrême-Orient. Les premiers ministres des gouvernements représentés à la Conférence ont étudié les questions internationales en corrélation avec les affaires de leur propre pays. Chaque question était soumise à une discussion franche et complète. Les résultats de la Conférence ont été consignés dans une déclaration publique.

Affaires étrangères

Aucun délégué n'a pris d'engagements qui n'auraient pas été remplis sans avoir reçu l'approbation de leur gouvernement respectif. Les gouvernements ont manifesté une entière indépendance en ce qui concerne les affaires étrangères, les dépenses d'armements et ils ont déclaré les parlements maîtres dans leur domaine.

La Conférence a aussi considéré les moyens à la disposition des gouvernements concernés de coopérer pour leur sécurité, par un échange de renseignements techniques sur l'état de leur armée, de leur marine, de leur aviation propres à contribuer à la sécurité de chaque pays en particulier et du Commonwealth.

Les délégués ont toujours affirmé que jamais ils n'entreraient dans des desseins d'agression, ni n'enfreindraient le pacte de Paris ou de la S.D.N. On a préconisé la séparation des pactes de la S.D.N. des autres traités.

Les gouvernements ont exprimé leur ardent désir de voir s'effectuer le désarmement et de prendre les mesures défensives pour leur sécurité et pour rencontrer les obligations internationales qu'ils assument.

Les membres de la Conférence, tout en étant attachés aux principes de la démocratie, et au gouvernement parlementaire, ont désiré que la divergence dans les formes du gouvernement ne nuisent pas aux relations amicales entre les pays.

Défense nationale

La défense des pays a été étudiée dans le même esprit de coopération. Chaque délégué a soutenu que la défense nationale était l'affaire de son propre pays. Dans toute la discussion, il était entendu que la défense et la décision d'une participation dans un cas d'urgence était laissée à la responsabilité du parlement de chaque pays du Commonwealth.

Aux parlements seuls appartient la responsabilité de déterminer l'étendue des armements des pays. La position du gouvernement canadien maintenant au Parlement canadien les décisions sur les questions internationales, fut observée à la Conférence. Nous ne nous sommes pas engagés à prendre part à une guerre de l'Empire ou de la S.D.N. et nous ne nous sommes pas engagés à ne pas y participer. Toute décision à ce sujet sera prise par le parlement selon les circonstances prévalant au Canada et dans les pays intéressés. Aucun engagement, répète M. King, n'a été pris à la Conférence, ni aux époques antérieures à la Conférence ou postérieures. Nous nous en sommes tenus aux principes que nous avons toujours exprimés dans notre pays.

Le commerce

Pour ce qui est du commerce, chaque gouvernement a présenté son propre rapport. On ne s'est pas arrêté aux questions de détails qui seront mieux réglées entre les gouvernements intéressés. Il est à remarquer que le Canada et le Royaume-Uni sont les seuls pays qui ont réussi à reviser les engagements pris à la Conférence de 1932. Tous les délégués ont manifesté le désir que tous les moyens soient pris pour la reprise du commerce international, qui par la prospérité du monde amènera l'apaisement politique.

Les gouvernements se sont déclarés prêts à collaborer avec tous les autres pays afin d'enlever les obstacles au commerce international. Tous sont convaincus que l'échange commercial entre les gouvernements du Commonwealth est de la plus grande utilité dans la poursuite d'un idéal commun.

Les solides assises de la libre association des pays de l'Empire—ces nations au sein d'une famille de nations, — donnant l'exemple de la coopération, aideront les autres puissances à faire reconnaitre l'arbitrage comme le moyent de résoudre les difficultés entre les Etats. Nous espérons que le spectacle de notre unité sera une émulation pour le monde qui cherche la sécurité et n'a pas encore trouvé moyen de l'obtenir complètement.

Paris, Berlin, Bruxelles

M. King parle ensuite de ses voyages en France, en Allemagne et en Belgique où il a pu se rendre compte par lui-même de la situation européenne. A Paris, il a rencontré M. Camille Chautemps, président actuel du gouvernement, et M. Léon Blum. A Berlin, il eut une longue entrevue avec Hitler; il a rencontré Von Neurath et Goering. "J'ai été à même d'observer les nouvelles institutions sociales de l'Allemagne," dit simplement M. King. A Bruxelles, il fut reçu par le roi Léopold III qui le présenta au ministre des Affaires étrangères et aux membres du cabinet.

Les égards qui m'ont été rendus ne m'étaient pas destinés personnellement. Ils s'adressaient au premier ministre du Canada, à celui qui est honoré de la confiance des Canadiens.

Ce que j'ai pu voir a raffermi en moi deux convictions. La première est que la haine est une chose vraiment terrible et la deuxième est que jamais nous trouverons de solution à nos maux sans une bienveillance mutuelle. Quand nous sommes inspirés par la haine, qu'elle provienne de différends religieux, racial ou autres, on n'atteint jamais son but. Le monde traverse une époque de transition après une guerre qui a remis tout en question dans l'édifice social. En certains pays, il y eut des injustices sociales. Avant de juger une nation ou une classe, il faut consulter son histoire. Il s'établit un ordre nouveau en Europe. Mais je crois que, malgré tout, les nations européennes sont mieux disposées à entreprendre la solution de leurs problèmes communs et que la transition d'un ordre social à un autre s'accomplira avec plus de bonne volonté.

Je suis sûr qu'aucun pays ne veut la guerre à l'heure actuelle. Si une nation la croit possible, elle y voit son propre suicide et la ruine de la civilisation européenne.

Le nationalisme exacerbé a maintenant fait son temps. Les barrières tarifaires et l'isolement national ne sont plus considérés comme suffisants pour éviter un péril commun.

Il y a une menace sur le monde. Des paroles vives provoquent souvent des actes irréfléchis. Ceux qui sont responsables du pouvoir doivent peser leurs paroles, ne pas déchainer de passions ou de préjugés, ils se doivent de favoriser l'entente entre les bonnes volontés.

Le Canada

On ne peut revenir au Canada sans être saisi des avantages que nous donnent sa position géographique, ses richesses naturelles, son territoire immense, ses institutions démocratiques, l'amitié de nos voisins immédiats et, surtout, la liberté individuelle de parole et de pensée.

C'est un héritage précieux, doublement précieux, dans un monde qui a perdu beaucoup de la sécurité qu'il possédait. Cet héritage peut être conservé et amélioré par nous-mêmes pour le remettre aux générations futures, seulement par un effort déterminé de la part de chacun à travailler dans l'intérêt commun.

N'imaginons jamais que les pays surpeuplés et à la population mal nourrie ne connaissent pas la richesse de notre pays ou que, dans un holocauste mondial, le Canada puisse échapper. La vigilance sera pour nous le prix de la sécurité.

Pour obtenir la paix, il ne faut pas seulement être vigilant contre les dangers du dehors. Il faut également le maintien de l'unité à l'intérieur du pays. Nous n'échappons pas à l'inquiétude contemporaine, mais il s'agit de la diriger dans une voie pratique. C'est la tâche des gouvernants. Le moyen de réaliser la division qui menace l'unité du Canada est de fermer les yeux sur les problèmes du gouvernement du Canada. Ce problème peut être envisagé et résolu, comme tout autre, par la compréhension. Compréhension des provinces à l'égard du fardeau qui incombe au gouvernement central et des obligations qui le confrontent. Compréhension du gouvernement fédéral des difficultés, à peine plus légères des gouvernements provinciaux.

Sir Wilfrid Laurier disait que le Canada était un pays difficile à gouverner à cause des divergences de races, de croyance, de langues. Mais ces divergences il ne faut pas les laisser croitre, sans quoi elles engendrent la haine. Il faut les composer et non les accentuer. Il faut tendre à l'unité nationale. Borden et MacDonald ont employé la plus haute expression de leur patriotisme pour conserver l'unité du Dominion qui a maintenant 70 ans de plénitude, de souveraineté.

Nous allons aborder comme eux les difficultés dans un esprit de modération. S'il est nécessaire, nous oublierons le passé pour n'envisager que l'avenir. De cette façon, nous réussirons à résoudre nos problèmes.

UNE DICTATURE PLUS TERRIBLE QUE CELLE DE L'ARGENT

A la Semaine sociale de Saint-Hyacinthe, M. Camille L'Heureux étudie le "Commonwealth coopératif fédéré"—Ce qu'il est, ce qu'il veut et ce qu'il faut en penser.

SAINT-HYACINTHE — M. Camille L'Heureux, journaliste, rédacteur au **Droit** d'Ottawa, a donné un cours à la Semaine sociale de Saint-Hyacinthe. Il a traité du **Commonwealth coopératif fédéré, (C.C.F.).**

Pas plus que les autres pays, dit M. L'Heureux, le Canada n'échappe à la tourmente qui secoue aujourd'hui l'économie du monde. Le capitalisme moderne qui est, en partie, responsable de ce désordre, a établi ici sa dictature comme ailleurs. Depuis la grande guerre, surtout, la réaction contre ce régime économique s'est accentuée. Elle a été beaucoup plus vive en Europe qu'au Canada. Chez nous également des esprits se rebellent contre l'individualisme économico-libéral et travaillent à lui substituer un ordre nouveau basé sur la coopération. Tandis que, dans le Québec, les catholiques sociaux prêchent le corporatisme social, l'Ouest a vu naitre chez lui une organisation connue sous le nom de "Cooperative Commonwealth Federation." Quel est ce mouvement? Comment se propose-t-il de corriger nos maux économiques? Que penser de l'Etat coopératif qu'il veut établir au Canada? C'est ce à quoi cette étude veut répondre.

La "Cooperative Commonwealth Federation" est un parti politique de fondation récente. Elle a vu le jour le 1er août 1932, à Calgary. Ce fut l'oeuvre d'un certain nombre de députés travaillistes et fermiers de l'Ouest qui, à ce moment-là, siégeaient au parlement d'Ottawa. Convaincus qu'un changement radical s'imposait dans notre régime économique, et que leurs intérêts étaient au fond les mêmes, ils s'unirent pour atteindre leur but commun. La **Cooperative Commonwealth Federation** plonge ses racines dans le mouvement ouvrier et fermier qui a grandi dans l'Ouest canadien, de 1900 à 1921. Cette période fut celle de la colonisation intensive des Prairies et du Manitoba. Les immigrants arrivaient par milliers, apportant avec eux les idées sociales plus avancées du vieux monde. Celles-ci trouvèrent rapidement un milieu favorable pour se développer. Les ouvriers et les fermiers s'organisèrent pour défendre leurs droits et envoyèrent des représentants au parlement d'Ottawa. Leurs idées et leur action communes amenèrent la création d'un nouveau parti. La grève de Winnipeg en 1919 décida les pionniers du mouvement ouvrier de l'Ouest à présenter des candidats aux élections de 1921 et deux travaillistes furent élus: MM. J. S. Woodsworth, chef actuel de la C.C.F., et William Irvine, de l'Alberta. Le groupe ouvrier travailla en collaboration avec l'aile gauche des députés progressistes, sans s'unir cependant, jusqu'en 1932. C'est alors qu'ils résolurent de fonder la "Cooperative Commonwealth Federation."

Un homme a joué un rôle de premier plan dans l'organisation de ce nouveau mouvement politico-social, c'est M. J. S. Woodsworth. Il est encore aujourd'hui l'âme du mouvement. Fils d'un ministre protestant, il embrassa d'abord la carrière de son père. C'est à la mission **All Peoples**, parmi les immigrants de Winnipeg, qu'il fit son apprentissage de travailleur social. Il venait dans un milieu où l'immigration intensive se présentait sous ses traits les plus tristes. En 1907, lorsqu'il débuta à la mission, 250,000 immigrants entrèrent au pays. Winnipeg était la porte de l'Ouest. M. Woodsworth employa son talent à améliorer le milieu physique, intellectuel et moral de ceux qui fréquentaient la mission. Là, il apprit de ses propres yeux quels étaient les problèmes de tout ordre, dans lesquels se débattaient les immigrants déversés à pleins bateaux sur nos rives. De 1913 à 1916, M. Woodsworth fut secrétaire de la **Canadian Welfare League**. En 1916, il passait à la direction de l'Office de recherches sociales de l'Ouest. Cette année-là, le gouvernement fédéral avait décidé de faire l'enregistrement de tous les citoyens pour le service national. Dans une lettre qu'il publia dans la **Free Press** de Winnipeg, il protesta contre cette mesure, premier pas vers la conscription. Il fut congédié. Il sortit en 1918 des rangs du clergé de l'église méthodiste et se lança dans le mouvement ouvrier. En 1919, pendant la fameuse grève de Winnipeg, il était éditeur des grévistes. On l'arrêta sous l'accusation de libelle. Puis on laissa tomber la plainte. En 1921, M. Woodsworth se faisait élire député dans Winnipeg.

Cet idéaliste et cet humanitaire par nature a grandi et s'est développé dans un milieu de clergymen protestants. L'influence du milieu porta d'abord le futur chef de la C.C.F. à chercher, par l'action de l'église méthodiste, la réalisation de l'ordre social chrétien qu'il rêvait. Au contact de la réalité, la nature humanitaire du jeune Woodsworth devait triompher, un jour, sur l'influence du milieu. Après six ans de ministère, le futur chef de la C.C.F. doutait déjà de l'organisation du Christianisme comme moyent d'établir l'ordre social chrétien dans le monde. Onze ans plus tard, il perdait complètement foi dans le magistère de l'église pour arriver à ce but. Quittant le clergé de l'église méthodiste, il se lança dans le mouvement ouvrier de l'Ouest, vers lequel son humanitarisme le poussait. M. Woodsworth devint rapidement l'un des principaux chefs du mouvement qui, sous son influence, amena la création de la **Cooperative Commonwealth Federation.**

Quel est donc ce nouvel ordre social que la C.C.F. offre aux Canadiens? Ses membres l'ont exposé dans un manifeste et un programme, à leur premier congrès national tenu à Régina en 1933. Ce programme et ce manifeste constituent en quelque sorte la charte de ce mouvement de la réforme sociale.

La C.C.F., dit le document, est une fédération d'organisations dont le but est d'établir une communauté coopérative au Canada, ayant pour principe fondamental de la production, de la distribution et des échanges, non pas de faire des profits, mais de satisfaire aux besoins humains... "Nous voulons remplacer le présent régime capitaliste avec son injustice et son inhumanité inhérentes par un ordre social qui éliminera l'exploitation et la domination d'une classe au profit d'une autre, substituera l'économie dirigée au désordre de l'entreprise privée et de la concurrence, et rendra possible un véritable gouvernement démocratique, basé sur l'égalité économique... Nous croyons que seule une économie dirigée et socialisée, dans laquelle le peuple possède contrôlera et exploitera nos ressources naturelles et les principaux moyens de production, fera disparaitre ces maux."

Pour établir cet ordre nouveau, la C.C.F. veut créer un Office national d'économie dirigée, socialiser toute la machinerie financière, banques, monnaie, crédit et assurance, socialiser les moyens de transport, l'électricité, toutes les industries et tous les services jugés essentiels au bon fonctionnement du plan national d'économie dirigée et les faire exploiter par la collectivité. Cette socialisation industrielle s'accomplira graduellement.

La C.C.F. dit qu'elle ne recourra point à la confiscation pure et simple, mais qu'elle indemnisera les propriétaires. Telles sont la définition, la structure générale et le mode de réalisation du Commonwealth coopératif.

Trois principes généraux

Que penser de cet ordre nouveau des C.C.F.? Trois principes généraux frappent d'abord. Le R. P. Georges-Henri Lévesque, O.P. les a mis en relief dans son étude bien connue sur la C.C.F. Le premier, c'est le caractère humain de la nouvelle économie. Le principe fondamental de la Commonwealth n'est pas de faire des profits, mais de satisfaire aux besoins humains. Le capitalisme moderne fait précisément le contraire. Pour lui, le motif suprême de l'activité économique, c'est le gain personnel. La C.C.F. proteste avec raison contre ce renversement de l'ordre naturel des choses. Le profit personnel, dit-elle, n'est pas la fin de l'économie. Le but de l'activité économique consiste à adapter les biens matériels aux besoins de l'homme. Les deux autres principes génériques sont l'esprit de coopération et la nécessité d'un principe directeur de l'économie. Pour arriver au plein développement de sa vie physique, intellectuelle et morale, l'homme, en effet, a besoin d'une certaine quantité de biens matériels, qu'il ne peut obtenir sans la coopération de ses semblables. C'est le témoignage de l'expérience et de la raison. Cette coopération suppose nécessairement une direction. Plusieurs forces ne peuvent tendre vers une fin commune en coopération sans qu'elles soient soumises à un principe directeur. Autrement, c'est l'anarchie.

Ces trois principes généraux sont excellents. Communs à la C.C.F. et à la doctrine sociale catholique, ils opposent l'une et l'autre au capitalisme moderne. La C.C.F. et la doctrine sociale catholique, cependant, diffèrent totalement sur l'application de ces principes généraux.

Le point de départ de cette divergence radicale se trouve dans leur attitude respective à l'endroit du capitalisme. Pour la C.C.F., le capitalisme est essentiellement mauvais. Pour nous, au contraire, si nous condamnons les excès du capitalisme moderne, nous ne réprouvons pas le régime lui-même du capitalisme. Partant de la fausse donnée que tout capitalisme est mauvais, la C.C.F. se trourne vers le socialisme.

Deux caractères principaux marquent le socialisme: la nationalisation des biens de production, des moyens de transport et d'échange, l'administration par la collectivité de l'ordre économique, principalement de la production et de la distribution de la richesse. Or, dans le Commonwealth de la C.C.F., on découvre ces deux caractères généraux du socialisme. Les C.C.F. ne demandent pas de nationaliser tous les biens de production. Ils laissent par exemple au cultivateur la propriété de sa ferme.

Mais ils veulent nationaliser et faire administrer suffisamment d'entreprises de production et de distribution par la collectivité, pour que leur régime soit entaché de socialisme mitigé.

Le socialisme mitigé de la C.C.F. n'échappe pas aux conséquences pernicieuses du collectivisme. Léon XIII les a judicieusement indiquées. "Cette théorie, a-t-il écrit, est souverainement injuste en ce qu'elle viole les droits légitimes de propriétaires, dénature les fonctions de l'Etat et tend à bouleverser de fond en comble l'édifice social."

Par la force

La C.C.F. se propose d'établir son Commonwealth par des moyens constitutionnels paisibles. C'est ce qu'elle affirme dans son programme. M. Woodsworth l'a répété maintes fois. Mais il a fait également d'autres déclarations, où il prône l'emploi de la force comme moyen extraordinaire. Moyens constitutionnels: voie ordinaire; la force, moyen possible extraordinaire; voilà certes qui est peu rassurant pour les droits légitimes des propriétaires. Ce qui l'est moins, c'est l'autre méthode, par laquelle la C.C.F. prétend arriver à la nationalisation de la majorité des industries. On promet d'indemniser les propriétaires. Mais on proclame d'autre part la suprématie du bien-être de la communauté sur les réclamations de la richesse privée, et on parle de conscrire simplement la richesse si les circonstances l'exigent, comme on fait de la vie humaine en temps de guerre. L'application de ces principes, en conformité des idées socialistes de la C.C.F. sur la propriété et le capital, lésera inévitablement les droits légitimes des propriétaires.

Cette expropriation est-elle elle-même illégitime? "En effet, s'il est vrai que l'expropriation est légitime quand le bien commun l'exige, écrit le P. Lévesque, il faut savoir qu'elle ne l'est que dans la mesure où le bien commun l'impose et où elle devient l'unique moyen de se servir de ce bien commun. C'est pourquoi il ne faut pas se mettre à tout socialiser en masse, et prendre la peine de poser le problème pour chaque cas particulier. Pour plusieurs des biens que la C.C.F. veut socialiser en bloc, il y a un autre moyen possible et très louable de les faire servir à la collectivité. C'est celui de les soumettre à un contrôle efficace des pouvoirs publics et à la direction de la profession organisée, tout en les laissant au régime de la propriété et de l'initiative privée. On atteindra ainsi le même but, le droit et les intérêts généraux étant saufs, tandis que la socialisation et l'expropriation que propose la C.C.F. constitueraient une violation du droit naturel de propriété.

Cette socialisation général, enfin, porte atteinte non seulement aux droits légitimes acquis des propriétaires, mais au droit lui-même de propriété privée.

Les C.C.F. n'ont pas exposé clairement leur doctrine sur le droit de propriété privée. Les uns se sont même prononcés déjà pour l'abolition de toute propriété privée. La plus grand nombre reconnait cependant une certaine propriété privée. Ils la restreignent à ce qu'ils appellent les biens de consommation, parmi lesquels ils font entrer maison, biens personnels, un peu de fortune. Ils concèdent même au cultivateur la possession de sa ferme. Leur socialisation à outrance, toutefois, réduit tellement l'exercice du droit de propriété privée qu'elle le rend illusoire et compromet sa fonction individuelle et sociale.

La C.C.F. dénature le rôle de l'Etat. Elle lui donne comme rôle principal celui d'exercer les fonctions économiques. De là l'intervention excessive qu'elle accorde à l'Etat. Le rôle de celui-ci dans les affaires économiques du pays est d'aider à l'initiative privée, de la contrôler sans la détruire, pour qu'elle ne nuise pas au bien commun, mais non pas de se substituer à elle. Ce n'est qu'à titre d'exception, dans certaines entreprises qui naturellement relèvent plutôt de l'initiative privée.

Cette véritable conception de l'Etat est loin d'être celle des C.C.F. Confondant le bien commun temporel et le bien particulier, ils attribuent à l'Etat le devoir, non pas de créer des conditions générales de prospérité commune, à laquelle tous et chacun ont doit de participer, mais de rendre directement et immédiatement heureux chaque homme. L'Etat C.C.F. se substitue à l'individu. Il s'arroge comme rôle principal d'exercer les fonctions économiques pour l'utilité particulière de chaque citoyen. Il devient producteur et distributeur de la richesse nationale. "L'Etat n'a pas le droit de tout faire, ainsi que l'a écrit Charles Antoine dans son **Cours d'économie sociale**, mais il doit respecter l'ordre social, céder le pas à la libre initiative privée, se borner à une action directrice, toutes les fois qu'une intervention particulière n'est pas nécessaire. Le premier devoir de l'Etat n'est-il pas de respecter, conserver, entretenir l'organisme social? Aussi bien le droit fondamental des particuliers, individus ou groupements, n'est-il pas d'exercer et de développer librement leurs activités sous la tutelle de l'ordre moral, pourvu que le bien commun n'exige pas une limitation de cette liberté?"

En voulant réagir contre la conception libérale de la société moderne, la C.C.F. tombe dans l'excès contraire. Le libéralisme a exalté la liberté individuelle et réduit le rôle de l'Etat à celui de gendarme. La C.C.F. détruit la liberté individuelle et l'initiative privée, exagère le rôle social de l'Etat. Mais tous deux arrivent au même résultat: le renversement de l'ordre social et de la tyrannie. La C.C.F. se plaint aujourd'hui de la dictature de l'argent. Son commonwealth en établira une encore plus terrible.

A travers les Centres Français

Des correspondants spéciaux de la "Liberté"

Letellier

Agréable soirée

Une joyeuse réunion eut lieu à la résidence de M. et Mme Josaphat Cadieux, samedi le 17. Environ soixante et quinze parentes et amies étaient groupées pour féliciter Mlle Alma Cadieux à l'occasion de son prochain mariage avec M. François Lord, de Saint-Norbert. Dès le début de la soirée, Mlle Annette Boissy, au nom de l'assistance, exprima dans une adresse les souhaits sincères de bonheur et de prospérité aux futurs époux.

La chaude hospitalité de la famille Cadieux mit bientôt la gaieté en évidence et un intéressant programme fut exécuté. Mlle Jacqueline Gallant dansa, plusieurs dames et demoiselles chantèrent, les aînées ne le cédant en rien aux plus jeunes. Un délicieux goûter fut servi.

Grâce au dévouement des organisatrices, Mlles Annette Gallant et Annette Boissy, un service de vaisselle et plusieurs autres cadeaux furent offerts à Mlle Cadieux qui remercia en termes aimables ses parentes et amies de Letellier.

Visiteurs

Le Frère Omer Bruyère, O.M.I., de MacIntosh, Ont., était de passage chez son oncle Léon Bruyère, dimanche dernier.

Mlles Helen et Euladie Koehmstedt, de Minto, N.-D., sont en visite chez M. Albany Gallant.

Mlle Gemma Thérien, de l'Académie Saint-Michel de Brandon, visite Mlles Denise Ayotte et Simonne Barnabé.

Mlles A. Dusablon et Y. L'Abbé, de Saint-Boniface, sont de passage chez M. A. Fraser.

MM. Jean et Lucien Dansereau passent quelque temps dans leur famille.

Mlle Denise Gaudette, de Saint-Boniface, est en visite chez M. Joseph Jutras.

La récolte

Les coupages sont commencés. La rouille a fait son apparition, mais ne cause pas trop de ravages. Nous avons été épargnés de la grêle jusqu'à présent. Ayons confiance et n'oublions pas de remercier la Providence pour ses grands bienfaits!

Aubigny

Le 18 juillet nous avions le bonheur d'entendre M. Arthur Beaubien, notre député, dans une causerie où il nous raconta son voyage en Europe, à l'occasion du couronnement. L'assistance était nombreuse et elle a suivi le récit avec un vif intérêt.

• • •

Dimanche dernier, le 25 juillet, M. le curé J.-A. Beaudry fêtait son vingt-neuvième anniversaire d'ordination sacerdotale. En effet, c'est en 1908 que l'évêque de Saint-Hyacinthe élevait à la prêtrise notre dévoué curé.

Quelques mois après son ordination, il se dirigeait vers Saint-Boniface pour exercer le ministère sous l'autorité de Mgr Langevin, O.M.I. Il fut nommé vicaire de Sainte-Anne-des-Chênes, puis successivement curé de Thibaultville, de Sainte-Geneviève, dont il est le fondateur, et enfin curé d'Aubigny. Quelques années plus tard, il fut envoyé dans l'Est comme prêtre colonisateur, et fut remplacé durant son absence par M. le curé J.-A. Normandeau. Revenu au bout de deux ans, il se mit activement au ministère. Dans l'automne de 1931, il se construisit un nouveau presbytère et le printemps suivant il présida aux travaux de sa troisième église (l'église de Thibaultville, de Sainte-Geneviève, et celle d'Aubigny).

Grâce à ses soins diligents les Filles de la Croix vinrent s'établir dans la paroisse.

En 1933 la paroisse avait le bonheur de célébrer le vingt-cinquième anniversaire de son ordination.

A l'heureux jubilaire les paroissiens veulent souhaiter le voeu le plus sincère: **Ad multos annos.**

• • •

Les dames de la paroisse clôturaient leur retraite dimanche dernier. Le R. P. Harvey, C.SS.R., en fut le prédicateur.

• • •

La récolte était très prometteuse, mais elle a subi des dommages assez considérables par endroits, comme résultat de la pluie et de la grêle.

Dunrea

Samedi le 3 juillet, la mort venait ravir à l'affection des siens, le petit Gabriel, âgé de 3 ans et demi, enfant bien aimé de M. et Mme Jules Deschênes. Tranporté d'urgence à l'hôpital de Brandon, jeudi soir, il y expirait samedi après-midi. Dimanche soir à 7 h. 30 un grand nombre de paroissiens assistaient à l'enterrement, parmi lesquels on comptait plusieurs protestants qui, eux aussi, tenaient à témoigner leur sympathie à la famille si cruellement éprouvée. Tous ici savent avec quel empressement M. Deschênes sait rendre un service. Que ce soit pour l'église, pour notre école ou pour toute autre oeuvre paroissiale, on peut toujours compter sur son entier dévouement.

Que la famille Deschênes veuille donc croire à la plus vive sympathie de la part de ses nombreux amis.

Au papa et à la maman de Gabi

Un ange au radieux visage
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image,
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

"Charmant enfant qui me ressemble,
Disait-il, oh! viens avec moi;
Viens: nous serons heureux ensemble,
La terre est indigne de toi.

Ici jamais entière allégresse!
L'âme y souffre de ses plaisirs,
Les cris de joie ont leur tristesse,
Et les voluptés leurs soupirs.

Non, non dans les champs de l'espace
Avec moi tu vas t'envoler;
La Providence te fait grâce
Des jours que tu devais couler.

Que personne dans ta demeure
N'obscurcisse ses vêtements;
Qu'on accueille ta dernière
Ainsi que tes premiers moments.

Que les fronts y soient sans nuage,
Que rien n'y révèle un tombeau;
Quand on est pur comme à ton âge
Le dernier jour est le plus beau."

En secouant ses blanches ailes,
L'ange, à ces mots, a pris l'essor
Vers les demeures éternelles . . .

Chers parents, consolez-vous. Maintenant, votre petit Gabriel vit dans le ciel. Et, de là-haut, il vous sourit et veille sur vous.

• • •

Le dimanche 4 juilet, M. et Mme Albert Boulet avaient le plaisir de recevoir la visite de M. et Mme Henri Arnal et leurs enfants, de Fannystelle.

• • •

M. et Mme Antoine Boulet faisaient baptiser dimanche dernier leur neuvième enfant, une fille, qui reçut les noms de Marie-Elianne. Aux heureux parents nos sincères félicitations.

• • •

M. et Mme Jules Deschênes, tiennent à remercier bien sincèrement tous ceux et celles qui ont bien voulu leur témoigner leur sympathie à l'occasion de la mort de leur fils Gabriel.

Le Pas

Conseil Charlebois No 2704

L'installation des officiers pour le terme 1937-38 a eu lieu à l'assemblée du lundi 19 juillet. La cérémonie était présidée par le Frère Peter McSheffrey, de Flin Flon, nouvellement nommé député de district, aidé du Frère Roger Gauthier, également de Flin Flon. Avant l'assemblée, les officiers du conseil et le président du Comité de Propagande ont conféré avec le Député des districts au sujet du programme de l'année.

Les membres suivants ont été nommés présidents des Comités de Propagande pour l'année 1937-38:

Activités catholiques, W.-B. McLellan; programme du conseil, A.-J. Lafontaine; assurance, A.-W.-J. Roy; publicité, E.-F. Purcell; membre, C. Chartier.

On s'occupe d'organiser une cérémonie des trois degrés de l'Ordre au Pas cet automne et l'on fait une campagne pour la réinstallation d'anciens membres.

• • •

Le pique-nique annuel des Chevaliers de Colomb pour les catholiques du Pas s'est tenu au ranch Tony, à neuf milles en amont de la Saskatchewan, le dimanche 18 juillet. Le voyage s'est fait par bateau et canots et 250 personnes en faisaient partie. La température était idéale et le pique-nique fut un succès sous tous les rapports.

Maison Saint-Joseph

Profession religieuse

Le 24 juillet avait lieu dans notre chapelle la profession religieuse (voeux perpétuels) du Frère Paul Côté, C.S.V., fils de M. Daniel Côté, de Saint-Pierre-Jolys; et la rénovation des voeux, pour trois ans, du Frère Benoit Croteau, C.S.V.

Après avoir répondu aux questions du cérémonial, le Frère Côté prononça ses voeux perpétuels et reçut de la main du Père C.-H. Lesage, C.S.V., assistant-directeur, l'anneau d'or, gage de fidélité à Dieu, à la Sainte-Eglise, à la communauté. Le Père Lesage était délégué par le R. P. J. Latour, C.S.V., supérieur provincial, pour recevoir ces voeux. Il avait comme assistants les FF. J.-A. Huard, C.S.V., et J.-B. Gareau, C.S.V. Le Père A. Desrosiers dirigeait les cérémonies.

M. l'abbé J.-A. Sabourin, curé de Saint-Pierre-Jolys, prononça l'allocution de circonstance. Il nous expliqua la nature de la sainteté, l'obligation pour tout homme de se sanctifier, les moyens à prendre pour atteindre ce but essentiel, les avantages de la vie religieuse où se pratiquent surtout les conseils évangéliques; la sublime vocation du Frère enseignant, les préjugés dommageables que l'on entretient contre lui. La famille Côté a donné deux de ses enfants à l'Institut des Clercs de Saint-Viateur: le Frère Paul et le Frère Hector. Ce dernier a terminé son année pré-théologique à Joliette et a reçu la tonsure. Le Frère Paul se consacrera à l'enseignement. Après un mois de vacances passé dans sa famille, privilège que lui accordent ses supérieurs, il retournera dans la province de Québec, à East-Angus, où il enseignera.

Le Père A. Desrosiers offrit le Saint Sacrifice de la Messe, pendant lequel les religieux chantèrent des cantiques de circonstance.

Assistaient à la cérémonie, outre les prêtres déjà cités: les RR. PP. Lauzon, C.S.V., curé de St-Viateur, F.-M. Roberge, C.S.V., François Lemire, O.M.I., MM. les abbés J.-V. Fyfe, curé de Saint-François-Xavier, J. Beaupré, de Gravelvourg, le personnel de la Maison Saint-Joseph, M. et Mme David Côté ainsi que les parents et de nombreux amis du jeune religieux. Le chant du Te Deum clôtura la cérémonie.

Quarante-Heures au Couvent

Ces saints exercices ont eu lieu chez nos Petites Missionnaires de Saint-Joseph les 23, 24 et 25 juillet. Nous avons prié très spécialement pour le succès du Congrès Eucharistique canadien qui aura lieu à Québec en 1938, et pour le prochain Congrès eucharistique régional qui, cette année, au Manitoba, aura lieu à Saint-Pierre-Jolys, le 19 septembre.

N.B. — A ce congrès régional prendront part les paroisses de St-Pierre, Saint-Malo, Aubigny, Ille-de-Chênes, Saint-Viateur d'Otterburne.

• • •

Pèlerinage régional
(Voir en première page)

LONDRES — On télégraphie de Lisbonne à l'agence Reuter que M. Jose-Maria Gil Robles nie que le gouvernement d'Espagne blanche l'ait chargé d'une mission secrète auprès du gouvernement de la Grande-Bretagne.

En Missionnant...

Saint-Philippe des Indiens à Santa Clara — Montagne des Canards.

Nous sommes à Saint-Philippe, école Indienne de la réserve de Kijikons... C'est le 10 juillet. Il fait chaud... terriblement chaud déjà à huit heures du matin. Le vent brûle et dessèche... Sur notre passage, de Saint-Philippe à Kamsack, on voit des champs entiers gémir sous les rayons de feu du soleil!... La paille par en bas commence à blanchir, et le dommage continue toujours... monte plus haut.

Avec le fermier de la mission de Saint-Philippe, je me dirige en auto vers Togo, pour monter de là à Santa Clara, assis sur les hauteurs de la montagne des Canards.

De Kamsack à Tago, c'est toujours la même scène de dévastation. Les arbres le long du chemin sont encore bien verts et même très vivants; à côté les récoltes sont brûlées et dessèchent.

Togo, petite ville sur les confins de la Saskatchewan, semble déserte. Pas de voiture, pas d'auto dans les rues... Les portes des maisons sont grandes ouvertes, mais personne n'y entre ou sort.

Nous n'arrêtons pas à Togo, que j'ai vu souvent autrefois; la place est trop déserte.

Rapidement nous passons le "Boggy Creek," vallée assez verdoyante aujourd'hui abandonnée. Autrefois le premier ministre du Manitoba avait ici un magnifique troupeau d'Herefords, en pâturage...

Nous montons la côte du "Creek" et arrivons bien vite en haut... Toujours la même sécheresse!... l'herbe le long du chemin est jaune; la récolte dans les champs apparait triste... Tout en gagnant vers le nord-est, jusqu'ici encore en Saskatchewan, nous sommes enfin à la séparation des chemins: Kamsack, Roblin, Benito, Togo, nous voilà sûrement arrivés au Manitoba. Avec la ligne de la frontière tout semble changer comme sous la baguette d'une fée... Le long des chemins l'herbe nous sourit; les arbres ont un feuillage plus gras. Pour la première fois nous voyons de l'eau dans les petits lacs, le foin dans les marais dépasse les clôtures... dans les champs, les épis de blé ondulent lourdement sous la poussée du vent du Nord... C'est le paradis du Manitoba! Nous arrivons à Santa Clara.

Nous passons des arbres géants qui abritent une petite école. Du doigt, je montre à mon compagnon la mission de Sainte-Claire.

Celle-ci ne présente rien de particulier. Elle a un presbytère assez confortable, une église déjà ancienne et le champ des morts quelques pas plus loin.

Nous nous arrêtons à côté du presbytère. Un homme avancé en âge vient à notre rencontre... il sort du jardin et a une houe à la main. Nous lui demandons si M. le Curé est présent. Certainement, répond le vieillard, mon fils est ici, il est au presbytère occupé à donner des leçons de catéchisme à un de ses paroissiens. Vous voulez le voir sans doute, M. le Curé? Entrez. Dans l'entretemps la porte de devant du presbytère s'ouvre et M. l'abbé Dansereau apparaît en personne.

Il est de taille moyenne, assez replet... souriant, affable, et nous prie d'entrer...

On échange quelques paroles avec lui au parloir, et M. le Curé s'excuse... Un de ses paroissiens réclame sa présence, demande les services du pasteur... Nous excusons M. le Curé volontiers... d'ailleurs, il ne sera absent que pendant dix minutes.

Mon compagnon et moi, nous sortons et allons voir l'église et ses environs.

L'église, assez vieille structure déjà, est peinte à l'extérieur. Elle paraît propre en dedans et en dehors. Tout l'intérieur est fini en "Ten-Test". En 1930, un sanctuaire a été ajouté à l'église, ce qui fait qu'aujourd'hui les gens de Sainte-Claire ont assez de place pour s'asseoir.

Plus de quinze ans s'étaient écoulés depuis la première visite de Son Excellence Mgr l'Archevêque de Winnipeg à Sainte-Claire. En ce temps, Sainte-Claire avait un vieux prêtre missionnaire comme curé. Les enfants recevant la confirmation étaient très nombreux... les confessions et les communions des fidèles avaient été encore bien plus nombreuses.

Trois prêtres avaient entendu les confessions toute une après-midi... Quelques années après, le vieux curé fut changé; un autre plus jeune, mais dont la santé était assez débile, vint le remplacer. Ce dernier curé ne dura pas longtemps non plus... Du temps du P. Ryelle, Mgr Sinnott donna aussi la confirmation à Ste-Claire... Les candidats pour être confirmés furent encore très nombreux, mais les confessions et les communions des fidèles avaient diminué beaucoup.

A une de ses dernières visites à Sainte-Claire, Son Excellence laissa entendre aux fidèles qu'il désirait que leur église fût bien achevée. Jusqu'à ce jour le temple de Sainte-Claire ressemblait plutôt à une grande grange, que le R. P. Decorby, O.M.I. avait fait bâtir.

En dehors, les murs étaient gris, n'avaient jamais été peints... en dedans l'église paraissait encore plus misérable. Quelques années après cette visite de Monseigneur à Sainte-Claire, le Père Ruelle mourut aussi; et Santa Clara resta plus d'une année sans prêtre résident... Pendant ce temps, un jour à Winnipeg, je rencontrais Son Excellence Mgr l'Archevêque. "Père, me disait-il, allez tout de suite à Santa Clara, prêcher une grande mission, je n'ai pas encore trouvé de prêtre pour cette paroisse."

Je partis immédiatement pour Sainte-Claire. C'était de très bonne heure au printemps, la neige était encore dans les champs. Pour une semaine j'établis mes pénates au nouveau presbytère, et je commençais la mission. Celle-ci fut bien suivie et la paroisse entière fut bénie.

C'était le dimanche de la passion que je finissais la retraite... et les gens de Santa Clara n'avaient pas encore de curé...

Alors j'eus pitié de cette foule sans pasteur, et à l'église, avant mon départ pour ma mission Indienne de Fort Alexandre, je leur annonçais ceci: Si pour le jour de Pâques, Mgr l'Archevêque n'a pas encore trouvé de prêtre pour venir célébrer la fête de la résurrection avec vous, je reviendrai moi-même ici pour chanter les Pâques avec vous.

Le grand jour approchait et Mgr Sinnott n'avait pas encore trouvé de curé pour Santa Clara.

Le vendredi saint je repartis donc pour Santa Clara de la montagne des Canards. M. Ismael Lachance vint à ma rencontre à Togo.

La fête de Pâques fut fêtée avec pompe à Ste-Claire. Toute la paroisse assista à la grand'messe le jour de Pâques. Un saint enthousiasme s'empara de la foule et j'ai cru le moment propice de frapper un grand coup.

Après l'office je m'adressais aux gens en ces termes: "Amis de Santa Clara, vous êtes de bonnes gens! vous êtes tous catholiques, pleins de foi et de bonne volonté. Regardez un instant autour de vous. Voyez-vous ce temple? N'a-t-il pas plutôt les apparences d'une grande grange?

Ne ressemble-t-il pas un peu à l'étable de Bethléem?... Voyez ces murs!... regardez les en dehors et en dedans! Ils sont gris, nus... sans couleur! Ne faudrait-il pas améliorer tout cela? Regardez en haut... La lumière du jour passe à travers le plafond... les pluies de l'été vont vous inonder.

Examinez encore vos rangées... Voyez comme vous êtes serrés dans vos bancs!... comme des sardines dans une boite!... Pour donner ample place à tout le monde ici présent, il est urgent d'agrandir votre église ou plutôt, ajoutons-y un beau grand sanctuaire... et vous aurez toute la nef pour vous asseoir. Vous me direz peut-être: Mais où trouverons-nous l'argent nécessaire pour faire tous ces changements?...

A cela je vous répondrai comme suit: Vous êtes 180 familles bien comptées dans cette paroisse. Que chaque famille donne seulement deux piastres. Que chaque jeune homme et chaque jeune fille qui gagnent un salaire paient une piastre, et je vous garantirai qu'avec cet argent on finira votre église en dedans et en dehors et on y ajoutera un sanctuaire."

Ma proposition plut au peuple. A la sortie de la messe, sur le champ, trois cents piastres furent collectées; dans la suite d'autre argent entra; Mlle Lauzé, institutrice d'une des écoles de la paroisse, donna un concert qui produisit la jolie somme de cent piastres; une lettre fut écrite à la "Catholic Extension" qui nous rapporta trois cents autres dollars, etc. Nous avions tout l'argent en main pour commencer tout de suite les travaux... et l'on commença et l'on continua si bien qu'en cinq semaines, toute l'église en dedans était finie en "Ten-Test"; les murs en dehors avaient reçu deux couches de peinture, et un joli sanctuaire de 20 x 24 avait été ajouté au temple. Et ce qui fut encore mieux, tous ces changements étaient payés, il nous restait encore 87 piastres en caisse...

Tout de suite on décida de bâtir encore une tour et d'acheter une cloche... on commença les fondations... et l'argent pour payer le clocher et la cloche serait rentré aussitôt; il fallait battre le fer quand il était encore chaud. Mais dans l'entretemps je recevais une lettre de mon provincial qui me commandait de confiner mes activités aux Indiens qui étaient mes ouailles préférées... Je rentrais immédiatement à Fort Alexandre, et à Santa Clara, tous les travaux furent arrêtés et aujourd'hui, l'église soupire encore après sa tour et sa cloche. L'église ne parle pas encore... cependant à Sainte-Claire elle aurait tant d'espace pour chanter, parler et appeler. Depuis ce temps, je n'avais plus revu Sainte-Claire.

Aujourd'hui que la bonne fortune m'avait de nouveau emmené dans les parages de la Montagne des Canards, j'ai voulu revoir la vieille mission de Santa Clara, saluer son aimable curé et visiter surtout une famille qui m'avait donné l'hospitalité quand j'étais à la montagne. De plus, mon compagnon et moi, nous voulions, au moins pour une journée, échapper aux chaleurs écrasantes de la Saskatchewan et nous reposer à l'ombre des peupliers et des pins du Manitoba.

Tout cela nous fut accordé amplement. Après avoir passé quelques instants à l'église, nous revînmes au presbytère pour nous entretenir avec M. le Curé.

Celui-ci venait justement de faire la visite de sa paroisse. Santa Clara compte aujourd'hui presque deux cents familles toutes catholiques pratiquantes et parlant le français, une jeunesse très nombreuse et des enfants par centaines... La malédiction du "birth control" n'a pas encore visité la Montagne des Canards. C'est pour cela sans doute que la Providence bénit visiblement même les travaux matériels des ouailles de M. le curé Dansereau. Ici, sur la montagne les récoltes de blé, d'orge et d'avoine s'annoncent magnifiques; le foin pousse à profusion, les animaux sont gras... et les habitants sont de bonne humeur. Quelques milles plus vers l'ouest, c'est la Saskatchewan, où règnent la sécheresse et la désolation et où les fermiers ont la figure très longue.

C'est comme si l'ange du Seigneur avait planté son épée entre le Manitoba et la Saskatchewan et avait commandé au démon du feu de la chaleur: "Tu iras jusqu'ici, mais pas plus loin..." Est-ce que les litanies des Saints, qu'on récite tous les dimanches après la grand'messe dans le diocèse de Winnipeg, auraient arrêté le courroux de Dieu ici aux frontières du Manitoba?

Après le dîner au presbytère nous disions au revoir à M. l'abbé Dansereau, contents de le voir si satisfait de son sort et de ses ouailles. En lui souhaitant bonne chance et beaucoup de consolation, nous partions pour Kamsack.

Sur le chemin, en passant, nous visitâmes deux familles. Une de ces familles, — une jeune famille canadienne-française — sortie de l'Egypte, du désert de la Saskatchewan, du pays de Gravelbourg, était venue s'établir à Santa Clara. Ces gens étaient très heureux d'avoir accompli cet exode. Mon compagnon, Henri Faffard, le fermier de l'école de Saint-Philippe, avait connu cette famille autrefois, quand le lait et le miel coulaient dans les prairies de l'Ouest.

L'autre famille, que je tenais beaucoup à visiter, était la famille d'Arthur Carrière. C'est cete famille que je connaissais le mieux à Sainte-Claire. Pendant plusieurs semaines durant, j'ai pris mes repas chez elle. Je connaissais tous ses enfants—six garçons et une petite fille appelée Simone — qui, en ces temps-là, n'avait que sept mois. Elle était ronde comme une petite poupée, avait deux grands yeux moqueurs et un sourire angélique. J'avais hâte de revoir cette petite enfant. Elle a sept ans maintenant, mais je n'eus pas de peine à la reconnaître. Elle est grande pour son âge, va déjà à l'école. Elle non plus n'était pas gênée de venir serrer la main au missionnaire; elle agissait comme si elle me connaissait encore. Simone a gardé son sourire angélique, ses deux grands yeux moqueurs, et à sept ans, a ajouté à sa personne une grande chevelure blonde, entourée de boucles d'or. Que le bon Dieu lui conserve toujours son air candide, et longtemps encore sa chevelure dorée!

Dans la famille, les garçons avaient tous bien grandi; le père, toujours jovial, avait vieilli un peu; la mère, toujours industrieuse et bonne, était fière de me montrer sa nombreuse famille: six garçons et trois filles.

En quittant la famille Carrière, nous partions immédiatement pour Kamsack. La grande chaussée nous conduisit sur Benito. Le pays était nouveau pour nous. Après avoir côtoyé bien des collines, des vallées et des petits lacs, après seize milles, nous quittions la chaussée pour nous enfoncer dans la forêt épaisse. Une nouvelle route venait d'être construite ici, qui nous menait directement au lac Madge, la fameuse plage d'été de la ville de Kamsack. Pour un lieu de repos, de vacances, de campement d'été, on peut difficilement trouver un endroit plus idéal. Un joli petit lac quatre ou cinq milles de long sur trois de large, avec une eau de cristal, de la pêche, de l'air frais et de l'ombre à souhait. J'ai vu les grandes plages du lac Winnipeg, les îles sans nombre du lac des Bois, le lac Madge comme place d'été dépasse tout cela.

Nous fîmes un arrêt de quelques minutes seulement au joli lac, et puis, en nous hâtant nous franchissions en moins d'une demi-heure, les seize milles qui nous séparaient encore de Kamsack.

Aussi longtemps que nous voyagions dans la forêt, le chemin nous paraissait agréable; mais à la sortie des bois quand réapparaissaient de nouveau les champs brûlés de la Saskatchewan, le trajet devint pénible et désolant.

Ici, au-dessus de nouveau, le ciel était d'airain, le vent brûlant et le soleil de feu... les champs de blé étaient comme dévorés par ses rayons ardents.

Tout à coup repassait devant moi la vision des champs verts de Santa Clara, assise sur le sommet de la montagne des Canard. Là les nuages étaient noirs, l'air était frais, et les récoltes étaient prospères, et je me disais: "Quand donc, reverrais-je le vieux Manitoba, la terre du Grand-Esprit, du Manito? Là, les prairies sont vertes... les blés durs ondulent sous le souffle de la brise... et les fermiers chantent encore."

Et à voix basse, pour ne pas trop choquer, je disais à mon compagnon: "Qu'est-il donc arrivé à ce pays de l'Ouest? Est-ce que la malédiction de l'enfer brûlant aurait déjà visité cette province jadis si prospère de la Saskatchewan!"

Qu'ont-ils donc fait les gens de ce pays? Nous étions rentés à Saint-Philippe.

M. KALMES, O.M.I.

Contes de Fée modernisés

Le voyage pour les enfants est toujours une aventure, mais pour ceux qui emprunteront cet été les wagons-restaurants du Canadien National, il s'effectuera dans une véritable atmosphère de contes de fée. En effet, notre Réseau National a demandé à l'un de nos poètes canadiens français de composer de petites poésies qui accompagneront les illustrations en couleur de son nouveau menu pour les petits enfants. C'est en lisant ou en se faisant lire d'amusantes modernisations du "Chaperon Rouge," "Cendrillon," "Petit Poucet," "La Belle au Bois Dormant," le "Chat Botté" et autres contes célèbres que les jeunes dîneurs dégusteront les plats légers préparés spécialement pour eux. Cette charmante initiative marque le souci de la direction du Canadien National de plaire à sa clientèle française de tout âge.

WASHINGTON — Le Sénat américain a donné le coup de mort au projet de réformes judiciaires du président Roosevelt.

LE MARCHÉ

aux Abattoirs de Saint-Boniface

27 juillet

Bouvillons, jusqu'à 1,050 livres—	
De choix	$8.00—$8.50
Bons	$6.50—$7.50
Moyens	$5.00—$6.00
Ordinaires	$3.00—$4.00
Bouvillons, au-dessus de 1,050 liv.	
De choix	$8.00—$8.50
Bons	$6.50— 7.50
Moyens	$5.00—$6.00
Ordinaires	$3.50—$4.50
Génisses—	
De choix	$6.00—$7.00
Bonnes	$4.75—$5.50
Moyennes	$3.50—$4.50
Ordinaires	$2.75—$3.25
Veaux engraissés—	
De choix	$8.50—$9.50
Bons	$7.00—$8.00
Moyens	$5.50—$6.50
Vaches—	
Bonnes	$3.75—$4.25
Moyennes	$2.75—$3.50
Ordinaires	$2.25—$2.50
Taureaux—	
Bons	$3.00—$3.50
Ordinaires	$2.00—$2.50
Bouvillons à engraisser—	
Bons	$3.75—$5.00
Ordinaires	$2.00—$3.25
Vaches et génisses à engraisser—	
Bonnes	$3.00—$3.50
Ordinaires	$1.75—$2.50
Vaches alitières	$20.00—$40.00
Veaux de boucherie—	
Bons et de choix	$4.50—$5.00
Ordinaires et moyens	$2.50—$4.00
Porcs—	
Bacon de choix—Prime $1 par tête	
Bacon	$9.50
Bouchers—Escompte de $1 par tête	
Pesants	$9.00
Très pesants	$7.50
Légers et maigres	$6.00—$9.00
Truies No 1	$6.75—$7.00
Truies No 2	$6.75—$6.75
Inférieurs	$6.00—$6.50
Verrats	$4.00—$5.00
Agneaux—	
Bons de printemps	$7.50—$7.50
Ordinaires	$4.50—$6.00
Béliers	$5.50—$5.50
Moutons—	
Bons pesants	$2.00—$2.50
Bons moyens	$2.50—$3.00
Ordinaires	$1.50—$1.50

PRODUITS

Beurre de Crèmerie frais no 1	
F.O.B. Winnipeg. Gros	.24¾
Oeufs—	
D'après la classification du gouvernement fédéral	
Grade A, gros, la douz.	.21
Grade A, moyens, la douz.	.19
Grade B, la douz.	.15
Grades C.	.12
Farine—	
Prix de détail pour les marques suivantes: Quaker Patent, Five Roses, Western Canada Purity, Ogilvie Royal Household, Robinhood, Maple Leaf Mills:	
Manitoba, Saskatchewan et Alberta.	
Le sac de 98 livres	$4.20
Allimentation—	
Prix de détail	
Son, La tonne	28.00
Moulée, La tonne	$32.00
Pommes de terre	
F.O.B. Winnipeg—	
C.-A. sac de 100 liv.	$2.40
Nouvelles, du Man., la liv.	.01¾
Gruau—	
(Prix de détail)	
Sac de 80 livres	$3.95

Pour lire au foyer le dimanche

LES SAINTS DE LA SEMAINE

1er août—Saint-Pierre-aux-Liens.

2 août — Saint Alphonse de Liguori, fondateur de l'Ordre des Rédemptoristes (1696-1787)

Saint Alphonse naquit aux environs de Naples et sa pieuse enfance faisait la joie de ses parents, en même temps que l'édification de ses petits camarades. Invité un jour à une partie de boules, Alphonse refuse tout d'abord, avouant ne point connaître de jeux, lui qui passait ses récréations dans la prière. Il cède pourtant et gagne malgré son inexpérience; ce succès excita la jalousie de l'un des joueurs qui se permit des injures grossières à l'adresse du saint enfants. "Eh quoi! répond-il alors, pour une misérable somme vous osez offenser Dieu, tenez, voilà votre argent, je n'en veux pas à ce prix." Puis Alphonse disparait au fond du jardin et à la tombée de la nuit ses compagnons inquiets le trouvèrent dans un lieu écarté, prosterné aux pieds d'une statuette de la Sainte Vierge qu'il avait attachée à un arbuste. "Qu'ai-je fait, s'écrie alors celui qui l'avait injurié, j'ai maltraité un saint!"

Le bienheureux fit de brillantes études et allait parcourir une carrière enviée dans la magistrature lorsqu'il renonça soudain aux espérances terrestres pour se consacrer à Dieu. Il devint prêtre, puis évêque de Sainte-Agathe et fonda l'ordre des Rédemptoristes. Les ouvrages de saint Alphonse de Liguori respirent l'onction d'une doctrine toute céleste et lui ont mérité le titre de docteur de l'Eglise décerné par Pie IX. Il fut béatifié vingt-neuf ans après sa mort et canonisé en 1839.

3 août — Invention du Corps de saint Etienne, premier martyr (415)

4 août — Saint Dominique, fondateur de l'Ordre des Frères Prêcheurs (1170-1221)

Dominique de Gusman, originaire de l'Espagne, avouait un jour que le Seigneur lui accordait tout ce qu'il lui demandait: réponse céleste à l'ardeur de sa générosité qui n'avait refusé aucun sacrifice à la gloire de Dieu et au bien des âmes. Elu à vingt-cinq ans supérieur des chanoines réguliers d'Osma, sa piété, sa mortification, sa filiale tendresse pour la Sainte-Vierge lui méritaient des visions continuelles qui l'initiaient aux secrets des anges. C'est ainsi que lui fut révélée la dévotion du Rosaire par laquelle il vainquit l'hérésie des albigeois et ramena à Dieu plus de cent mille pécheurs. Marie lui révéla la gloire qui reviendrait à Dieu de l'ordre des Frères Prêcheurs qu'il fonda en 1215, et elle lui indiqua la couleur et la forme du nouvel habit religieux.

Saint Dominique fonda aussi des couvents de femmes et le Tiers-Ordre qui comprend les personnes des deux sexes vivant dans le monde.

Un jour que l'illustre prédicateur discutait publiquement avec un hérétique aux environs de Toulouse, les amis de l'albigeois, témoins de sa confusion, proposent de jeter au feu les cahiers des deux combattants, affirmant que Dieu ferait triompher la vérité. Saint Dominique accepte le défi et devant une multitude de témoins les écrits de l'albigeois sont plongés dans un brasier et aussitôt consumés jusqu'à la dernière ligne, tandis que ceux de Dominique s'envolent par trois fois hors des flammes pour confondre l'imposture des hérétiques.

5 août — Notre-Dame-des-Neiges (366)

Vers l'an 366 un patrice romain et son épouse, demeurés sans enfants, firent le voeu de léguer à la Sainte Vierge les grands biens qu'ils possédaient et la prièrent instamment de leur désigner l'oeuvre le son choix. Dans la nuit du 5 août la reine des anges leur apparut pour demander l'érection d'un sanctuaire qui devait lui être dédié sur le mont Esquilin, à l'endroit trouvé au matin couvert de neige. Le pape avait eu la même vision et se rendit lui-même avec son clergé et les fidèles sur la montagne indiquée: un vaste emplacement apparut alors tout blanc de neige. Le patrice Jean y fit élever une magnifique basilique qui compte parmi les premières de Rome et porte le nom de Sainte-Marie-Majeure pour la distinguer des autres églises consacrées à Notre-Dame dans la ville éternelle. Elle possède deux chapelles très remarquables dans l'une desquelles on vénère la crèche de Bethléem et dans l'autre le portrait de la Sainte Vierge dû au pinceau de saint Luc.

Le miracle du mont Esquilin y est rappelé chaque année par la neige parfumée du jasmin que l'on fait tomber toute la journée au moyen d'un artifice.

6 août — Transfiguration de Notre Seigneur

7 août — Saint Gaétan, fondateur des Clercs réguliers Théatins (1480-1547).

Je ne crois que ce que je comprends

Ce n'est pas vrai: car tous, savants et ignorants, nous croyons beaucoup de choses que nous ne comprenons pas. Vous cultivez la terre et l'ensemencez: comprenez-vous comment le grain de blé pourrit, germe et devient un épi? Vous avancez le pied et étendez le bras: comprenez-vous comment le corps obéit aux ordres de l'âme? Vous mangez, vous marchez, vous vous tenez debout: comprenez-vous comment se fait la digestion, comment se produit la locomotion, comment la pésanteur vous tient fixé au sol?

Si l'on avait raconté aux soldats de la vieille garde qu'un jour avec un fil, le téléphone, on se parlerait de Marseille à Paris, quel haussement d'épaules! Et pourtant, il faut croire ce qu'ils n'auraient pas compris. Et nous-mêmes qui nous servons de cette merveilleuse invention, la comprenons-nous?

Comprenez-vous comment la même eau bouillante qui prépare les aliments, durcit les uns et amollit les autres, blanchit l'oignon, brunit la viande, et rougit l'écrevisse? Comprenez-vous comment le feu fait fondre le beurre et durcir les oeufs? Comprenez-vous pourquoi, faisant remuer votre petit doigt, quand vous le voulez, vos oreilles ne remuent pas quand vous le voulez? Il n'y a que les sots qui prétendent ne croire que ce qu'ils comprennent.

Mais les savants, dites-vous, les gens très instruits, les fortes têtes? —Eh bien! oui, parlons-en. Comme la masse des hommes, ils vivent dans l'incompréhensible. Ils en savent un peu plus que nous; mais leur science ne va pas bien loin. Vous pouvez interroger tous les académiciens et les mettre au défi de répondre à mille questions insolubles, par exemple: Qu'est-ce que la végétation, l'attraction universelle, la chaleur, la constitution des corps, la lumière, l'électricité, le magnétisme, la vie? Comme vous, comme moi, les savants ignorent tout cela, et le reste. Ils constatent des faits et des lois, mais ne les expliquent pas. "Ce que nous connaissons est peu de chose, dit Laplace; ce que nous ignorons est inimaginable." Et Jules Simon conclut: "Il n'y a que les esprits faibles qui croient tout expliquer et tout comprendre."

Je ne crois que ce que je comprends... en matière religieuse. — Quelle contradiction! Comment? En vous, autour de vous, au-dessous de vous, tout est mystère, et vous voudriez que tout fût clair dans l'ordre religieux? Ce n'est pas raisonnable. Vous ne pouvez pas savoir le dernier mot de la nature, de ses phénomènes et de ses lois, et vous voudriez saisir le dernier mot du Christianisme? Voyez comme vous êtes étrange! Vous vous montrez arrogant envers les mystères de la religion, et vous êtes superstitieux envers les mystères de la science! Si je vous dis qu'il y a du feu dans l'enfer, vous souriez agréablement, parce que vous ne l'avez pas analysé. Si je vous dis au contraire que Saturne et Jupiter pèsent tant de kilogrammes, vous faites un acte de foi, comme si vous aviez tenu les balances. Vous adorez les mystères de la science, et vous méprisez ceux de la religion. Une telle contradiction est intolérable!

Je ne crois que ce que je comprends... en matière religieuse. — Mais, c'est impossible! Pourquoi? Parce que l'objet de la religion c'est Dieu. Or Dieu est infini, et notre intelligence est limitée. Donc, nécessairement, l'image de Dieu, tombant dans un récipient moindre qu'elle, doit le déborder. C'est une simple règle de proportion. Nier la vérité religieuse parce qu'on ne la comprend pas tout entière, c'est ressembler à l'insensé qui nierait le soleil, parce qu'en ouvrant sa croisée, il n'a pu enfermer toute la lumière de l'astre dans sa chambre. Comprendre une religion dans son tout, c'est le signe certain qu'elle est de fabrique humaine.

D'ailleurs, quelle outrecuidance! Dieu nous a révélé quelques vérités dont nous ne pouvons saisir ni le comment ni le pourquoi. C'est vrai. Mais, est-ce que Dieu ne mérite pas d'être cru? Que vous faut-il de plus que son témoignage régulièrement constaté, rendu par un envoyé divin, répété par la parole, appuyé sur le miracle, scellé par le martyre, garanti par la sainteté, confirmé par la science, justifié par ses merveilleux résultats, et traversant les siècles avec la force toujours croissante qui lui donnent l'examen de la critique et l'adhésion de la foi?

Est-ce que ceux qui ont cru au Christianisme ne méritent pas d'être crus? Qui que vous soyez, de plus grands que vous, de plus savants que vous ont trouvé au bout de leur science le besoin de croire, et ils ont cru à l'incompréhensible. Ils ont regardé les mystères de la religion, ils les ont étudiés sur toutes les faces, et ils les ont adorés. Si ces mystères répugnaient à la raison humaine, il y a longtemps qu'ils traineraient dans le mépris.

Est-ce qu'à l'heure présente, sous les feux croisés de la philosophie et de la science, on ne les verrait pas sombrer dans le ridicule et dans le dédain? Il n'en est rien pourtant. Plus les attaques de l'impiété sont violentes, plus s'affirme l'adhésion des grandes âmes à nos adorables mystères.

Méditez, en terminant, cette parole du célèbre Pasteur: "Quand on a bien étudié, on revient à la foi du paysan breton, et, si j'avais étudié plus encore, j'aurais la foi de la paysanne bretonne."

Les Etats-Unis deviennent plus religieux

Suivant un organe protestant de New-York, le **Christian Herald**, la population américaine montre une tendance à plus de vie religieuse.

En effet, alors que les Américains étaient officiellement dénombrés, au 1er juillet 1936, à un total de 128 millions 429,000 âmes, en augmentation de 10 pour cent pour la dernière décade, les fidèles régulièrement inscrits aux diverses confessions atteignaient le chiffre de 63,493,036, soit 8,989,866 de plus qu'en 1926.

Ce sont les catholiques qui sont les plus nombreux. Ils sont 20,959,134, suivant le **Catholic Directory** pour 1937, contre 18,605,003 en 1926. Leur augmentation au cours des derniers douze mois a été de 223,945, avec notamment 62,062 convertis. Le gain, en vingt ans, a été de 4,649,824 âmes.

Après eux viennent les protestants dénommés baptistes, qui comptent 10 millions 332,025 fidèles, soit une augmentation de 2,095,759. Les méthodistes suivent, très proches des baptistes; ensuite les luthériens, les presbytériens, épiscopaliens, anglicans. Ces cinq Eglises ne réunissent d'ailleurs, collectivement, que 24 millions de protestants.

Ajoutons, pour mesurer l'avance du catholicisme aux Etats-Unis, que lors de la guerre d'Indépendance il y avait 30,000 catholiques sur 3 millions d'habitants, soit 1 pour 300; aujourd'hui, la proportion est de 1 sur 6.

Légende de la Charité

Je ne sais si, comme moi, vous aimez les légendes, ces histoires naïvement charmantes, qui, sous l'habit candide et le lin blanc, cachent tant de profondeur. Il en est une surtout dont j'ai toujours gardé le souvenir, peut-être parce qu'elle me rappelle le bon vieux Père qui, dans un collège de province, me la conta jadis, au temps de mon enfance, mais aussi sans doute parce qu'elle me revient soudain en mémoire au cours de ma vie!

... Donc, un jour, le bon Dieu donna ordre à saint Pierre de rassembler toutes les vertus, sans distinction de valeur ou d'importance, car il désirait, une fois au moins, les voir, toutes réunies en son paradis. Et le saint portier du ciel de se mettre sur le champ au travail.

Devant le Seigneur, Il fit d'abord défiler les trois grands vertus théologales: la Foi, l'Espérance et la Charité. Elles étaient drapées d'étoffes précieuses, de brocart et d'étoles; seule la Charité était vêtue de bure, mais cette simplicité la faisait plus majestueuse encore! Et, quand vinrent les mille petites vertus (l'Humilité, la Douceur, la Modestie, etc.), elles entourèrent leurs trois grandes soeurs théologales et, devant le Seigneur, se reconnurent, se prodiguèrent des marques de profonde affection. Mais voici qu'à ce moment la Charité se pencha vers une vertu si petite, qu'elle se confondait dans la foule! Et, l'ayant prise à part, la Charité lui demanda doucement:

—Mais qui donc es-tu, ma soeur? Je ne me souviens pas de t'avoir jamais rencontrée. Veux-tu me dire ton nom?

... Alors la petite vertu, toute petite, répondit dans un souffle:

—Je suis la Reconnaissance...

André CHRISTIAN.

Les frères Casavant, vrais patrons chrétiens

Extrait de l'allocution de S. E. Mgr Decelles à la cérémonie d'ouverture de la Semaine Sociale de Saint-Hyacinthe.

Indubitablement, il se rencontre parmi les employeurs de toute mentalité, des esprits droits, humanitaires, larges, qui ne répugnent pas à appliquer chez eux les principes justes et raisonnables que prêchent les Papes. Ils comprennent les avantages qu'ils peuvent retirer de nos syndicats catholiques; ils ne craignent pas d'étudier les problèmes ouvriers; certains gérants de croyance étrangère à la nôtre se montrent parfois plus ouverts au bon traitement des travailleurs que nos coreligionnaires. Mais lorsque les industriels sont imprégnés de vie et de principes chrétiens, la question ouvrière n'existe plus. Nous l'avons expérimenté avec les frères Féron-Vrau, Léon Harmel, et autrés hommes d'oeuvre, en France; de même qu'ici à Saint-Hyacinthe, avec les facteurs d'orgues Casavant, qui furent des pionniers en progrès technique et social. Samuel et Claver, celui-là dans la mécanique, celui-ci dans l'harmonie, n'ont cessé de perfectionner leurs instruments de musique, ils leur ont acquis une réputation mondiale; c'étaient des intellectuels qui lisaient et se tenaient au courant des choses, et, par-dessus tout, payaient toujours les plus hauts salaires à leurs employés, aidaient plusieurs d'entre eux à se créer un **home** intéressant dans le voisinage de l'usine; avec cela qu'ils étaient éminemment religieux et charitables. Monsieur Claver surtout, même arrivé de voyage en pleine nuit, s'en venait à la cathédrale à pied pour entendre la messe de sept heures et faire sa communion quotidienne.

Dans ses dernières années notamment, il dépensait annuellement environ une douzaine de mille piastres pour les missions et les pauvres de Saint-Hyacinthe. Les frères Casavant auraient pu facilement devenir millionnaires; ils se sont contentés d'une aisance convenable à leur situation; monsieur Claver n'avait même pas d'automobile. Ces deux patrons chrétiens, furent animés au plus haut degré de cette disposition de l'esprit et du coeur qui fait sortir de soi-même, qui bannit l'égoïsme pour découvrir les misères d'autrui et les soulager. Où ont-ils puisé cet état d'âme? Dans une religion vécue sans respect humain ni bigoterie. Samuel était un chrétien irréprochable, sans être un dévot, il fut toujours l'apôtre influent de la tempérance et de l'éducation, tandis que Claver fut un véritable saint et un saint très aimable. Pour tout dire, ces deux industriels ont pratiqué sans trop le savoir les encycliques de Léon XIII et de Pie XI sur la question ouvrière.

Vient de paraître

Vies des Saints pour l'école et le foyer

par T.-S. MELADY

Les **Editions de L'A. C. F.**, continuant la tâche si bien commencée par les **Editions Albert Lévesque**, apportent une attention toute particulière à la littérature enfantine. L'Educateur ne saurait avoir d'auxiliaire plus intelligent et plus persuasif que le livre, et surtout le livre canadien.

Les **Vies des Saints pour l'école et le foyer**, la dernière nouveauté des **Editions de L'A.C.F.**, appartient justement à cette catégorie. Cet ouvrage fait partie de la série "Album canadiens." Il comprend quarante monographies racontées de manière à plaire aux enfants auxquels il est spécialement destiné. Les saints les plus populaires au Canada et dans l'Eglise sont ici révélés sous leurs traits les plus captivants. C'est tantôt sous forme de dialague, de conférence radiophonique, ou tantôt par la lettre d'un père, d'un missionnaire, d'un confrère, d'un oncle en voyage, etc., que la vie d'un saint nous est racontée.

Evidemment l'on ne pouvait oublier dans cette galerie de saints chers comme les martyrs jésuites du Canada, saint Jean-Baptiste, saint François-Xavier et saint Joseph, trois de nos patrons nationaux. L'apôtre de l'Irlande est là à côté de Saint Bède et d'Edouard le Confesseur. De même que les grands hommes d'un pays appartiennent à la maison entière, de quelque race qu'ils soient issus, de même les saints appartiennent à l'humanité. Ces quarante saints sont de toutes les races, de tous les continents, de tous les pays. Saint Basile représente l'Asie; saint Augustin, l'Afrique; Bréboeuf et ses compagnons, l'Amérique. L'Europe est largement représentée. A la lecture, il reste clair que les pays méditerranéens sont les paradis où fleurit comme naturellement la sainteté.

Cet ouvrage devra rencontrer la faveur des parents et des éducateurs. Il n'est pas de héros plus dignes d'être connus que les saints, ces grands conquérants des coeurs et des âmes, ces bienfaiteurs de l'humanité. Ce livre est tout désigné comme récompense dans les classes, comme cadeau de fête ou de Noël.

La traduction française de cet ouvrage, qui a connu dans la version originale, un très grand succès chez nos amis d'Ontario, est l'oeuvre de M. Louis Charbonneau, professeur à l'Ecole normale d'Ottawa.

Mlle Marguerite Giguère a orné cet ouvrage de quarante bois gravés, d'une inspiration et d'une facture remarquables. M. Louis Gagnon a dessiné un frontispice d'une belle stylisation.

On trouve les "Vie des Saints pour l'école et le foyer" par T.-S. Melady (traduction de Louis Charbonneau), en vente aux Editions de L'A.C.-F., 1735, rue Saint-Denis, Montréal, et dans toutes les librairies bien assorties, au prix de $0.75 l'unité.

Ne vous y trompez pas, vous ne serez jamais saint si vous n'êtes recueilli... La vie chrétienne, quelle qu'elle soit, dans le monde comme dans le cloître, et j'ose dire, à certains égards, plus encore dans le monde que dans le cloître, doit être une vie de recueillement. Sans recueillement, pas de vertus solides, pas de sainteté...

Père LXXX.

LA LITURGIE

Notions préliminaires

—Qu'est-ce que la liturgie?

—On appelle ainsi l'ensemble des usages et des cérémonies de l'Eglise, et des prières dont elle se sert dans l'accomplissement des diverses fonctions ecclésiastiques.

—Est-il utile aux simples fidèles d'avoir quelques connaissances de la liturgie?

—Oui, sans doute, puisque toutes ces choses ont été établies par l'Eglise pour les porter à la piété, et qu'elles deviennent inutiles pour ceux qui n'en comprennent pas le sens.

—Y a-t-il plusieurs liturgies dans l'Eglise?

—Il y en a plusieurs approuvées, par exemple, celle des Orientaux. Chez nous, on suit la liturgie romaine.

—Qu'est-ce donc que la liturgie romaine?

—On peut dire que c'est l'ensemble des prières et des cérémonies que pratique l'Eglise romaine, et qu'elle a prescrites dans l'exercice du culte public rendu à Dieu.

—Qu'est-ce que le rit romain?

—C'est l'ordre d'office spécial à l'Eglise romaine.

—Quel avantage y a-t-il à suivre le rit romain?

—En suivant le rit romain, on est uni de prières à l'Eglise mère et maîtresse de toutes les autres, et l'on participe à toutes les faveurs spirituelles attachées par l'Eglise à un grand nombre de prières ou cérémonies de son culte public.

—Quel est la langue de l'Eglise romaine?

—C'est la langue latine.

—Pourquoi l'Eglise prie-t-elle en latin dans ses offices publics?

—Afin que tous ceux qui ont une même croyance, prient et expriment leur foi dans un même langage.

—Par quel moyen les fidèles qui ne comprennent pas le latin, peuvent-ils s'édifier dans les offices de l'Eglise?

—En suivant les prières dans les livres où se trouvent le latin et le français qu'ils peuvent lire de temps en temps tout en s'unissant aux chants du choeur.

La leçon de Lisieux

Gustave Hervé, dans "la Victoire", mesure l'étape parcourue par la France depuis la guerre:

Peut-être la grande secousse morale de l'atroce guerre et l'épouvante de la mort fauchant toute la fleur des nations européennes, ont-elles fait sentir à l'homme la profondeur de sa faiblesse et de sa misère et l'ont-elles rapproché de Dieu, comme des enfants se réfugient dans les bras de leurs parents aux heures de dépression morale et de folle terreur?

Les grandes Journées de Lisieux, en tout cas, sont la récompense, dès ce monde, des bons chrétiens et des bonnes chrétiennes qui, depuis soixante ans, ont tenu bon dans la tempête qui assaillait la religion de nos pères, et des religieux et des religieuses qui, pareils à la petite Carmélite de Lisieux, priaient pour que la France ne perdît pas son âme, et de nos humbles prêtres des villes et des campagnes, bafoués par la foule, et des Congrégations réduites à l'exil, et des bons chrétiens qui se dévouèrent aux patronages, aux oeuvres de vacances, à la formation de la jeunesse jociste et scoutiste, et des Souverains Pontifes qui depuis Léon XIII, particulièrement appuyés sur les évêques de l'Eglise de France, n'ont cessé de tracer les grandes lignes de ce christianisme social qui est la seule forme pratique et possible de socialisme pour les hommes épris de liberté.

Les honneurs militaires rendus à Lisieux au légat du Pape par un régiment d'infanterie et des escadrons de cavalerie, sous un ministère présidé par Chautemps! Qui se serait jamais attendu à cette chose extraordinaire?

Sur les pas du Frère André

par le Frère LEOPOLD, C.S.C.

Quel admirable exemple nous a laissé l'humble Frère de la Congrégation de Sainte-Croix! N'est-on pas tenté d'oublier, devant les prodiges que sa sainteté a accomplis, la vie obscure qu'il avait volontairement choisie et qu'il a menée aussi exactement que l'obéissance le lui a permis? Il s'est donné librement et totalement au service de Dieu et de l'Eglise; il a renoncé à sa propre volonté pour mieux servir Notre-Seigneur et s'occuper de son âme. C'est là la grande leçon que nous laisse sa vie. Et c'est cette leçon qu'un de ses frères en religion a voulu rappeler à la foule qui paraît l'avoir trop oubliée.

En une élégante plaquette de seize pages, ornée d'une belle couverture en couleur, le Frère Léopold raconte la vocation religieuse du Frère André et en tire d'instructives conclusions.

Cette plaquette se vend 10 sous l'exemplaire à L'Action paroissiale, 4260, rue de Bordeaux, Montréal.

Premier établissement de la foi

—10—

En 1620 se présente au Canada un Récollet de haute naissance et bien coté en cour: le père Georges le Baillif. Son jugement semble si solide que le duc de Montmorency, Villemenon, l'intendant Dolu, ont conseillé à Champlain lui-même "de ne rien entreprendre sans la participation de ce bon Père, l'assurant qu'ils auraient toujours pour agréable tout ce qu'il ferait de concert avec lui". On rapporte que le Roi l'honore de ses entretiens et de ses lettres et que sa naissance, son habit et sa vertu lui donnent accès aux cercles les plus fermés.

Durant le conflit des deux compagnies pelletières, en 1621, le père Georges le Baillif se tient continuellement au côté de Champlain; à l'occasion, il remplace le Lieutenant du Roi et conduit pour lui des négociations délicates.

Quand la paix est rétablie, Champlain, les Récollets, les habitants les mieux intentionnés forment une espèce de tiers parti "n'ayant en vue que l'établissement de la Foi et de la Colonie, gémissant de voir que tout allait se détruire par des querelles d'intérêt". Comme Champlain met peu de confiance dans une intervention nouvelle de sa part, qu'il ne peut d'ailleurs retourner en France, ce parti s'avise d'un curieux expédient: il réunit une assemblée générale des habitants du pays, il délègue en France ce même père Georges le Baillif qu'il charge de la mission de voir les plus hautes autorités françaises.

Tout cela se marque très clairement dans la procuration donnée au père Georges le Baillif. Rassemblée pour "aviser des moyens les plus propres sur la ruine et désolation de tout ce pays, et pour chercher les moyens de conserver la Religion ... (et) l'autorité du Roi inviolable ... pour présenter avec toute humilité le cahier du pays", l'Assemblée donne à son mandataire "plain pouvoir et charge de faire, agir, représenter, requérir, convenir, écrire et accorder pour et au nom de tous les habitants de cette terre", et pouvoir aussi "de réduire aussi tous les avis à lui donnés par les particuliers en un cahier général".

Et pour montrer l'importance du rôle des Récollets dans cette Assemblée, il faut signaler aussi que ces religieux composent pour le Roi une remontrance de leur propre crû. Au début, disent-ils, ils ont gardé le silence pendant qu'ils voyageaient et observaient; "savants en leur recherche" maintenant, ils prennent la liberté de signaler les "grands et manifestes profits" que la France peut trouver au Canada. Ils ont appris en premier lieu les "richesses de ce quartier": pêcheries du golfe, du fleuve, des lacs, forêts, mines et pelleteries; et "davantage la bonté de cette terre a été de plus en plus reconnue": arbres fruitiers, vignes croissent partout, et le sol arable est d'une fécondité merveilleuse. En plus, cette contrée est fort peuplée; des âmes doivent être sauvées, et, dans cette entreprise, les Récollets ne reçoivent pas toute l'assistance possible de la part des marchands. Pour tous ces motifs, les missionnaires se doivent de "donner avis à Votre Majesté de l'intérêt qu'elle a en la conservation de cette terre". De graves dangers extérieurs la menacent: le même sort peut advenir à la Nouvelle-France qu'à l'Acadie; puis les Rochelois pratiquent activement la contrebande, donnant des armes aux sauvages, les incitant à assiéger l'Habitation et à couper la gorge aux Français.

Quand la Nouvelle-France se trouve ainsi dépourvue de toutes fortifications solides, livrée à l'inintelligente cupidité de quelques marchands de fourrures, abandonnée, les Récollets se sentent obligés de présenter des remontrances "que l'on pourrait estimer outrepasser les bornes de leur institution ... n'était la nécessité ... et qu'il ne se trouve autres personnes dans le pays qui puissent donner ses avis", ils seraient demeurés silencieux.

Pour instaurer la paix et imprimer une meilleure direction aux affaires, l'Assemblée et les Récollets préconisent les remèdes suivants: exclure les Huguenots et supprimer une cause profonde de frictions; organiser un système judiciaire afin de réprimer les abus que les Français commettent trop librement au Canada; construire une tour et établir une garnison à Tadoussac, lieu de transbordement, terminus de la navigation océanique; pourvoir le fort de Québec d'armes et de munitions.

Muni de sa procuration et de tous ses documents, le père Georges le Baillif s'embarque le 7 septembre 1621. A son arrivée en France, il se rend à Saint-Germain et il obtient une première audience du Roi. Le Duc de Montmorency en obtient une seconde pour lui après avoir entretenu Sa Majesté des affaires de la Nouvelle-France et des matières particulières dont les Canadiens ont chargé leur mandataire. Enfin, le Vice-Roi conduit lui-même le père Georges le Baillif à cette seconde audience où se trouve de même le provincial des Récollets. Et le père Georges le Baillif prononce sa harangue devant le Roi "dans les termes les plus respectueux et les plus touchants"; il présente ses créances et ses mémoires. Le Roi lui donne une réponse favorable: son conseil étudiera toutes ses questions.

Mais en ce moment sévissent les guerres de religion, et "la conjoncture ... n'était pas favorable aux affaires du Canada". Rien de grand ne s'accomplit. Mais le père Georges le Baillif joue tout de même un grand rôle dans la fusion des compagnies de Rouen et de Montmorency; il serait l'un des fondateurs de cette dernière; il fait arrêter certains règlements qu'il adresse à Champlain. Enfin, à la demande expresse du Duc de Montmorency, il demeure en France "afin d'y procurer efficacement les affaires du Canada en qualité d'agent-général"; Champlain serait le premier auteur de cette proposition.

Le père Georges le Baillif ne revient donc pas dans la Nouvelle-France. Mais il continuera d'intervenir dans les affaires du Canada, et surtout dans celles des Récollets; il obtiendra à ces derniers des aumônes, des dons de toute sorte, des concessions de terre; il présentera à Sa Majesté des dictionnaires rédigés par les missionnaires; il sera mêlé enfin à toutes leurs négociations un peu importantes.

LES TERRITOIRES DU NORD-OUEST

Ils ne sont plus les pays mystérieux d'autrefois, grâce à l'utilisation de la voie aérienne

OTTAWA — L'administration des Territoires du Nord-Ouest, dont le sous-commissaire est M. Roy A. Gibson, d'Ottawa, publie une foule de renseignements sur cette partie du Canada qui n'est plus le pays mystérieux d'autrefois. On peut maintenant se rendre aux Territoires du Nord-Ouest par transatlantiques, par navigation fluviale et par avion. L'aviation, naturellement, est restreinte pendant la débâcle au printemps et la prise des glaces à l'automne. Les rives de la Baie d'Hudson, du détroit d'Hudson et les îles orientales de l'Arctique sont desservies à partir de Sydney, Halifax, Québec, Montréal et autres ports de l'Est et de Churchill. Ceci représente le transport océanique en y ajoutant les services de Vancouver et autres ports du Pacifique via la mer et le détroit de Behring et la mer de Beaufort pour l'Arctique occidental. Quant aux routes fluviales elles sont extrêmement importantes, particulièrement dans la partie occidentale des Territoires où il existe une des plus belles routes fluviales naturelles de l'univers, le fleuve MacKenzie, avec ses tributaires et les cours d'eau adjacents. Un seul obstacle sérieux entrave le transport direct par bateau à vapeur à partir du terminus du chemin de fer à Waterways, Alberta, jusqu'à l'Océan Arctique, soit une distance de 1,600 milles. Ce sont les rapides de la rivière des Esclaves entre Fitzgerald, Alberta, et Fort Smith, Territoires du Nord-Ouest, une distance de seize milles. En cet endroit exisfe un équipemnt moderne pour le transport de tous les passagers et des marchandises des bateaux.

L'utilisation du transport aérien est variée et étendue. On peut attribuer à son influence l'expansion de la sphère d'activité et du développement des Territoires au point de vue administratif, industriel et social. Le réseau de communication sans fil dans les Territoires du Nord-Ouest et du Yukon est exploité par le ministère de la Défense nationale. Depuis 1929 le service postal aérien a été maintenu pendant l'été et l'hiver. Le courrier destiné à la plupart des endroits de l'Arctique oriental est livré une fois par année par le vaisseau qui transporte l'expédition de l'Arctique oriental du ministère des mines et des ressources. Le "Nascopie" a quitté Montréal il y a quelques jours pour cette région éloignée. Autrefois cette expédition annuelle était sous la direction de feu le capitaine J.-E. Bernier, de Lévis, qui fut toujours considéré comme l'un des plus grands navigateurs canadiens.

Waterways, en Alberta, est la base des opérations pour la navigation sur le fleuve Mackenzie, tant par bateau que par avion. Aklavik, T. N. O., est le terminus septentrional de la navigation fluviale. L'expression Arctique oriental canadien s'applique généralement à la partie du Canada septentrional qui peut être le plus facilement atteinte par eau à partir des ports du littoral de l'est du Canada. Environ la moitié de la population esquimaude se trouve dans l'Arctique oriental et plus de 1,600 de ces indigènes habitent l'île de Baffin.

Les recherches scientifiques et les renseignements géographiques attirent constamment l'attention du gouvernement. Bien que l'on ait connu depuis plusieurs années l'existence de gisements minéraux à divers endroits des Territoires, les découvertes importantes, au point de vue commercial, ne furent faites que lorsque l'aviation permit de pousser davantage les recherches. Dans cette partie du Canada il y a du cuivre, pétrole, lignite, de riches filons de minerais de pechblende et d'argent, de l'or, nickel cuprifère. Il y a aussi des forêts, des forces hydrauliques.

La traite des fourrures est la plus ancienne et encore la plus importante industrie des Territoires du Nord-Ouest.

D'après le dernier recensement, datant de six ans, la population des Territoires du N.-O., était de 9,723 âmes, classée comme suit: Indiens, 4,046; Esquimaux, 4,670 et Blancs, 1,007. Les Territoires comprennent les trois districts suivants: Mackenzie, Keewatin et Franklin.

Comme on le sait les missionnaires catholiques, les Oblats et les Révérendes Soeurs Grises de la charité, ont de nombreuses missions dans cette partie éloignée du Canada. Ces religieux y exerçaient leur ministère bien avant l'amélioration des moyens de transport.

NOUVELLES DE PARTOUT

Le père du blé Marquis est mort

TORONTO — Sir Charles Saunders est mort chez lui dimanche à l'âge de 70 ans. Il avait été "siré" en 1934 pour ses services au Canada et à l'Empire par la création du blé Marquis, qui avait fait du Canada "le grenier du monde." Sir Charles Saunders, qui était céréaliste du Dominion, avait fait sa fameuse découverte en 1907.

M. René Turck va prendre sa retraite

MONTREAL — On annonce au Consulat la retraite prochaine de M. René Turck, consul général de France à Montréal et la nomination de M. Henri Bougearel, consul à Montréal, au poste de consul à Winnipeg.

On ne sait exactement quand M. René Turck quittera son poste, mais il est certain qu'il le fera d'ici la fin de l'année. M. et Mme Turck retourneront en France.

Quant à M. Bougearel, il partira probablement le 1er août pour aller ouvrir un consultat français à Winnipeg, le seul consulat de France entre Toronto et Vancouver.

M. Bougearel a déjà rempli des fonctions consulaires à Chicago, à Minneapolis, à Duluth, à Kansas City, à Munich, à Quito, à Guyaquil, etc.

Les successeurs de MM. Turc et Bougearel ne sont pas encore connus.

Le cardinal Villeneuve à la Baie d'Hudson

QUEBEC — S. Ex. Mgr Turquetil, O.M.I., vicaire apostolique de la Baie d'Hudson, de passage à Québec, à l'occasion de l'arrivée de son bateau, le M.-F. Thérèse, a annoncé qu'il s'attend que Son Eminence le cardinal Villeneuve, O.M.I., pourra se rendre en Baie d'Hudson, le mois prochain, pour assister aux fêtes du 25e anniversaire des missions de la Baie d'Hudson, et au sacre de S. Ex. Mgr Clabaut, O.M.I., coadjuteur du vicaire apostolique de la Baie d'Hudson.

Mgr Turquetil espère que Son Eminence pourra être à Port-Churchill vers le 15 août, durant le premier synode du clergé du Vicariat apostolique de la Baie d'Hudson.

Fin d'une chasse aux bandits dans l'Ontario

SUDBURY, Ont. — La police provinciale ontarienne a abattu, à 40 milles à l'ouest de Sudbury, après une intrépide chasse, Victor Szymonski, recherché pour le meurtre du sergent Fred Davidson, de la police de Sudbury. Le complice de Szymonski, Tom Shoke, a été capturé, peu après.

Le sergent Davidson a perdu la vie au cours de circonstances dramatiques, abattu par l'un des deux bandits.

Une légation du Canada sera ouverte en Belgique

OTTAWA — Le Canada aura des représentants diplomatiques officiels dans tous les Dominions de l'Empire. Le gouvernement King a, en effet, l'intention d'établir d'ici peu des commissariats en Afrique du Sud, en Australie et en Nouvelle-Zélande. Il dotera, en outre, notre pays d'une légation en Belgique, chose prévue depuis plusieurs mois déjà. Nul n'ignore que la Belgique, il y a quelque temps, avait élevé son consulat à Ottawa au rang de légation. Le premier ministre plénipotentiaire belge est le Baron Robert Silvercruys. Ce diplomate a fait énormément pour affermir les relations commerciales entre son pays et le Canada.

Le révérend Jardine parlera malgré tout à Toronto

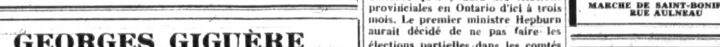
ROCHESTER, N.-Y.—Le révérend R. Anderson Jardine, qui maria le duc de Windsor et Mme Wallis Warfield, s'est vu refuser l'usage de l'auditorium où il devait parler à Toronto, à la suite d'une attaque faite à Baltimore contre l'archevêque de Canterbury. Il annonce qu'il donnera quand même sa conférence, dût-il parler dans une tente.

La fête nationale de la Belgique à Montréal

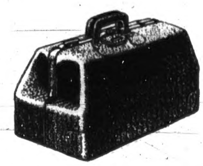
MONTREAL — La fête nationale de la Belgique a été marquée par une brillante réception dans les salons de l'Union Belge. Un grand nombre de personnalités de la colonie belge et d'amis de la Belgique avait répondu à l'invitation du ministre de Belgique, le baron Silvercruys. La manifestation a commencé par le chant de l'hymne national belge, "La Brabançonne," chantée par Mlle Marguerite Péladeau.

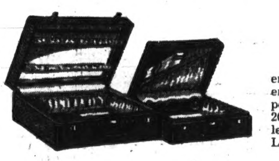
Le baron Silvercruys a prononcé l'allocution de circonstance. Il a d'abord souligné le fait qu'il était heureux de participer à cette fête de famille pour célébrer l'indépendance de la Belgique, son unité et sa concorde, ses libertés qui sont la sauvegarde de son bonheur et de son progrès.











UNE BRILLANTE VICTOIRE POUR LES NATIONAUX

Pendant une contre-offensive dans le secteur de Brunete, à l'ouest de Madrid.

HENDAYE — Le général Franco annonce une brillante victoire sur le front ouest de Madrid. Un communiqué de ses quartiers généraux dit que les nationaux ont été victorieux dans une contre-offensive dans le secteur de Brunete, à 18 milles à l'ouest de Madrid, près de la rivière Guadarrama.

Près de Brunete

MADRID — Les troupes de Franco concentrent maintenant leur marche autour de la "poche" formée par les hommes du général Miaja dans l'arrière-garde des nationaux, à environ 15 milles à l'ouest de Madrid, près de Brunete. Ils ont attaqué des tranchées du gouvernement le long de la rivière Guadarrama, à trois milles à l'est de la ville, mais le panorama de la guerre sur les collines et dans les plaines demeure généralement le même.

(Un communiqué national proclame une brillante victoire remportée dans le secteur de Brunete, mais il ne donne pas de détails sur les opérations. Des nouvelles précédentes des nationaux disaient que les hommes de Franco avaient rompu les lignes du gouvernement et étaient entrés dans la ville stratégique).

La non-intervention

LONDRES — On tient de bonnes sources que la Grande-Bretagne cherchera à mettre fin à l'impasse de la non-intervention en envoyant aux puissances, peut-être par l'intermédiaire du comité des 27, un questionnaire au sujet du plan d'accord transactionnel qu'elle a cherché à faire adopter ces jours derniers. On pense que le sous-comité des pays non-interventionnistes étudiera la nouvelle tentative.

Gratuité des livres français au Texas

Le Comité France-Amérique a été particulièrement heureux d'apprendre, aussitôt après le retour en France de la Mission Nationale Française, que le Gouvernement du Texas venait d'adopter un projet de loi présenté en vue de l'obtention de la gratuité des livres destinés à l'enseignement du français dans les collèges et écoles secondaires du Texas.

L'enseignement du français s'est développé de façon très encourageante au Texas: des Départements de français existent maintenant dans la plupart des instituts, collèges et écoles secondaires du Texas. Le plus important de ces départements est celui du Rice Institute d'Houston, que dirige M. Marcel Moraud. La décision qui vient d'être prise par le Parlement du Texas contribuera au développement de l'enseignement du français au Texas.

Elections en Ontario d'ici trois mois

TORONTO — Le "Globe and Mail" annonce qu'il y aura des élections provinciales en Ontario d'ici à trois mois. Le premier ministre Hepburn aurait décidé de ne pas faire les élections partielles dans les comtés vacants en prévision des élections générales. Il attendrait, également, après les élections pour faire la réorganisation du cabinet, celle de la Commission Hydro électrique et celle de la Commission des Liqueurs.

Disparition mystérieuse d'un trésor

PANAMA — Un mystère de plus en plus opaque continue d'entourer la découverte d'un trésor de $3,000,000 dans les montagnes de l'Etat de Panama. On a appris, en effet, que le trésor a disparu et que son découvreur Van Steck s'est lui-même brûlé la cervelle.

En voulant revoir le montant fabuleux qu'il avait découvert, Van Steck s'aperçut que le trésor n'était plus dans sa cache. De désespoir, le malheureux se tira une balle dans la tête.

La police ne peut expliquer la disparition si subite de plusieurs tonne d'or sans que l'attention des habitants de cette région éloignée ait été attirée sur ce transbordement.

La police de l'Etat a reçu l'ordre de faire une enquête complète sur toute cette affaire.

Enorme consommation de spiritueux aux Etats-Unis

WASHINGTON — Le département du Revenu, à Washington, a publié des statistiques indiquant que les Américains, au cours de l'année fiscale terminée le 30 juin, ont consommé suffisamment de spiritueux et de bière pour faire flotter une quinzaine de paquebots ayant les dimensions du "Queen Mary." En effet, durant l'année fiscale qui vient de se terminer, il s'est consommé, aux Etats-Unis, 87,779,720 gallons de spiritueux, et 205,261,819 gallons de bière et porter.

Pour Vous, Mesdames

Directrice, Mère-Grand

Invitations, réceptions de noces

Les fiançailles sont maintenant annoncées, comme les mariages, par la voie des journaux. C'est une coutume nouvelle, pratique, et qui est en train de faire disparaitre le faire-part qui n'a plus de raison d'être et n'est guère utilisé aujourd'hui que par les très grandes familles ou celles qui ont un nombre considérable de relations sociales.

On considère à tort le faire-part comme une invitation. Il n'est même pas une invitation au mariage, à l'église et, contrairement à ce qu'on croit généralement, il n'entraine pas non plus l'obligation d'envoyer un cadeau. Rien ne vous empêche d'en faire, si vous y tenez, mais vous n'y êtes pas tenu par la politesse.

A l'église, pour un grand mariage, les bancs réservés aux invités ne sont occupés que par les personnes qui ont reçu une invitation gravée selon une formule qui n'est pas celle du faire-part ou bien qui complète le faire-part. Et les invités à la réception trouvent, de plus, s'ajoutant à cette formule au-dessous ou dans le coin gauche: réception rue X (ou à l'hôtel Z ou au Club Y) après le mariage; ou encore sur une carte de visite, sous l'enveloppe de faire-part; Madame A... recevra rue X, etc. L'une ou l'autre de ces invitations comporte un accusé de réception et tous les invités envoient d'habitude un cadeau avec leur réponse d'acceptation ou de regret.

Ce cadeau doit toujours être adressé à la fiancée, chez ses parents autant que possible. La carte portera des bons souhaits et l'on n'oubliera pas d'y mettre son adresse pour faciliter la confection de la liste préparée pour les remerciements. La fiancée doit remercier par téléphone ou par un petit mot bien senti, à mesure qu'elle reçoit un nouveau cadeau avant son mariage. De retour de son voyage de noces, elle envoie ses remerciements en son nom et au nom de son mari. Mais si elle est une femme raffinée, elle ne se contentera pas de la formule généralement adoptée: "nos sincères remerciements." Elle trouvera pour chacune un mot qui prouve son plaisir et sa gratitude. Les cadeaux sont exposés dans une pièce, sur des tables ou des tréteaux recouverts de draps blancs. Ici, au Canada français, c'est l'habitude de laisser les cartes attachées aux cadeaux par un ruban blanc. Chez nos frères anglais, on enlève les cartes, après avoir inscrit, dans un cahier spécial, la description de chaque cadeau et le nom du donateur ainsi que son adresse.

C'est la famille de la jeune fille qui doit faire les frais de la réception nuptiale qui prend ordinairement la forme d'un déjeuner assis ou au buffet. Quand une jeune fille de condition modeste veut éviter ces frais à sa famille, elle se marie de bonne heure, dans la plus stricte intimité, en costume de voyage, et les mariés partent immédiatement après la messe, sans retourner à la maison. Les parents et les quelques amis présents se réunissent alors à la sacristie pour embrasser les nouveaux époux et leur offrir leurs voeux.

Quand la maison est assez grande, on peut recevoir chez soi pour le déjeuner de noces. Mais en ville où la plupart des logements sont exigus, la coutume se répand de plus en plus de donner cette réception à l'hôtel ou au club. Plusieurs semaines à l'avance, on s'entend avec le gérant ou le maitre d'hôtel: on choisit le menu, la décoration et, selon le nombre des convives, le gérant fait son prix et tout est dit. On n'aura plus à se casser la tête au sujet de cette réception, on est sûr d'un lieu agréable, d'un bon déjeuner et de la perfection du service. On loue en même temps trois chambres, une pour les hommes, une pour les dames et la troisième pour les nouveaux mariés. Dans celle-ci, la veille du mariage, on aura fait envoyer les sacs de voyage. Les costumes qui seront échangés contre les toilettes de noces seront soigneusement tendus et accrochés afin qu'ils ne courent pas le risque d'un mauvais pli.

Pour une réception intime, on limite les invitations aux membres des deux familles, parents, frères et soeurs avec leurs époux et épouses et leurs enfants. On invite aussi, toujours, le prêtre qui a béni le mariage. Il est rare que les plus intimes amies de la mariée et ceux du marié ne soient pas aussi invités. Si les invitations s'étendent, alors il est d'usage que la famille du marié prépare sa propre liste et l'envoie à la famille de la jeune-fille qui adresse ces invitations sans aucune discussion, cela va de soi.

A la maison ou à l'hôtel, la mariée se tient debout, à la droite du marié, et les demoiselles d'honneur les entourent. La mère de la mariée et la mère du marié reçoivent les invités, à la porte. Les deux pères leur tiennent compagnie ou évoluent parmi les groupes, selon leur inspiration. Quand tous les invités ont présenté leurs voeux aux mariés, on passe à la salle à manger.

Les nouveaux époux, la mariée à la droite du marié, occupent un bout de la table. L'autre bout est occupé par le père de la mariée, ayant à sa droite la mère de la mariée ou celle qui la représente. Les deux premières places, à ce bout de la table, peuvent être réservées à des prêtres et la mère de la mariée se placera alors à la droite du prêtre, du côté de la mère du marié. A sa droite, elle aura le père du marié. De l'autre côté, à gauche de l'autre prêtre, une parente âgée, une grand'-mère, une tante. L'autre bout de la table est réservé aux demoiselles et aux garçons d'honneur, la dame d'honneur se trouvant à la gauche du marié. S'il n'y a pas de service d'honneur, on place à ce bout de table les jeunes couples et les jeunes gens et jeunes filles.

Pour terminer, permettez-moi de vous donner un conseil général, à vous, surtout, chères lectrices si nombreuses qui signez "Je voudrais bien faire les choses." Rappelez-vous que trois mots inséparables constituent la distinction: vérité, simplicité, réserve. Avec ces trois mots à la mémoire, vous ne ferez jamais de graves erreurs contre la politesse, les bonnes manières et le bon goût... Quant aux petites erreurs, ne vous en inquiétez pas: rien ne s'oublie plus vite.

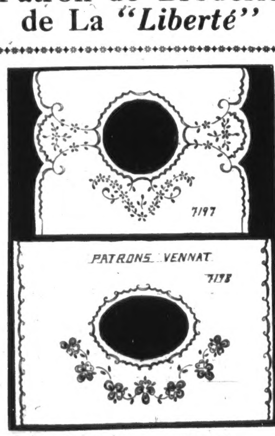
Si vous êtes inquiètes sur certaines façons de vous en tirer dans telle ou telle circonstance, prenez le parti de faire les choses le plus simplement possible, avec naturel et bonne grâce. Qu'importe que vous ignoriez quelques-uns des tout derniers préceptes de l'étiquette mondaine! Et puisque nous parlons de noces, si vous aimez la simplicité, votre maison sera propre, en ordre, simplement ornée en cette saison de fleurs des champs. Votre toilette ne sera peut-être pas neuve, mais seyante et impeccablement fraiche. Si vous aimez la vérité, vous offrirez comme menu des mets que vous réussirez à la perfection et vous préférerez présenter un bon punch, un sauterne ou même un délicieux sirop de fruits plutôt qu'un champagne inférieur. Si vous aimez la simplicité, vous choisirez de téléphoner ou d'écrire à la main une gentille lettre d'invitation — à la première personne si votre réception est intime, à la troisième personne si le nombre de vos invités est considérable — plutôt que d'envoyer des invitations imprimées et non pas gravées.

Si vous aimez la vérité, la simplicité, vous détesterez l'imitation — imitation des choses, des gens, des manières. — L'imitation, dans quelque domaine que ce soit, est toujours de mauvais ton. Tandis que la vérité, la simplicité et la réserve sont les marques indéniables de la distinction, dans quelque classe sociale qu'on les trouve.

CLAIRE.

—(Le Soleil).

Patron de Broderie de La "Liberté"



ROBES DE NUIT — 7197-7198

Jolis modèles, chacune à traver, 20 sous; perforé, 50 sous, au fer chaud, 35 sous. Etampée sur nansouk blanc, 2 qualités, 98 sous ou $1.35. Sur broadcloth de couleur rose, jaune ou bleue, 98 sous. Coton ou soie a broder, 20 sous.

Abonnez-vous à notre revue mensuelle de broderie et musique, 12c. seulement par an. Catalogue général de broderie, 20c. Album de layette, 15c.

On est prié d'adresser toutes les commandes au Département des Patrons, la Liberté, 619, avenue McDermot, Winnipeg.

Action Catholique

LE SENS CATHOLIQUE

L'esprit et le coeur sont le siège de cette disposition d'âme, de cet instinct filial. Le sens catholique est une inclination à penser comme l'Eglise: **Sentire cum Ecclesia.** C'est aussi la tendance profonde à aimer tout ce que l'Eglise aime, à s'intéresser, comme un enfant, à tout ce qui touche notre Mère, à compatir à ses peines, à nous réjouir de ses triomphes.

Le sens catholique ne nous fait pas seulement incliner devant les décision de foi, il nous porte au-devant des désirs de l'Eglise, il nous fait adhérer à ses directives. Notre obéissance, sous son influence, ne garde plus rien d'austère: elle s'éclaire d'amour, de joie et de promptitude.

Et comme l'Eglise s'incarne, pour ainsi dire, dans le Pape, voici que le sens catholique dicte notre conduite à son endroit. Il devient, selon le mot de Pascal, "le premier" dans notre affection. Et notre amour n'hésite pas, ne discute pas, ne distingue pas: il se donne à celui qui est le Père des pères.

Le sens catholique nous tire de notre solitude individuelle ou même corporative pour nous faire regarder loin, dans le champ du Père de famille, pour attacher notre attention à toutes les manifestations de la vie catholique, pour élargir notre cercle par la charité accueillante.

N'est-il pas vrai que, trop souvent, nous faisons du christianisme une affaire uniquement personnelle, alors qu'il revêt un caractère familial, social, universel?

Nous ne sommes pas catholiques si nous ne transposons pas dans notre vie des préoccupations universelles, si nous ne faisons pas nôtres les intérêts de l'Eglise universelle dans le temps et l'espace.

Il existe aussi un esprit de corps, mal compris, qui consiste à ne rien voir au delà ou à côté de son oeuvre. On s'y enclôt comme en chapelle fermée. Péché inconscient peut-être, mais péché contre le sens catholique!

Pratiquement, nous voudrions que le sens catholique s'affirme toujours davantage, soit cultivé toujours avec plus de soin.

C'est pourquoi, dans nos Pages d'Action catholique, nous faisons une place à la chronique des oeuvres catholiques.

Connaitre pour aimer: c'est la règle.

Ouvrir les fenêtres sur le vaste horizon catholique: c'est assurer l'envahissement de sa maison par la belle et douce lumière.

Avoir le sens catholique: c'est vivre en plénitude du Christ Jésus.

LE CITRON

Parmi tous les fruits, le citron tient une place à part à cause de la multiplicité des services qu'il est capable de rendre dans l'économie domestique. S'il ne peut être consommé au dessert, en raison de son extrême acidité, il ne lui manque cependant pas d'emplois tant alimentaires que thérapeutiques.

Chez beaucoup de personnes, normales ou touchées par la maladie, il remplace avantageusement le vinaigre dans les assaisonnements; il n'existe pas son pareil pour relever la saveur incomparable des huitres; en breuvage, il constitue une boisson particulièrement précieuse à cause de son pouvoir rafraichissant; enfin, en médecine, il est utilisé avec profit dans le traitement de plusieurs troubles pathologiques.

Le citron passait autrefois pour posséder de nombreuses propriétés salutaires dont il nous suffira de mentionner les principales. Pline lui attribuait des vertus antivénéneuses et les médecins arabes, qui le tenaient en grande considération, lui reconnaissaient, tel Avicenne, une action cordiale fort utile contre les palpitations fébriles et recommandaient de recourir à son écorce dans l'ictère, pour faciliter la digestion, faire cesser les vomissements et calmer les envies des femmes enceintes. Utilisé au Moyen Age comme fébrifuge et comme vermifuge, les praticiens de la Renaissance y font souvent appel à cause de l'effet antipestilentiel dont ils le gratifient.

De nos jours le citron est appelé journellement à rendre d'importants services dans l'alimentation et en médecine.

Son suc sert en cuisine à aiguiser les sauces, à corser la fadeur de certaines viandes trop débiles, à assaisonner les salades: il remplace avantageusement, dans l'alimentation des dyspeptiques, le vinaigre dont il n'a pas les inconvénients et auquel sa saveur fine et délicate le fait préférer des véritables gourmets.

Non seulement quelques gouttes de son jus suffisent pour parfumer de la façon la plus délicate les huitres, mais elles paraissent capables de s'opposer à la nocivité des germes microbiens que ces mollusques, délicieux mais trop souvent dangereux, sont susceptibles de renfermer.

Sous forme de breuvage l'emploi du citron, inutile d'insister, est universellement répandu. La limonade, qui n'est connue en France que depuis le XVIIe siècle, est originaire de l'Orient. On en connait les modes de préparations à chaud ou à froid: on la prépare à chaud en jetant de l'eau bouillante sur un citron coupé en tranche, à froid en exprimant le suc du fruit dans de l'eau qu'on édulcore avec du sucre préalablement frotté sur le zeste de façon à l'imprégner de l'huile volatile que renferme l'écorce.

Contrairement à ce que l'on pourrait penser de prime abord à cause de sa saveur acide, le citron possède une action alcalinisante sur l'organisme, aussi, comme beaucoup de fruits, son emploi peut-il être indiqué lorsqu'il s'agit de lutter contre des états hyperacides, par exemple dans certaines formes de rhumatisme. On l'a consommé dans ce but, à la fin du siècle dernier, à fortes doses, en administrant 2 citrons le premier jour, 4 le deuxième et ainsi de suite en augmentant de 2 par jour jusqu'à la limite de la tolérance — on est même parvenu au chiffre de 30 — puis on diminuait chaque jour de 2. Plus tard on a employé des doses moindres. Il semble que certains résultats favorables aient été obtenus dans le traitement du rhumatisme articulaire aigu, les rhumatismes chroniques, la goutte, le lumbago et la lithiase urinaire. Certains auteurs pensent cependant que l'action alcalinisante du citron ne serait pas supérieure à celle d'autres fruits et en particulier à celle du raisin.

Bien connu depuis longtemps est l'effet favorable du citron comme préventif et curatif du scorbut et de la maladie de Barlow.

Enfin, dans les glossites, les stomatites et les aphtes, le citron possède une action très favorable lorsqu'on y fait appel à la fois par voie interne et externe. A cet effet, on pratique des attouchements pluriquotidiens avec le jus exprimé de la moitié d'un citron; l'autre moitié, coupée en tranches, est sucée par le malade. (Leven).

Devant tous les avantages de ce fruit nos lecteurs se trouveront d'accord avec nous pour penser qu'il est raisonnable de lui assigner un rang honorable aussi bien parmi les aliments que dans l'arsenal thérapeutique.

Dr François NEUVILLE

—("Guérir").

Les convenances se sentent et ne se démontrent pas.

CHESNELONG.

Pour amuser les enfants

Il est très important, pour le bonheur de vos enfants, que votre maison soit, aux yeux de leurs amis, une maison où l'on s'amuse.

Quand donc vous avez un moment à consacrer à vos fils et à leurs camarades, tâchez que ce soit toujours pour eux un moment de grand divertissement.

Voici quelques jeux qui n'exigent ni matériel coûteux ni longue préparation.

Au pays des muets — Vous écrivez sur des billets une phrase très simple, qu'il s'agit d'exprimer par gestes: par exemple:

Il fait chaud dehors — Puis-je manger un bonbon? — Je ne vois pas clair. Etc.

Chacun des joueurs tire au sort une des phrases et doit l'exprimer de son mieux sans parler. Les autres doivent deviner ce qu'il veut dire.

L'inspection — Dans une pièce qui n'est pas trop encombrée, on demande aux joueurs de bien regarder où et comment tout se trouve. On les fait sortir, on change quelque chose. Ils doivent revenir un à un dans la pièce et trouver ce qu'il y a de changé. Puis ils restent pour voir comment les autres font leur inspection.

Le signalement — Quand les enfants ne sont pas nombreux, on peut les isoler et les charger de faire le signalement complet d'un de leurs camarades: taille, couleur des yeux, des cheveux, description des vêtements, chaussures, etc. Puis on rassemble tout le monde et on corrige tous ensemble.

Cela développe beaucoup les dons d'observation.

Dans les occupations, quelque saintes qu'elles puissent être, nous devons éviter l'empressement qui nous fait sortir de nous-mêmes et quitter le sanctuaire où Dieu nous fait sentir sa présence.

P. de BELLINGAN, S.J.

UN SUCCULENT DÉJEUNER

M. Poum était un petit homme très difficile pour la cuisine, et Mme Poum était une brave petite dame très malheureuse parce qu'elle avait beau s'appliquer à préparer des plats délicieux, M. Poum n'était jamais content.

Il détestait ceci ou cela; ou bien cela lui plaisait, mais il n'aurait pas voulu le manger le jour où on le lui servait, ou encore pas assaisonné de cette manière-là.

Bref, M. Poum était suffisamment insupportable. Un jour, devant un excellent ragoût qu'il avait réclamé la veille, il alla jusqu'à déclarer qu'il y avait trop pensé pour avoir envie d'en manger.

—Puisque je ne peux pas déjeuner convenablement chez moi, ajouta-t-il, je vais aller déjeuner chez ma mère!

Mme Poum, qui le connaissait trop pour s'étonner de cette inconséquence, le laissa partir.

Trottant activement, M. Poum arriva chez sa mère qui, heureusement, n'habitait pas loin. A sa grande déconvenue, il la trouva installée dans son salon à boire de la tisane.

—Tiens, mon cher enfant, dit-elle à M. Poum, comme tu as déjeuné de bonne heure, toi aussi!

—Mais, s'enquit M. Poum, dissimulant de son mieux son inquiétude, est-ce que vous avez donc déjeuné vous-même?

—C'est qu'à mon âge, répondit la mère de M. Poum, quand je suis seule, je ne prends qu'un légume à l'eau et une pomme au four. Ce qui est vite mangé.

L'énoncé de ce menu retira toute envie à M. Poum de demander s'il n'en restait pas pour lui. Il expliqua qu'il était juste monté embrasser sa mère en passant et il se sauva. Il avait un de ses amis qui habitait le prochain coin de rue. Il carillonna à sa porte avec l'énergie que lui donnait un appétit grandissant. Peine perdue, l'ami de M. Poum déjeunait lui-même en ville.

Alors M. Poum se souvint d'un autre de ses camarades et s'y rendit à toutes jambes. Il le trouva à table et s'excusant de le recevoir dans sa salle à manger.

—Au contraire! Au contraire! protesta M. Poum qui cherchait comment se faire inviter; cela sent joliment bon! Qu'est-ce que tu as donc à déjeuner?

—Du ragoût, répondit l'ami de M. Poum.

—Du ragoût, fit M. Poum extasié. Justement ce que j'avais envie de manger aujourd'hui à déjeuner! Est-ce que je ne peux pas en avoir un petit peu?

Hélas! Pauvre M. Poum! Du ragoût de son ami il ne restait que les os déjà distribués au chien. M. Poum assura donc que ce qu'il avait dit était par plaisanterie et, se souvenant avec reconnaissance du ragoût si abondant de Mme Poum, il prit ses jambes à son cou selon les meilleures traditions classiques et rentra chez lui.

Mme Poum, qui était maligne, fit semblant de le croire quand il lui raconta qu'il n'avait pas eu le coeur de la laisser déjeuner seule. Mais, par la suite, quand M. Poum rechigne devant son assiette, elle n'a qu'à lui demander doucement:

—Mon pauvre ami, tu ne veux pas essayer d'aller déjeuner chez ta mère? pour que, aussitôt, il trouve tout excellent.

Janine HARMAND.

Faites-la vous-même

Avec un patron élégant et économique



Voici un patron très facile et qui sera vraiment joli en tissus foncés transparents (si fashionables pour la mi-été), cotons frais, imprimés coquets et crêpes doux. C'est un achat sage pour couturières économes.

AMINCISSANTE ET FRAICHE

N'est-elle pas chic? Aussi fraiche qu'elle en l'air! Des froncés doux au bas des épaules donnent une ampleur flatteuse au corsage et la fermeture de la blouse est d'un effet amincissant. Prenez note de la jupe à godets qui se balancent gracieusement sur le devant.

Grandeurs: 34, 36, 38, 40, 42, 44, 46.

La grandeur 36 demande 3 verges 5/8 de tissu de 39 pouces.

No 5-C778.
Prix franco 15¢

Ces patrons ont été choisis spécialement pour la **Liberté**, par Mlle Jane Dee, "Styliste", de la **COMPAGNIE T. EATON**, de Winnipeg. On peut se les procurer en adressant ainsi: **THE T. EATON CO., MAIL ORDER DEPARTMENT, WINNIPEG. Ils sont maliés directement par la maison de publication des Patrons.**

RECETTES

Salades et desserts pour les temps chauds

Les salades et les desserts qui peuvent être moulés ou gelés dans le réfrigérateur et qui donnent un certain air de fête à un simple repas sont spécialement appréciés par la ménagère pendant les mois chauds de l'été. Ces plats peuvent être préparés sans fatigue de bonne heure le matin pendant qu'il fait encore frais, et quand l'heure du diner ou du souper arrive, c'est un grand soulagement que de savoir qu'il y a une salade ou un dessert appétissant prêt à servir.

Le Service d'utilisation du lait du Ministère fédéral de l'Agriculture recommande les recettes suivantes:

Salade au fromage

- 1 tasse ½ de fromage de crème ou de fromage blanc à la crème
- 1 piment vert haché
- 1 tasse d'ananas broyé, bien égouttés
- sel, paprika, sel de céleri au goût.
- ½ tasse de noix hachées
- ½ tasse de mayonnaise
- ½ tasse de crème, fouettée.

Triturez le fromage avec une fourchette. Ajoutez le piment vert, l'ananas, les amandes, la mayonnaise, la crème fouettée et les assaisonnements. Versez dans un tiroir de congélation et laissez reposer quatre heures. Coupez et servez sur des feuilles de laitue croquantes. Garnissez de cresson d'eau. On peut aussi faire geler la salade en la mettant dans des moules bien bouchés qu'on laisse de quatre à six heures dans six parties de glace et une partie de sel. Si l'on préfère mouler la salade, au lieu de la geler, ajouter au fromage, avec les autres ingrédiens, 1 cuillerée à soupe de gélatine granulée trempée dans 2 cuillerées à soupe d'eau et dissoute au-dessus de l'eau bouillante.

Gelée aux tomates et au fromage

- 1 c. à soupe de gélatine granulée
- ¼ tasse d'eau froide
- 1 tasse ½ de soupe aux tomates condensée
- 1 tasse de fromage de crème ou fromage blanc
- ½ tasse de mayonnaise
- ½ tasse de crème, fouettée
- 1 c. à soupe de jus d'oignon
- ½ tasse d'olives farcies tranchées ou ½ tasse de céleri haché
- ¼ cuillerée à thé de sel.

Faites tremper la gélatine 5 minutes dans l'eau froide. Faites chauffer la soupe sur de l'eau bouillante, ajoutez le sel, le fromage, le jus d'oignons (extrait en râpant l'oignon). Faites chauffer jusqu'à ce que le fromage soit amoli. Ajoutez la gélatine trempée et remuez jusqu'à ce qu'elle soit dissoute. Glacez, et quand le mélange est partiellement pris, ajoutez la mayonnaise, la crème fouettée et les olives ou le céleri. Versez dans un moule qui a été rincé à l'eau froide et refroidissez. Lorsque c'est fermé, transportez sur la couche de laitue et servez avec la mayonnaise. Saupoudrez de paprika. Pour geler cette salade, suivez les instructions données pour la "Salade au fromage."

Riz aux fruits

- 1 c. à soupe de gélatine granulée
- ¼ tasse d'eau froide
- 1 tasse de riz cuit chaud
- ⅛ cuillerée à thé de sel
- ¾ tasse de fruits coupés en dés ou broyés
- 2 c. à soupe de sucre de fruit
- 1 tasse de crème à fouetter
- 1 c. à thé de vanille
- ¼ tasse d'amandes décortiquées.

Faites tremper la gélatine dans l'eau froide. Faites dissoudre dans le riz chaud. ajoutez le sel, le sucre et la vanille. Refroidissez et glacez. Quand le mélange commence à épaissir, incorporer la crème fouettée, les fruits et les noix. On peut se servir d'ananas, de pêches, de fraises, de cerises maraschino ou d'une combinaison de fruits.

Le Coin des Jeunes

Directrice : Mère-Grand

Que faire pendant les vacances?

Les vacances sont un temps de repos; elles ne sauraient être un temps de paresse. La paresse, péché capital, est toujours défendue. Si la santé l'exige, on a le droit de dormir plus longuement; si la santé ne l'exige pas, il n'y a pas de raison pour s'attarder au lit le matin. Un bon moyen pour s'obliger à se lever tôt est d'aller entendre la sainte Messe; outre que la sortie à une heure matinale pendant la belle saison est très agréable, on se sentira heureux de consacrer à Dieu dans sa maison les premiers instants de la journée.

Ensuite, on s'occupera. Pour une petite fille, les besognes ne manquent pas. Pourquoi ne mettrait-on pas la main au ménage, au nettoyage, à la cuisine? Ce sera double profit, puisque tout en rendant service on s'instruira de choses qu'on a besoin de connaître. Entre temps, il n'est pas défendu de travailler au trousseau de la poupée, de promener cet intéressant personnage, de jouer ou de faire une lecture. Ce qu'il faut, c'est ne pas rester inoccupée.

Les petits garçons rentreront le bois, aideront leur mère le jour du lavage, se rendront utiles à l'heure du "train" et pour les travaux des champs.

N'oubliez pas qu'il y a, à votre portée, toujours ouvert, le grand livre de la nature, à chaque page duquel le nom de Dieu est inscrit en grosses lettres. Les scènes de la campagne, de la montagne, du ciel, du lac, des rivières, sont une source inépuisable de leçons. Ouvrez tout grands les yeux; étudiez la marche des nuages, le vent, la pluie, les orages, tous les grands phénomènes de l'atmosphère; par les belles soirées, levez les yeux et l'esprit vers les étoiles, aussi nombreuses que les grains de sable du rivage; penchez-vous sur la fleur, sur l'insecte. Chaque regard que vous jetterez ainsi autour de vous fera pénétrer en vous un enseignement, souvent une joie, avec la pensée constante de la bonté et de la puissance du Créateur.

Le chevreuil merveilleux

Il y avait une fois un roi veuf et très puissant. Il possédait d'immense domaines. Rien de plus beau ne s'était vu que ses jardins. Les oiseaux du ciel en avaient fait leur séjour d'élection; des cygnes et des poissons dorés y prenaient leurs ébats dans un vaste étang.

Le roi se glorifiait de la beauté de ses parterres. Le personnage le plus respecté de la cour était sans contredit le jardinier. L'obséquieux fleuriste régentait le patrimoine royal, à tel point, que son prestige portait ombrage aux chambellans qu'il éclipsait de son pouvoir.

Ce fut donc une véritable panique au Conseil du Roi quand le jardinier vint prévenir Sa Majesté qu'ainsi qu'un vent impétueux, un esprit de maléfice avait soufflé sur ses boulingrins et détruit massifs et plates-bandes.

Comme les entours des jardins étaient demeurés intacts, le roi en conclut que seul quelque ennemi jaloux ou quelque maraudeur de nuit avait pu commettre pareil vandalisme.

Afin de conjurer le génie destructeur, le jardinier fut donc investi de toute autorité et une sentinelle fut déléguée aux quatre coins des jardins.

Les gendarmes étaient à leur poste depuis un bon moment. L'obscurité régnait en maitresse quand, au grand ébahissement de tous, un piaffement de sabots vint soudain brusquer le silence. En trois bonds, un chevreuil fantastique franchit l'avenue, saccageant tout sur son passage. Sous les reflets de la lune, sa robe soyeuse prenait l'éclat de l'argent. Sa vélocité était telle qu'il semblait voler.

Médusés sur place, les gardes le contemplaient béats d'admiration. Chaque soir, s'alignait le planton de nuit et chaque fois, l'apparition du Chevreuil Merveilleux réduisait le corps de garde à l'impuissance.

De plus en plus intrigué, irrité de voir démolir les bosquets, le roi convoqua le ban et l'arrière-ban. Il fit publier à son de trompe un décret s'engageant à donner sa fille en mariage et la moitié de son royaume à quiconque anéantirait le Chevreuil Merveilleux. L'ordonnance portait, en outre, que celui qui refuserait de le combattre serait voué aux basses-fosses, où étaient ensevelis vivants traitres et rénégats.

Tous les seigneurs du royaume, qui n'avaient d'yeux que pour la fille du roi, entrèrent en lice. Chacun organisa une battue à sa façon; mais tous les efforts demeurèrent vains. Chaque soir, le Chevreuil Merveilleux escaladait les remparts, piétinait le domaine royal, promenant partout le dégât et l'épouvante.

Un souverain d'Orient, ayant oui parler du gibier prodigieux qui avait pour prix une princesse et la moitié d'un royaume, incita son fils à se mettre en campagne. A cette fin, il lui fit cadeau d'un cheval rouan et fit construire un bâtiment à voiles pour la traversée.

A peine le prince fut-il en mer, qu'une tempête s'éleva et vint jeter le vaisseau sur un récif. Ce fut un sauve-qui-peut général. Le prince monta prestement en croupe, se cramponnant à la selle et aux crins de son cheval, qui le transporta à la nage sur une île déserte.

Sauvés du naufrage, le prince et sa monture se virent bientôt réduits à mourir de faim. Un noyer et quelques champignons, voilà tout ce qu'offrait à leur vue cet asile rocailleux. Comme il faisait chaud, le prince s'établit à l'ombre du noyer, rêvant à la belle pour qui il avait quitté son pays et à la perspective macabre de s'éteindre d'inanition sur un ilot perdu dans l'océan.

Il vit venir à lui un homme monté sur une mazette, une bête poussive, qui avançait péniblement. Le cavalier l'aborda:

—Mon beau Seigneur, quel mauvais vent vous jeta sur ce rocher? Vous avez là une belle cavale. La mienne est maigre; mais par contre, quelle jument intelligente! Si vous lui faites confiance, elle vous tirera d'ici. Combien, sans surfaire, voulez-vous de votre cheval rouan?

Etonné de ce propos, craignant d'être victime de quelque embûche, le prince hésita à se défaire de son cheval. Mais comme il n'osait s'éterniser davantage sur l'île, en compagnie de cet hôte suspect, il consentit à l'échange.

Victoire, c'était le nom de la jument, dit alors à son nouveau maitre:

—Je me suis nourrie jusqu'ici de lichen et d'orties; mais si vous voulez, beau prince, me donner à manger des pois sauvages que vous cueillerez sur l'île, je vous sortirai d'ici dès que j'aurai retrouvé toute ma vigueur. Autrement, vous risquez d'y être retenu prisonnier.

—Tu parles, Victoire, demande le prince émerveillé?

—Tous les chevaux ne parlent pas, répondit Victoire en son verbe équin. J'ai cet avantage sur mes semblables, afin de mieux servir mon maitre.

Touché de ce qu'il venait d'entendre, le prince s'en fut casser des pois sauvages, selon le désir exprimé par Victoire.

La jument en mangea tant et si bien qu'elle se rempluma à vue d'oeil. Sa croupe s'arrondit et sa crinière s'allongea jusqu'à ce qu'un matin, toute bridée et sellée comme un coursier de cirque, elle se présenta au prince et l'interpella dans son grimoire habituel:

—Partons! dit-elle.

Le prince se hissa en selle. Il éperonna Victoire qui, à sa grande jubilation, le souleva de terre. La mer se déroba sous leurs pieds, bientôt s'effacèrent les nuées pour leur livrer passage. Ils traversèrent ainsi l'espace jusqu'à ce que la jument enchantée, apercevant le lieu de leur destination, ralentît graduellement et vint atterrir à l'entrée d'un palais.

Victoire prévint son maitre:

—Conduisez-moi par la bride aux écuries, où vous m'apporterez vous-même ma nourriture, sans quoi il vous arrivera malheur.

Cet avertissement, de la part de Victoire à un prince déjà sensible à la reconnaissance, était d'ailleurs superflu. Pénétrant chez le roi:

—Sire, dit le nouveau venu, mon père m'a délégué vers vous pour vous offrir l'aide de mon bras.

—Sois le bienvenu, vaillant étranger, répondit le roi. Tu viens chasser le Chevreuil Merveilleux? Que Dieu te protège! Entre ce soir dans le jardin, vers neuf heures. Tu t'y trouveras en compagnie de ceux qui viennent ici tenter fortune.

Le prince communiqua à Victoire les paroles du roi. Le moment venu, il prit avec lui une arme à feu et se mit en trousse sur le dos de la jument enchantée. Victoire, sur l'heure, le conduisit à l'enceinte du jardin mystérieux.

Le phénomène ordinaire se produisit. A neuf heures précises, le rempart, qui cernait le parc royal et atteignait une hauteur de vingt pieds, tomba avec fracas et l'envahissant Chevreuil s'enfuit rapide comme la flèche.

Ainsi que la veille, Victoire, avec qui son maitre ne faisait qu'un, s'éleva dans les airs, pourchassant l'animal fou de frayeur. Le Chevreuil, ébloui par les reflets de la lune, confondant l'étang pour une mare d'ombre, en risqua l'enjambée. Il y fit le plongeon.

Victoire suspendit alors son vol au-dessus de l'étang. Le prince rectifia sa position. Il mira le Chevreuil et fit feu. Le Chevreuil chancela et s'affala inanimé sur le rivage.

Glorieuse de son aventure, Victoire ramena chez le roi son seigneur triomphant.

—Sire, proclama le prince, le Chevreuil Merveilleux n'est plus. Je lui ai moi-même servi le coup de grâce. Son cadavre gît sur la grève. Votre garde-chasse m'en rendra témoignage.

—Bravo! tu es un héros, applaudit le roi. Mes sujets auront pour toi les égards dus à ta valeur et à ta naissance. Sache bien, toutefois, que mon cousin, le Grand Vizir, convoite comme toi la main de ma fille. Je ne la donnerai pourtant qu'à celui qui amènera la femme que j'aime à consentir à m'épouser. Mon choix est fixé sur la plus belle princesse qui ait jamais vu le jour.

Le Grand Vizir se félicita de l'ordonnance du roi. Il jugea l'occasion favorable de se débarrasser d'un rival redouté, se rappelant le sort des envoyés précédents, dont aucun n'était revenu.

Le prince demanda qu'on lui arrimât un navire. Il consulta Victoire et s'embarqua. Le bâtiment quitta la rade et vogua au large. En quelques semaines, il atteignit le port désigné.

Travesti en marchand ambulant, colporteur de soieries et de draps fins, le jeune aventurier se fit annoncer au château de la dulcinée du roi. Il y fut reçu fort civilement.

La princesse, aguichée par le beau parleur, voulut voir ses dentelles rares et ses tissus; mais craignant d'être dupe d'un escroc, elle refusa d'abord de le suivre jusqu'à son bâtiment; puis, sur ses instances réitérées, elle se rendit au port accompagnée de l'une de ses dames d'honneur.

A peine avait-elle mis le pied sur le pont du navire, que l'ancre en fut levée. Le vaisseau démarra et les voiles s'enflèrent de vent. Bientôt, son château ne lui apparut plus à distance que réduit comme une pomme dans un verger.

Ses yeux s'ouvrirent aussitôt. Sous la défroque du marchand ambulant s'était déguisée une nouvelle créature du roi et elle venait naïvement de tomber dans les filets de celui qui la poursuivait de ses ardeurs. Outrée de colère devant ce rapt osé:

—Vous êtes un traitre! s'écria-t-elle hors d'elle-même. Celui qui veut faire de moi sa femme vous a dépêché vers moi avec l'ordre de me prendre par subterfuge. Comment n'ai-je pas flairé la ruse! Allez dire à votre maître que jamais, jamais, m'entendez-vous, je ne lui appartiendrai! Autant vaudrait pour lui essayer de repêcher ces clefs au fond de l'océan.

Ce disant, elle lança à la mer les clefs de son château.

Le prince affecta la plus grande indifférence aux propos de la belle captive. Malgré ses manifestations de fureur, le voyage s'effectua heureusement. Le navire atteignit le port où elle était impatiemment attendue.

En grande pompe, le roi se porta au-devant de la princesse; mais les protestations amoureuses du souverain se butèrent à une froideur glaciale. La princesse ne soupirait qu'après le moment de sa liberté.

Le roi fit les honneurs de son palais et l'invita à considérer ses domaines comme son futur séjour. Indignée de tant de présomption, elle jura qu'elle n'habiterait jamais que son propre château.

Le roi, conciliant, proposa alors de faire transporter dans son royaume le château de la princesse.

—Fort bien, acquiesça celle-ci; mais je vous préviens que l'entrée en est gardée par une fée vigilante et irascible.

L'adolescent, dont la vaillance avait ému le roi, pria Sa Majesté de lui en confier la délicate mission. Il exigea toutefois qu'on lui équipât un navire lourdement ravitaillé, en cas d'attaque, car le château de la princesse était situé à proximité d'une caverne servant de repaire à des géants.

Avant d'affronter les risques d'une pareille rencontre, sur l'avis de Victoire, il se munit d'une cassette d'or, de cent boisseaux de blé et d'une barrique d'eau-de-vie.

Ainsi qu'il l'avait pressenti, le navire était à peine entré en rade que, sortant de leur retraite, une fourmilière de titans foncèrent sur le débarcadère, avides de nouvelles pâtures.

Le prince, en fin matois, ordonna aux débardeurs de décharger incessamment la barrique d'eau-de-vie et il invita les brigands à se désaltérer à sa santé.

Ils firent danser la barrique qui céda sous la pression d'un formidable coup de poing dans les douves. La liqueur coula à flots. Tout le monde s'enivra. Quand ils furent tous pompettes, le prince s'amusa à provoquer les géants.

—Celui d'entre vous qui soulèvera la cale du navire, y trouvera encore à boire. Le tonneau défoncé y a versé la moitié de son contenu.

Les géants se firent un jeu de soulever la cale et d'y boire comme dans une soucoupe. Ils s'exclamèrent en choeur:

—Tu es un prince généreux. Nous te le revaudrons à l'occasion. N'oublie pas que dorénavant, tes désirs seront pour nous des ordres.

Le prince insinua:

—Celle à qui appartient le château qui domine la ville m'a donné mission de transporter ses pénates dans le royaume qu'elle habitera désormais. Qui de vous me donnera un coup d'épaule?

—Tu nous proposes là un simple jeu d'enfants.

Les bandits coururent à l'assaut du château. Ils le soulevèrent sur leurs épaules de titans et le transportèrent jusqu'au quai. Ils le déposèrent alors sur le vaisseau à l'ancre qui, de ce fait, prit l'apparence de l'arche de Noé.

L'exploit fut accompli avec une telle célérité que la vieille fée qui, dans sa guérite, en gardait l'entrée, ne s'éveilla même pas.

Le personnel du château, croyant que la fée avait fait là un tour de son métier, se réjouit de la bonne aventure d'une croisière à bord du château flottant.

Le prince prit alors congé des géants, leur léguant les cent boisseaux de blé et sa précieuse cassette d'or. Son bâtiment reprit la haute mer, alourdi du poids du château et de ses trésors.

En arrivant chez le roi, le prince y fut accueilli fort gracieusement. La princesse se montra charmée de revoir ses gens et son château, tout en maudissant à part soi l'adresse de l'intrus qui s'interposait entre eux. Chaque nouvelle épreuve, dont triomphait le prince, la livrait davantage à celui qu'elle abhorrait.

—Je n'ai que faire de mon château et mes gens y seront prisonniers, fit-elle dédaigneusement, puisque j'en ai perdu les clefs. Elles sont au fond de l'océan, et je défie qui que ce soit de les y retrouver.

—Décidément, il reste plus à faire qu'il n'y a de fait, remarqua le Grand Vizir, rongé par la jalousie. Ce cynique personnage n'ignorait pas que le vainqueur du Chevreuil Merveilleux jouissait de l'admiration de la cour entière. S'adressant au roi:

—Sire, le valeureux prince ici présent se vante qu'il saura, s'il le faut, pénétrer jusqu'aux profondeurs de l'océan, pour y quérir les clefs du château de la princesse.

Le roi, subjugué par une telle audace, interrogea alors le prétendant de sa fille. Sur sa réponse affirmative, il mit à la disposition du prince un nouveau vaisseau et une cargaison de pain frais.

Le prince se concerta avec son capitaine, afin de lever l'ancre dès le lendemain et refaire au plus tôt la route déjà parcourue. Le capitaine consulta sa boussole et les registres du bord. Le vaisseau se remit en marche et atteignit enfin l'endroit où l'illustre passagère, en défi de son royal amoureux, avait livré les clefs aux mystères de l'onde.

Le prince ordonna à l'équipage de stopper le navire et d'émietter du pain frais à profusion. Le papillonnement des miettes de pain sur les vagues ressemblait à une pluie de confetti ou à un vol de phalènes, un soir d'été.

Attirés par la manne miraculeuse, des myriades de poissons accoururent à la surface liquide. Au nom de sa tribu, une Barbote respectable rendit grâces au prince:

—Tu es le plus secourable des humains, confessa-t-elle. Tu viens de mettre fin à un jeûne prolongé. Sois-en mille fois loué. Nous te le revaudrons à l'occasion. Dorénavant, tes désirs seront pour nous des ordres.

Le prince harangua à son tour les habitants de l'onde:

—Une princesse fort belle et chérie du roi a jeté à la mer les clefs de son château. Sa Majesté m'envoie les quérir. Qui d'entre vous me les rapportera?

D'autorité, la Barbote imposa silence à l'assemblée aquatique. Elle siffla trois fois et à tour de rôle, chacun se présenta à son appel.

—Non, maitresse, nièrent à l'unanimité les poissons, nous n'avons pas vu tomber de clefs dans la mer.

La vieille Julie, la plus vieille des barbotes, n'avait cependant pas comparu. Un ou deux sifflements retentirent et elle s'amena toute en sueurs.

Elle avoua avoir aperçu une liasse d'objets miroitants, qu'elle avait d'abord recueillis au vol, puis laissé choir dans son empressement d'arriver.

—Retourne les chercher, commanda l'autre.

La vieille Julie revint sur ses pas. Le Brochet la suivit. Comme il était plus grand et sautait plus vite et plus haut, il aperçut le premier l'objet clair qu'il reconnut pour les clefs. Il s'en empara et malgré les imprécations de la vieille, il les rapporta prestement au prince.

Fier de son trophée, le prince reprit la route de retour.

Le roi le reçut en triomphe; mais l'accueil de la princesse n'augura rien de bon. Dépitée de devoir river sa destinée à celui qui, outrageusement, l'avait ravie à ses domaines, elle implora la vieille fée qui accourut à son allégeance.

La fée était furieuse d'avoir été fourbée. Elle jura d'anéantir l'intrigant qui s'était fait le complice du roi. Elle persuada donc à la princesse d'exiger la vie du prince comme prix de son amour.

Celle que rien jusqu'ici n'avait su désarmer crut enfin éteindre, par son défi, la passion du roi, car le monarque semblait vouer une affection secrète au jeune et loyal étranger.

Devant l'exigence féroce de celle qu'il aimait, le roi fut tourmenté d'indignation, mais sa vile passion l'emporta encore. Il se rendit lâchement aux volontés infâmes de celle qui régnait sur lui.

A cette fin, il ordonna que deux bûchers fussent élevés à trois pieds de distance, dans l'avenue du palais, sur une longueur d'un arpent et le feu allumé, le prince, comme dernière épreuve, devait traverser l'espace qui séparait les deux bûchers incendiés.

Prévenu de sa sentence, le condamné alla plaindre son malheur auprès de sa fidèle jument, dont il ne désespérait pas d'être secouru. La disgrâce qui flétrissait son nom n'était rien auprès de la détresse de son coeur.

Dans la sourde lutte engagée au profit du roi contre l'invincible princesse, ce téméraire Don Juan, peu à peu, s'en était follement épris et avait perdu de vue l'objet de son séjour au palais. La fille du roi n'existait plus à ses yeux et voilà que chaque jour, par une contradiction inexplicable, l'infortuné s'entêtait davantage de celle qu'il avait audacieusement enlevée pour servir les desseins du souverain amoureux.

Victoire consola son maitre et promit de le tirer de ce mauvais pas.

—Prenez deux arrosoirs, suggéra la jument enchantée, et dirigez-vous vers la forêt du roi. Quand vous y aurez fait cent pas, vous découvrirez un rocher surmonté d'un laurier rose en fleurs. Ce rocher cache une source d'eau merveilleuse. Remplissez-en les deux arrosoirs. Cette eau possède des vertus dont je vous instruirai au retour.

(A suivre)

Marie-Rose TURCOT.

—(Au Pays des Géants et des Fées).

Joyeuse Fête

29 juillet
Bernard Morrissette, La Salle.
30 juillet
Blanche Encontre, Saint-Lupicin.
31 juillet
Marcel Daneault, Saint-Joseph.
1er août
Gabriel Fradin, N.-D. de Lourdes, 12 ans.
Florence Gosselin, La Broquerie.
2 août
Agathe Cormier, La Salle.
Augustine Boille, Saint-Claude.
3 août
Armand Schaubrauk, La Salle.
4 août
Lucille Dionne, Saint-Joseph.

L'araignée

Rien n'est plus extraordinaire que l'ingéniosité de l'araignée. La soie qui lui sert à tisser sa toile provient de son corps, d'où elle sort à travers de tous petits tubes, semblables à des cheveux d'une finesse extrême. Il en sort beaucoup en même temps, mais au fur et à mesure qu'ils sortent, l'araignée les tresse, pour en former une espèce de cordelette de soie, si fine, qu'il en faut une centaine pour égaler un cheveu en grosseur. Le bout du fil de soie est accroché à une branche, à une feuille ou à un bout de bois. Quelquefois, l'araignée accroche son fil elle-même; d'autres fois, elle le laisse flotter au gré du vent, jusqu'à ce qu'il touche quelque chose et s'y accroche.

Lorsque les deux extrémités sont accrochées, l'araignée peut alors courir le long du fil et y fixer de nouveaux fils, jusqu'à vingt peut-être, tous attachés à des points différents, mais se réunissant au milieu. Ce sont pour ainsi dire les traverses de la toile. Puis d'autres fils doivent être tissés en rond, et encore en rond, autour des premiers, faisant ainsi, peut-être, jusqu'à vingt anneaux concentriques. Et toute cette belle soie sort du corps de l'araignée. La bestiole travaille vite et avec ardeur, et la toile, une fois commencée, s'achève en moins d'une heure. La toile est alors si résistante que le vent ne peut l'emporter ni la pluie la déchirer.

La toile sert à l'araignée pour attraper les insectes, de sorte que l'araignée a encore beaucoup de travail à fournir. Les insectes ne seraient pas attrapés par la toile, s'ils pouvaient s'en échapper, soit en volant, soit en marchant; pour empêcher leur évasion, l'araignée recouvre toute la toile d'une matière pareille à de la glu, qui se colle à tout ce qui pénètre dans la toile, et qui les y retient vite prisonniers.

Le cheval de Maître Laurent

Maître Laurent était un des plus importants marchands de chevaux de Normandie.

Un jour, il se rendit à Caen avec douze chevaux. Il était à peine arrivé au marché depuis une heure qu'il avait vendu onze de ces chevaux, et il les avait vendus beaucoup plus cher qu'il ne l'espérait. Il était très content et décida de garder le dernier cheval pour rentrer vite chez lui et annoncer la bonne nouvelle à sa femme.

Mais il avait soif; il attacha l'animal près de l'abreuvoir de la place et entra un instant dans une auberge pour se rafraichir.

Quand il revint, son cheval avait disparu: on le lui avait volé.

Maître Laurent, furieux, n'hésita pas une seconde; il courut chez le tambour de la ville et lui demanda d'aller crier dans les rues, à tous les carrefours, l'annonce suivante:

"Celui qui a volé un cheval au marché ramènera la bête à son propriétaire avant la fin de la journée. Si le voleur n'obéit pas, le propriétaire se verra obligé de faire ce que fit son grand-père, en pareil cas, en 1848."

Cette étrange déclaration dut vivement impressionner le voleur, car, dans le courant de l'après-midi, maître Laurent trouva à nouveau son cheval attaché près de l'abreuvoir, à l'endroit où il l'avait laissé le matin.

—Mais, lui demandèrent plusieurs personnes, très intriguées, qu'auriez-vous donc fait si le voleur n'avait pas ramené votre cheval?

—Eh bien! répondit le marchand, j'aurais fait comme mon grand-père en 1848... Je serais rentré à la maison à pied.

Henry DORAC.

Pierre Radisson

(Donatien Frémont)

Editeur: L'Ass. Cath. des Voyageurs de Commerce, section des Trois-Rivières. Illustrateur: Fleurimont Constantineau, Montréal. Commentateur: Léovide Francoeur, M.D., St-Tite, (Laviolette)

33



Ils poussaient devant eux, à mesure qu'ils avançaient, ces remparts ambulants, contre lesquels venaient s'amortir à coup sûr les balles tirées du fortin. Les Iroquois, menacés de se voir couper la retraite en perdant leurs canots, tentent un sauve-qui-peut général.

Un horrible spectacle s'offrit à Radisson quand il s'approcha de la palissade désertée. Celle-ci était criblée de balles. Des scalpes pendaient au sommet des pieux. Pas un arbre voisin qui ne fut déchiqueté par la mitraille!

Des hommes avaient évidemment été bloqués dans ce misérable réduit. Dans le sol d'argile, on avait creusé un trou qui n'avait donné aux victimes de la soif qu'un peu d'eau boueuse. C'était Dollard des Ormeaux qui venait de sauver la patrie.

34



Le fameux exploit du Long Sault explique comment les Iroquois, déroutés par leur défaite, jugèrent plus prudent de fuir devant Radisson. Le voyage se poursuivit sans incident. On sauta les rapides de Lachine sans faire portage.

Les explorateurs revoyaient Montréal après deux années complètes d'absence. Aux Trois-Rivières, grande réjouissance! C'était une fameuse aubaine pour la colonie que l'arrivée inespérée de cette riche cargaison de pelleteries.

Radisson et Groseilliers sauvaient la Nouvelle-France de la banqueroute. Les cloches des églises carillonnèrent en signe de réjouissance publique. Le gouverneur d'Argenson les combla de présents. Et ce fut la vie de famille pour le reste de l'année!

Autour de la Ferme

Dégoûtante et porteuse de maladies, telle est la mouche des maisons

La mouche commune, qui porte le nom scientifique de Musca domestica et qui pullule pendant les mois chauds, de la mi-été à l'automne, est un insecte à la fois gênant et dangereux. Elle est dangereuse pour la santé parce qu'elle se multiplie dans les ordures ménagères, le fumier ou les excréments et qu'elle peut passer directement de ces matières aux produits alimentaires, apportant avec elle des parcelles de matière organique en décomposition, des bactéries et d'autres organismes vivants qui adhèrent à son corps, à ses pattes poilues, à ses pieds gluants et à ses parties buccales ou qui peuvent être portés dans ses fientes et sa salive. La mouche commune est répandue dans le monde entier; elle s'est acquis une triste réputation par le rôle qu'elle joue dans la propagation des maladies dangereuses comme la diarrhée infantile, la tuberculose, la typhoïde, le choléra et la dysenterie. Au Canada, c'est peut-être de tous les insectes celui qui prend la plus grande part dans la transmission des maladies, et c'est pourquoi il importe au plus haut point que l'on prenne des mesures pour la combattre et l'empêcher de se poser sur les produits dont l'homme se nourrit.

Le meilleur moyen de combattre la mouche domestique est de supprimer ou de réduire ses foyers de propagation en traitant le fumier et les ordures ménagères ou en les supprimant. Le fumier frais de cheval est peut-être la source la plus prolifique de mouches à la campagne. Dans les villes, les ordures ménagères sont aussi un facteur important sous ce rapport. Les moyens répressifs ne peuvent être utiles que s'ils sont employés en commun, car un tas de fumier ou d'ordures négligé peut infester tout un voisinage. Les écuries des villes devraient être nettoyées de leur fumier au moins deux fois par semaine. A la campagne, quand cela peut se faire, le fumier devrait être enlevé tous les jours et épandu en mince couche dans les champs, où l'effet desséchant du soleil et du vent empêche la multiplication des mouches. Un moyen alternatif consiste à profiter de la chaleur produite par la fermentation, lorsque le fumier est mis en tas bien foulés. Le tas de fumier doit être placé sur la terre dure ou du béton. Les côtés du tas doivent être coupés de façon nette, presque verticalement, mais en inclinant légèrement vers le centre. A mesure que l'on ajoute du fumier frais sur le tas, il faut le tasser fortement au moyen d'une pelle. La chaleur produite par la fermentation détruit tous les oeufs, les larves et les nymphes, sauf peut-être ceux qui sont près de la surface, mais on peut détruire ces derniers en arrosant ou en pulvérisant le tas avec une solution de borax composée, 1 livre de borax dans 6 gallons d'eau. Six gallons de cette solution suffisent pour traiter 30 pieds carrés de surface.

Il faut aussi empêcher l'accumulation du fumier des autres animaux domestiques, comme les cochons, les vaches et les volailles, car les mouches se reproduisent également dans ces substances, mais moins librement.

Tous les déchets organiques, comme les ordures ménagères ou restes de cuisine, doivent être enveloppés dans du papier et mis dans des boites étanches, jusqu'à ce que l'on puisse s'en débarrasser en les faisant brûler. L'accumulation des déchets dans les dépotoirs municipaux pendant les mois d'été est très mauvaise, car ces dépôts engendrent d'immenses quantités de mouches et d'autre vermine, et peuvent constituer un grand danger public. L'incinération est le seul moyen satisfaisant de se débarrasser des déchets pendant la saison des mouches.

Il faut prendre des mesures pour exclure les mouches des maisons. L'emploi de grillages sur les portes et les fenêtres est très utile à cet égard. Quant aux mouches qui réussissent à s'introduire dans les maisons, il faut les tuer tout de suite. Les tue-mouches, les papiers collants ou empoisonnés, les appâts empoisonnés que l'on fait en mélangeant une cuillerée à thé de formaline à une tasse d'eau ou de lait sucré et que l'on expose ensuite dans les soucoupes, sont de bons moyens de tuer les mouches. Les pulvérisations contenant de l'extrait de pyrèthre dans de l'huile minérale sont aussi très utiles et très employées.

Pour plus amples renseignements sur la mouche domestique, s'adresser au Bureau de publicité et d'extention, Ministère de l'agriculture, Ottawa.

Il préfère les choux et les choux-fleurs

La chenille verte veloutée, que l'on trouve habituellement dans les choux et les choux-fleurs et qui passe sous le nom de "ver importé du chou", endommage ces légumes en rongeant de grands trous circulaires dans les feuilles et en creusant souvent dans le centre de la pomme du chou. Ces chenilles du chou, de même que la larve de la mouche du chou et l'arpenteuse du chou, sont une source de grosses pertes pour les maraichers. Pour combattre le ver importé du choux dans l'Est du Canada, on recommande des saupoudrages avec de l'arséniate de plomb et de la chaud hydratée; c'est le remède préconisé par le Service des insectes des récoltes des champs et des jardins, de la Division de l'entomologie du Ministère fédéral de l'Agriculture. Les mélanges arsénicaux appliqués sous forme liquide sont utiles lorsqu'ils sont appliqués soigneusement et en quantité suffisantes, mais les feuilles cireuses des choux et des choux-fleurs présentent une difficulté, car les liquides se rassemblent par goutelettes sur cette surface cireuse et tombent des feuilles.

Quand on saupoudre de l'arséniate de plomb et de la chaux hydratée, le mélange doit se composer d'une partie d'arséniate et de huit parties de chaux. On saupoudre le mélange sur les plantes aux premières heures du matin ou tard le soir lorsque les feuilles sont humides de rosée; il faut donner une attention toute spéciale à la partie centrale des choux et des choux-fleurs parce que c'est là que les chenilles causent le plus de dégâts. Si les plantes doivent être traitées peu avant d'être vendues, on fera mieux de se servir de poudre de pyrèthre fraiche, une partie pour trois parties de chaux hydratée ou de farine. Cette substance n'est pas toxique pour les êtres humains et l'on peut facilement se la procurer dans les pharmacies.

Dans les provinces des Prairies, on combat le ver du chou en saupoudrant avec de l'arséniate de chaux, du vert de Paris ou de l'arsénic blanc; on met une partie de ces poisons pour 10 parties de chaux hydratée. En Colombie-Britannique, le traitement recommandé est le même que pour l'Ontario sauf une exception; si l'on emploie des poussières arsénicales, tous les poisons devraient être dilués avec au moins le double de la quantité de chaux hydratée recommandée pour les conditions de l'Est du Canada.

Est-il bon de tailler et de tuteurer les plants de tomates?

La culture des mêmes espèces de légumes présente des problèmes entièrement différents, suivant la région du pays où elle se pratique. Elle ne peut être la même dans le nord que dans le sud. La saison est un grand facteur sur lequel nous ne pouvons exercer aucun contrôle. La période de végétation devient plus forte à mesure que l'on s'avance vers le Nord, et cé fait par lui-même crée de nouveaux problèmes. Si, en effet, nous voulons avoir notre part des gros prix payés au commencement de la saison et soutenir la concurrence des produits importés, nous devons chercher des variétés qui mûrissent plus rapidement que les autres, cultivées dans le Sud, tout en donnant autant de fruits, et des fruits de la même qualité. En général, les cultivateurs sont toujours prêts à améliorer leurs méthodes de culture s'ils peuvent augmenter leur revenu en ce faisant.

La question de la taille et du tuteurage des pieds de tomates a été l'objet d'un grand nombre d'expériences dans bien des pays. Comme les conditions varient d'une province à l'autre au Canada et même dans les limites de chaque province, nous avons décidé de faire des essais sur la station de Cap Rouge pour voir si les conclusions auxquelles aboutissent les autres chercheurs demeurant dans les districts au sud du nôtre s'appliquent également à notre territoire. Cette expérience a été continuée trois années, pendant lesquelles les conditions de température ont été tout à fait anormales. Il ne serait donc pas sage d'en tirer des conclusions bien arrêtées. Nous pouvons dire, cependant, en nous basant sur les notes et les observations que nous avons faites, que les résultats obtenus confirment dans une grande mesure ceux qui ont été notés par les autres chercheurs: les pieds de tomates taillés et tuteurés ont produit plus de fruits de première qualité, ou No 1, que les pieds non taillés et non tuteurés, spécialement dans les trois premières semaines de la récolte, et comme cette période est la plus avantageuse pour les producteurs, on considère que c'est là un facteur qui en vaut la peine. Les fruits récoltés sur les pieds taillés et tuteurés étaient un peu plus gros que sur les autres, mais la différence de grosseur n'était pas significative; ils étaient, d'autre part, beaucoup plus uniformes. Ces constatations correspondent également à celles qui ont été faites par beaucoup de chercheurs américains.

Mais le tuteurage coûte assez cher; il faut du temps, beaucoup de temps pour tailler et lier les pieds trois ou quatre fois pendant la saison, et c'est pourquoi je suis d'avis que si ce système peut être avantageux pour les cultivateurs se trouvant dans des circonstances favorables, près d'un marché spécial où ils peuvent obtenir un prix plus élevé pour leurs produits, il ne l'est pas pour les districts de la campagne où l'on cultive la tomate, et ne peut être recommandé pour ces districts.

C.-E. SAINTE-MARIE,
Régisseur, Station expérimentale, Cap Rouge, Québec.

La consommation de denrées alimentaires ne varie pas beaucoup au Canada

Il n'y a pas eu grand changement en ces quatre dernières années dans la consommation des principaux produits alimentaires au Canada. Il s'est consommé environ six livres de boeuf de moins et six livres de porc de plus, ainsi qu'un peu moins de mouton et d'agneau par tête de la population en 1936 qu'en 1935; d'autre part, une comparaison avec l'année 1933 révèle que la consommation de viande a augmenté de cinq livres, tandis que celle du porc a diminué d'environ sept livres. L'agneau et le mouton était un peu plus apprécié en 1933, 1934 et 1935, mais moins en 1936.

En ce qui concerne les volailles, la consommation de poules par tête de la population accuse une augmentation annuelle, petite mais régulière. Il y a eu un léger progrès en 1936 par comparaison à 1935; d'autre part, la consommation des dindons, des canards et des oies est allée en diminuant légèrement tous les ans depuis 1933.

La consommation du beurre par tête de la population a progressé lentement mais sûrement tous les ans depuis 1933; le fromage est resté plus ou moins stationnaire en ces quatre dernières années, avec une tendance à diminuer cependant; les oeufs avaient également une tendance à la baisse, si bien qu'en 1936 la quantité d'oeufs consommée par tête de la population était d'une douzaine inférieure à celle de 1933.

Voici quelle était la consommation évaluée des viandes, des volailles et de certains produits laitiers par tête de la population au Canada en 1936: porc, 67.83 livres; boeuf et veau, 60.34 livres; mouton et agneau, 5.93 livres; poules, 16.05 livres; dindons, 1. 45 livre; oies, .29 d'une livre; beurre, 31.42 livres; fromage, 3.37 livres; oeufs, 21.68 douzaines.

Une grosse augmentation dans la production des fourrures

La quantité de fourrures brutes produite au Canada au cours des 12 mois finissant le 30 juin 1936, représentait une valeur totale de $14,039,-729 contre $12,843,341 pendant la période correspondante de 1934-35. Ces totaux, nous dit un rapport officiel qui vient de paraître, comprennent la valeur des peaux de tous les animaux à fourrure, aussi bien ceux qui ont été pris par les trappeurs que ceux qui ont été vendus par les fermes d'élevage; la valeur de ces derniers représente plus du tiers du total. Le chiffre de 1935-36 est le plus élevé que l'on ait enregistré depuis la saison de 1928-29, alors qu'il avait atteint un total de $18,000,000.

Le renard argenté dépasse de beaucoup toutes les autres espèces de fourrures en ce qui concerne la valeur totale; presque toutes les peaux de renards argentés viennent des fermes. Le nombre de peaux de renards argentés produites dans la saison de 1935-36 était de 142,814, représentant une valeur de $4,728,562 et un prix moyen par peau de $33.11. Pendant la saison en revue, les peaux de renards argentés représentaient 34 pour cent de la production totale des pelleteries brutes au Canada. Le rat musqué et le vison viennent au deuxième et au troisième rang parmi les principales espèces de fourrures; le premier ayant une valeur de $2,148,605 en 1935-36 et le dernier, de $1,701,577. L'élevage du vison a fait beaucoup de progrès en ces dernières années et beaucoup des plus belles fourrures de visons viennent des fermes.

Voici quelle était la valeur totale des peaux d'animaux à fourrure par province en 1935-36; Ile du Prince-Edouard, $740,143; Nouvelle-Ecosse, $676,379; Nouveau-Brunswick, $740,-789; Québec, $2,470,998; Ontario, $2,649,647; Manitoba, $1,291,854; Saskatchewan, $1,152,373; Alberta, $1,-696,383; Colombie-Britannique, $1,-201,523; Territoire du Nord, $1,142,-694; Yukon, $276,946.

Coopération pour enrayer les insectes nuisibles aux forêts

Les compagnies de pâte de bois et de papier, les services forestiers des gouvernements provinciaux et d'autres agences aident le Service des insectes nuisibles aux forêts de la Division de l'entomologie du Ministère fédéral de l'Agriculture à faire des observations sur les insectes, qui se rencontrent dans les forêts, et des collections de ces insectes, afin de découvrir les invasions dès qu'elles se produisent. On espère ainsi arriver à mettre sur pied un service de renseignements et de protection semblable en tous points au service de protection contre le feu.

Le pays a été divisé pour cela en cinq régions, chacune ayant, au centre, un laboratoire entomologique fédéral. Les provinces Maritimes et l'Est du Québec sont desservies par le laboratoire de Fredericton, N.-B.; l'Ouest et le Nord-ouest du Québec et de l'Ontario jusqu'au lac Supérieur à l'Ouest, par celui d'Ottawa; le Nord-ouest de l'Ontario et le Nord des Prairies appartiennent à Winnipeg, Man.; les provinces des Prairies, sont desservies par Indian Head, Sask., et la Colombie-Britannique et les plaines de l'Alberta par Vernon, C.-B. Les laboratoires aux points nommés servent de chambres de liquidation pour les notes et les insectes recueillis dans les différentes régions. On développe actuellement un système qui devrait permettre non seulement de déterminer la distribution des espèces d'insectes, mais aussi leur importance relative et leurs fluctuations quant au nombre.

Tous ceux qui coopèrent dans ce service reçoivent des boites pliables pour l'expédition des spéciments recueillis, ainsi que des modèles de rapports et des instructions générales sur la méthode de faire des observations.

Pour aider les collectionneurs, une série de cours a été entreprise aux différents centres par des entomologistes d'expérience de la Division fédérale de l'entomologie.

Ils sont nombreux les insectes qui attaquent constamment les forêts et les arbres sur toute l'étendue du Canada, mais il y a actuellement deux invasions principales — celle de la mouche à scie européenne de l'épinette dans les vastes forêts d'épinettes blanches et noires de la Gaspésie et un peu aussi dans le Nouveau-Brunswick et le Nord de l'Ontario et de la Nouvelle-Ecosse; et l'autre invasion, celle de la tordeuse de l'épinette dans les grands peuplements de pin gris du Manitoba, du Nord de la Saskatchewan et du district de Kenora dans l'Ontario. Ces deux invasions, de même que toutes les grandes invasions d'insectes qui attaquent les forêts, n'ont été découvertes qu'après qu'elles avaient déjà causé d'immenses dégâts.

Lorsque le Service de surveillance des insectes sera parfaitement organisé, il faut espérer que les renseignements recueillis dans une certaine région feront prévoir qu'une grande invasion est proche. Il est beaucoup plus facile de combattre ces invasions dans leurs premières phases que lorsqu'elles couvrent une grande étendue de terrain.

Coin de la ménagère

RECETTES

Langue de boeuf. La langue de boeuf est fraiche ou salée. La langue salée est préférable pour salades ou gelées de viande, mais la langue fraiche doit être préférée pour tous les autres plats.

Recette pour langue salée (corned)

Faites tremper pendant une nuit dans l'eau froide. Changez alors l'eau et faites mijoter jusqu'à ce que la viande soit bien tendre. Cette cuisson prend quatre à cinq heures. Enlevez alors la peau et mettez au moule. Couvrez d'un aspic bien assaisonné dans un moule garni et laissez durcir.

Recette pour la langue de boeuf fraiche

(1) Laissez mijoter jusqu'à ce que bien tendre; enlevez la peau et faites revenir dans la graisse chaude avec 2 c. à soupe d'oignon. Frottez avec 1 c. à thé de farine. Mettez la langue avec l'oignon et la graisse dans une casserole. Couvrez d'eau froide et ajoutez ½ tasse de raisin sec et le jus d'un citron. Cuisez au four pendant une demi-heure. Si la sauce n'est pas assez épaisse, on peut y ajouter un peu de farine brunie.

(2) Préparez la langue comme il est indiqué plus haut (a). Couvrez de sauce aux tomates, à laquelle vous ajouterez 1 oignon haché et 1 c. à thé d'épices à mariner mêlées et faites cuire pendant une heure. Servez avec garniture de riz.

(3) Préparez la langue comme il est indiqué ci-dessus (a). Quand la langue est suffisamment tendre mettez-la dans une terrine et couvrez de gelée de mûres, battue à la fourchette et mêlée avec ¼ tasse de raisin sec bouilli et le jus d'un citron. Cuisez au four à 350° pendant 10 minutes.

Sauce chaud-froid

1 c. à soupe de gélatine dissoute pendant 5 minutes dans 2 c. à soupe d'eau froide.

1 tasse de sauce moyenne No 2, blanche, brune ou aux tomates.

Façon de procéder

(a) Ajoutez la gélatine dissoute à la sauce chaude et brassez jusqu'à ce qu'elle soit complètement fondue.

(b) Versez sur la viande ou le poisson très froid quand elle est sur le point de prendre.

Trois recettes différentes pour salade de pommes de terre

(a) Mélangez 4 tasses de pommes de terre bouillies, refroidies et coupées en cubes avec 6 cuillerées à soupe d'huile à salade, 3 c. à soupe de vinaigre, 4 cuillerées à soupe de persil. Assaisonnez au goût de sel et de tabasco.

(d) Ajoutez 2 oeufs durs hachés et 1½ c. à soupe de piment vert déchiqueté aux ingrédients déjà énumérés au paragraphe (a).

(c) Mélangez 1 tasse ½ de pommes de terre bouillies, passées à la passoire avec 4 c. à soupe de "bacon" en dés cuit bien croustillant, 2 c. à soupe de piment vert déchiqueté et 1 c. à soupe d'oignon doux râpé. Humectez de 3 c. à soupe d'huile à salade et de 2 c. à soupe de vinaigre. Assaisonnez fortement de sel et de tabasco.

Oeufs brouillés avec sauce au tomate

6 oeufs
1 tasse ¾ de tomates
2 c. à soupe de sucre
4 c. à soupe de beurre
1 tranche d'oignon
1 c. à thé de sel
¼ c. à thé de poivre.

Faites mijoter les tomates et le sucre cinq minutes. Faites frire le beurre et les oignons cinq minutes. Enlevez l'oignon et ajoutez les tomates, les assaisonnements et les oeufs légèrement battus. Faites cuire comme pour les oeufs brouillés. Servez avec du pain blanc ou du pain de son.

Mets variés aux oeufs

La science a découvert l'existence de plusieurs vitamines dans les produits alimentaires; chacune de ces vitamines est essentielle à une certaine phase de la croissance ou pour prévenir certains types de maladie. Aucun produit alimentaire ne possède de toutes les vitamines dans les quantités requises par l'organisme humain, mais aucun produit alimentaire non plus ne renferme autant de vitamines que les oeufs. Les oeufs contiennent les vitamines A, B1, B2 et D. Les vitamines A et D, qui sont essentielles à la croissance, qui préviennent également certaines maladies des yeux et qui sont indispensables dans la bonne formation des os et des dents, se trouvent en abondance dans les oeufs. La vitamine B, la vitamine de la levure, qui prévient l'épuisement nerveux, la perte de poids et l'anémie, est présente également en quantité modérée

Gâteau à l'orange

(Jaunes d'oeufs seulement)

½ tasse de beurre
½ tasse de lait
3 c. à thé de poudre à pâte
Zeste râpé d'une grosse orange
1 tasse de sucre
1 tasse ¾ de farine à pâtisserie
8 jaunes d'oeufs
½ c. à thé de muscade (si l'on veut)
¼ c. à thé de sel

Façon de procéder

(a) Réduisez le beurre en crème jusqu'à ce qu'il soit mousseux, et incorporez le sucre en battant le mélange.

(b) Battez les jaunes jusqu'à ce qu'ils soient suffisamment épais et de la couleur du citron; ajoutez le beurre et le sucre réduits en crème; battez le mélange jusqu'à ce qu'il soit mousseux; ajoutez le zeste d'orange.

(c) Ajoutez à peu près un tiers de farine tamisée avec les autres ingrédients secs, et puis un tiers du lait, alternant la farine et le lait jusqu'à ce que les proportions en soient épuisées.

(d) Remplissez à moitié les lèchefrites beurrées et enfarinées et cuisez au four à 350° jusqu'à ce que le gâteau se détache des bords ou qu'une paille, enfoncée au centre, en sorte parfaitement nette.

(e) Laissez refroidir au moins dix minutes avant de retirer de la lèchefrite.

Ce gâteau est excellent recouvert d'un glaçage au chocolat.

Croquettes aux oeufs

6 oeufs
2 c. à soupe de beurre
1 tranche d'oignon
¼ tasse de farine
1 tasse de bouillon blanc
3 jaunes d'oeufs
Miettes de pain rassis, fromage râpé, sel, poivre.

Faites pocher les oeufs et asséchez-les sur un linge. Faites cuire le beurre et les oignons trois minutes. Ajoutez la farine, et le bouillon graduellement. Faites cuire une minute et refroidissez. Recouvrez les oeufs du mélange, roulez dans des parties égales de miettes de pain et de fromage râpé, trempez dans un oeuf battu, roulez de nouveau dans des miettes de pain, faites frire dans une couche profonde de graisse, et égouttez sur du papier brun. On peut servir les croquettes avec une sauce claire, faite avec des parties égales de bouillon blanc et de crème et assaisonnée de fromage râpé, de sel et de paprika.

Le diabète

Par John-L. Rice, M.D., Commissaire du Service d'Hygiène de la ville de New-York

Grâce, en grande partie, à l'oeuvre du Département de l'Hygiène de la Ville de New-York, le public sait à quoi s'en tenir sur la fréquence de plus en plus grande du diabète. On peut dire en toute confiance que, sur 100 hommes ayant passé la quarantaine, il y en a au moins un qui est atteint de diabète, et que sur 100 femmes ayant atteint cet âge, il y en a trois ou quatre qui souffrent de cette maladie.

Il est bon de se souvenir de cela, car, à l'heure actuelle, les médecins savent soigner le diabète si bien que le malade peut vivre confortablement et continuer à s'occuper de ses affaires comme n'importe quel autre individu normal. Il y a vingt ans, ceci n'aurait pas été vrai; le diabétique souffrait de la faim et de la soif et, s'étiolant peu à peu, mourait généralement au bout de quelques années. Le changement dans cet état de choses s'est produit lorsque, en 1921, un savant canadien, le Dr Banting, attaché aux laboratoires de l'Université de Toronto, a découvert l'insuline. C'est une substance produite par certaines cellules du pancréas, et dont l'organisme humain a besoin pour utiliser l'amidon et le sucre qui se trouvent dans les aliments.

On prépare actuellement l'insuline en l'extrayant du pancréas des animaux, et elle se présente sous la forme d'une solution que l'on injecte aux personnes atteintes de diabète. A certains patients, il faut deux injections par jour, à d'autres, il en faut trois ou quatre. Mais dans les cas bénins, certains malades peuvent se passer d'injections d'insuline, à condition de régler sévèrement leur régime alimentaire.

L'expérience a démontré que l'insuline ne produisait aucun effet si elle était absorbée par la bouche. Des charlatans sans scrupules annoncent certaines drogues qui remplacent soi-disant l'insuline et qui n'ont pas besoin d'être données en injections. Ne vous laissez pas prendre à ces mensonges. Si vous avez le diabète, suivez les conseils de votre médecin. Si vous désirez avoir des renseignements plus détaillés sur le diabète, écrivez à la New-York Diabetes Association, 386 Quatrième Avenue, New-York City, et demandez la brochure intitulée "Helpful Information for Diabetics". Ajoutez un timbre de trois sous pour les frais d'affranchissement.

Cours du grain fourni par

James Richardson & Sons Ltd.

1019, EDIFICE GRAIN EXCHANGE, WINNIPEG — TEL. 93 452

Prix déchargé à Fort William ou Port Arthur

PRIX COMPTANTS A WINNIPEG

	Lundi	Mardi	Mercredi	Jeudi	Vendredi	Samedi
Juillet	19	20	21	22	23	24
BLE						
Nord No 1	151¼	146⅛	145⅞	142½	145¼	1 4⅝
Nord No 2	148	143	142⅜	139½	142	141⅝
Nord No 3	143⅛	139	138⅜	136¼	139¼	138⅝
No 4	137	132	131⅜	130¼	133⅜	133⅛
No 5	126¾	121¾	122⅞	118⅜	120⅜	119⅝
No 6	120¾	115¾	116⅞	112⅜	114⅜	113⅝
Fourrage	104¾	99¾	100⅞	96⅜	98⅜	97⅝
Sur voie net	147¾	142¾	143⅞	139⅜	141⅜	140⅝
No 1 Durum	132⅜	127⅜	129⅞	125¾	127¾	126⅞
No 2 Durum	127⅜	122⅜	124⅞	120⅜	122⅜	121⅝
No 3 Durum	125⅜	120⅜	122⅞	118¾	120⅜	119⅝
Inférieur Nord 1	149¾	144⅝	133⅞	141	143⅜	143⅛
Inférieur Nord 2	146½	141½	141¼	138	140½	139⅞
Inférieur Nord 3	142	137½	137¼	134⅜	137⅜	137⅛
Charbonneux 1	146	141	140⅜	137¼	139⅜	139⅛
Charbonneux 2	143	138	137⅜	134¼	136⅜	136⅛
Charbonneux 3	140	135	134⅜	131⅛	133⅜	133⅛
Rej. Nord 1	144	139	138⅜	135¼	137⅜	137⅛
Rej. Nord 2	141½	136½	136¼	132⅜	135¼	134⅝
Rej. Nord 3	138	133	132⅜	129¼	131⅜	131⅛
Printemps 1	137¾	132⅜	133⅞	129⅜	131¾	130⅝
Printemps 2	135¾	130⅜	131⅞	127⅜	129⅜	128⅞
Printemps 3	132¾	127⅜	128⅞	124⅜	126¾	125⅝
AVOINE						
C.W. No 2	67	65⅝	65½	64	62⅝	62½
C.W. No 3	64	62⅝	62½	61	59⅝	59½
Fourrage No 1	62	60⅝	60½	59	57⅝	57½
Fourrage No 2	55	53⅝	53½	52	50⅝	50½
Fourrage No 3	50	48⅝	48½	47	45⅝	45½
Sur voie net	59⅛	58⅞	59⅜	58⅜	58	57⅛
ORGE						
C.W. Na 3	69¾	69⅛	71⅞	72¼	72¾	71⅜
C.W. No 4	64¾	64⅛	66⅞	68	68½	67½
C.W. No 5	63¾	63⅛	65⅛	67	67½	66½
C.W. No 6	62¾	62⅛	64⅞	66	66½	65½
Sur voie net	67¼	66¼	67⅛	65⅞	65⅝	65¾
LIN						
C.W. No 1	182	178	180	175¾	178	178
C.W. No 2	178	174	176	171¾	174	174
C.W. No 3	162	158	160	155¾	158	158
C.W. No 4	157	153	155	150¾	153	153
Sur voie net	182	178	180	175¾	178	178
SEIGLE						
C.W. o 2	154	150⅛	153½	150	150	152
C.W. No 3	149	145½	148½	145	148	147
C.W. 2 rej.	97⅝	93	94½	91	92⅝	94¼
C.W. No 4	94⅝	90	91⅛	88	89⅝	91¼
Ergot rej. X	92⅝	88	89⅛	86	87⅝	89¼
Sur voie net	104⅝	100	101⅛	98	98⅝	101¼

OPTIONS — WINNIPEG

	Lundi	Mardi	Mercredi	Jeudi	Vendredi	Samedi
BLE						
Juillet	151	146	145⅝	142¾	144¾	144⅛
Oct.	142¾-⅞	137¾	138⅞139	136¾-⅞	136¾-⅞	135⅞-136
Déc	138¾-⅞	133¾	135⅛	131½	133⅛-¼	32⅛
AVOINE						
Juillet	67	65⅝	65½	64	62⅝	62½
Oct.	54⅛a½	53⅞	54⅜	53⅜a⅞	53	52½
Déc	50⅞	50¾	51⅛	50½	49⅜	49⅛
ORGE						
Juillet	69¾	69⅛	71⅞	72	72⅛	71½
Oct.	65¼	64¼a⅜	65⅛	63⅞	63⅝a¾	63⅜
Déc	64⅛	63⅜	64¼	63	62½	62⅝
LIN						
Juillet	182	178	180	175¾	178	178
Oct.	184	179½	181½	177¼	179⅜	180¼
Déc	181¼	176⅜	178	175¼	177¼	178
SEIGLE						
Juillet	154	150⅛	153⅛	150	153	152
Oct.	99⅝	95	96⅛	93	94⅝	96⅛
Déc	97⅜	93⅛	93⅜	91½	92⅝	96⅛

Feuilleton de la "Liberté"

Quand on aime...

par H. A. DOURLIAC

NUMERO 4

(Suite)

Sans doute, elle ne lui voulait pas de mal... pas plus qu'à sa mère, du reste; ce n'était pas sa faute, pauvre petite!

Elle n'en avait pas moins des qualités, de la délicatesse, du tact, elle ne pouvait les méconnaitre... mais tout de même!

Pour elle, mon Dieu! ce serait toujours une consolation! Oh! elle ne la lui disputerait pas! elle pourrait bien élever sa fille comme elle voudrait! et même, si elle s'ennuyait trop aux "Ronces", comme l'insinuaient quelques bonnes âmes... Lequel lui serait le plus pénible? ou de revoir les allées vides ou d'y voir courir une fillette à la place d'un petit garçon?

En danger

—Une pneumonie! mais c'est très grave, docteur!

—Oui, Madame, aussi ne faut-il pas le laisser deviner à la jeune mère, encore si faible.

—En effet, elle ne se remet pas vite et m'inquiète un peu...

—Tristesse, chagrin! Il ne lui faudrait pas encore d'émotions, et c'est pourquoi je fais appel à votre fermeté.

—Mais... cette enfant n'est pas en danger?

Il ne répondit pas.

—Perdue! murmura l'aïeule tremblante.

—Je ne dis pas ça! Tant qu'il y a de la vie!... et ces tout petits ont parfois une force de résistance!...

—Oh! vous la sauverez, docteur! Il le faut! Vous avez bien sauvé son père de la même menace quand il ne marchait pas encore!

—Ce fût plutôt vous, Madame; et, sans vos soins éclairés, votre intelligente initiative, votre énergie passionnée...

—Ah! Docteur! ce que j'ai fait pour Bernard, ne pourrais-je le faire pour cette pauvre petite!

—Peut-être...

Elle sentit une réticence et en fut mortifiée.

Avec son expérience de clinicien, penché sur les douleurs humaines, physiques et morales, avait-il lu dans le coeur de la vieille dame ce qu'elle essayait vainement de dissimuler? La jugeait-il une grand'mère dénaturée?

Son visage bouleversé démentait cette supposition et le médecin ajouta prudemment:

—Surtout, ne laissez pas deviner vos alarmes à la maman! Elle n'a pas besoin de cela, et il faudrait la décider à ne pas garder le berceau près d'elle.

—Mon Dieu! Docteur... Vous redoutez...

—Tout, Madame, pour la mère et pour l'enfant.

Il acheva de rédiger l'ordonnance et prit son chapeau:

—Je reviendrai demain matin, dit-il; si la nuit n'est pas mauvaise, il y aura de l'espoir.

Atterrée du sous-entendu menaçant, la vieille dame regardait le papier dont les lignes dansaient devant ses yeux...

"Si la nuit n'était pas mauvaise!"

Elle comprenait bien ce que cela signifiait...

Oh! mais ce ne serait pas!

Retrouvant toute son énergie, elle donna ses ordres avec lucidité, composa son visage et remonta chez sa belle-fille.

Avec la prescience divinatoire des mères, Sonia avait la crainte vague de ce qu'on lui cachait, et, appuyée sur un coude, elle se penchait sur le petit berceau.

—Le docteur a raison, vous êtes trop imprudente; il vaut mieux mettre Bébé dans la pièce voisine.

La jeune femme joignit les mains:

—Oh! non! je vous en supplie! laissez-moi ma petite fille! Je n'ai qu'elle... et elle n'a que moi! ajouta-t-elle dans un soupir si poignant que la grand'mère en fut remuée jusqu'au fond des entrailles.

—Eh bien et moi! je ne compte donc pas! L'enfant de Bernard, le vôtre, ne doit-il pas avoir deux mamans?

Son enjouement un peu forcé n'en fit pas moins briller un éclair sur le front pâle... Et la grand'mère ajouta:

—Je comprends que vous ne vouliez pas confier la petite à une étrangère, mais moi? Je m'installerai près d'elle, sur la chaise longue, et nous serons tout près de vous. Ce sera préférable pour toutes deux.

—Mais la fatigue...

—Je ne suis pas encore si rouillée et ça me rappellera le temps où j'étais une jeune maman, comme vous... Je sais bercer les petits!

Elle avait pris le pauvre poupon d'un geste vraiment maternel et Sonia la regardait tout émue.

Etait-elle vraiment sincère?

Devant la froideur, l'indifférence de sa belle-mère pour sa petite fille, la jeune mère avait senti un doute pénible se glisser peu à peu dans son âme endolorie... et une détresse poignante succéder à la joie égoïste d'avoir son enfant tout à elle.

Nature aimante avant tout, l'amour lui semblait aussi nécessaire à la vie que l'air et la lumière! Le paradis, à ses yeux, c'étaient tous les êtres chers s'aimant, et si, pour elle-même, l'indifférence de la mère de Bernard lui était douloureuse, que serait-ce si elle s'étendait à sa petite fille!

Aussi, à l'idée qu'elle avait pu se méprendre sur ces sentiments, elle éprouvait une surprise joyeuse, mêlée de confusion; et comme la vieille dame tendait la petite créature à son baiser, elle murmura:

—Je croyais que vous ne l'aimiez pas! pardonnez-moi!

Au nom du père

Sonia avait vu emporter le petit berceau sans appréhension; le rais de lumière filtrant de la porte entrebâillée lui semblait un rayon béni de l'au-delà, et elle croyait voir le sourire heureux de Bernard penché au-dessus de sa fille et de ses deux mères...

"Deux mamans."

C'était encore plus doux, plus maternel! et quelle douceur dans cette union promise! dans cette double tendresse enveloppant l'enfant sans père, pour le remplacer un peu!

Sonia eut un élan de reconnaissance vers la Vierge-Mère aux fruits d'or qui aplanissait ainsi sa route, et elle s'endormit en murmurant un "Souvenez-vous."

La grand'mère ne dormait pas, elle!

Inclinée sur le petit berceau, elle écoutait le souffle oppressé, la toux sèche, le faible gémissement d'oiseau blessé, quand elle appliquait les révulsifs sur cet épiderme fragile comme une feuille de rose!

Et elle sentait bien la force du lien qui l'attachait déjà, quoi qu'elle en pût penser, à cette frêle créature, "chair de la chair de sa chair," selon une expression significative de Marguerite d'Angoulême.

Elle ne se l'avouait pas encore, ne voulant y voir que cette compassion naturelle envers un être faible et qui souffre. Mais il y avait plus que cela dans l'étreinte de ses bras débiles qui semblaient retrouver leur vigueur pour défendre l'enfant de Bernard comme elle avait défendu Bernard lui-même.

Elle faisait appel à ses souvenirs, à son expérience, se remémorant ce qu'elle avait fait alors pour lui, revoyant sur l'oreiller la pauvre petite figure contractée... Et avec ce geste instinctif des mères, fuyant devant le loup, leur petit dans les bras, elle serrait contre elle la frêle créature que la Rôdeuse voulait lui arracher!...

Vers le matin, la fièvre tomba, mais un extrême abattement lui succéda... le pauvre bébé devint d'une pâleur de cire, les lèvres violettes, le nez pincé, les yeux éteints...

Etait-ce la fin?

Ce fut une angoisse atroce!... et la grand'mère dut étouffer les sanglots qui lui montait à la gorge...

Sa petite-fille!

Allait-elle voir mourir sa petite-fille?

Repoussée, dédaignée, la pauvrette allait-elle retrouver son père, plus doux et plus accueillant que l'aïeule, retourner au paradis avec les anges...

Soudain, une épouvante vint glacer son coeur:

La petite n'était pas encore baptisée... et par sa faute!

—On a bien le temps! Attendez d'être relevée! avait-elle répondu à la jeune mère, désireuse de se conformer à la règle religieuse, sans tarder.

Pourquoi cette négligence coupable qui allait peut-être fermer le ciel à la pauvrette!

Oh! cela non, par exemple!

Rapidement, sans bruit et sans hésitation, elle prit une carafe, et, selon le rite commandé en cas d'urgence, elle fit couler l'eau pure sur le front innocent, en prononçant les paroles sacramentelles d'une voix étranglée par l'émotion:

"Je te baptise, au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit..."

Au moins, si elle ne pouvait sauver sa petite-fille sur cette terre, elle lui ouvrait les portes du ciel...

. . . .

Quand elle s'éveilla, après une nuit paisible, la jeune mère, prêtant l'oreille anxieusement, entendit de l'autre côté de la cloison une berceuse béarnaise que fredonnait quelquefois Bernard:

"Fais nono, mon bel enfantou!"

Grand'mère chantait!

Tout allait bien!...

Mais quand elle vint lui apporter sa petite-fille endormie, avec un souffle léger, Sonia s'aperçut avec étonnement que la chevelure encore noire de la grand'mère était maintenant toute striée de fils d'argent.

Relevailles

Les relevailles ne furent pas attristées par un nouveau deuil; le péril (un peu accentué peut-être par le brave docteur qui était aussi un excellent psychologue) était définitivment écarté; il le déclara lui-même, et, la semaine écoulée, le petit berceau aurait pu reprendre sa place près du grand lit.

Mais la grand'mère avait pris sa tâche à coeur et déclaré très convaincue:

—Ca ne me fatigue pas du tout et vous me désobligeriez si vous me repreniez la petite avant d'être tout à fait remise.

Trop heureuse du sentiment manifesté ainsi, Sonia y avait mis quelque complaisance et prolongé aux dernières limites les précautions plus ou moins nécessaires.

Mais enfin, après avoir gardé consciencieusement lit, chaise longue, chambre, elle avait maintenant son "exeat" avec permission et même recommandation de reprendre ses habitudes.

Aussi sa première sortie était-elle pour aller remercier la Vierge bénie dont la protection s'étendait déjà sur le petit être, puisqu'elle lui donnait deux mères.

—Puis il faudra s'entendre avec M. le curé pour le baptême, n'est-ce pas, ma mère?

Mme Lepreux n'avait pas répondu. Elle était très embarrassée, n'ayant encore osé dire à la jeune femme le danger couru par l'enfantelet. Elle avait agi au mieux, pour sauver l'âme et le corps, mais, tout de même, si elle avait acquiescé au pieux désir de sa belle-fille, elle n'eût pas été réduite à cette extrémité dont la révélation pouvait provoquer, non seulement des reproches mérités, mais encore un ébranlement néfaste à la nourrice; et la vieille dame reculait si bien que l'on arriva au presbytère sans qu'elle se fût décider à parler.

L'abbé Norbert reçut ces dames avec sa bienveillance accoutumée, admirant le joli poupon et sa bonne mine.

—Oui, c'est une belle petite fille! déclara l'aïeule avec orgueil.

—Et ce sera une bonne chrétienne, comme sa maman... qui aurait bien dû lui assurer ce titre plus tôt! reprocha doucement le vieux prêtre.

—Ce n'est pas la faute de Mme Bernard, Monsieur le Curé, c'est la mienne, confessa franchement la grand'mème.

—Oui, on croit toujours avoir le temps, et cependant c'est si fragile, un nouveau-né!

—Ne m'en parlez pas, Monsieur le Curé! Mes cheveux en ont blanchi! Je peux l'avouer, maintenant que tout danger est conjuré; mais je ne voudrais pas repasser une nuit pareille!

Et, tout d'un trait, soulageant enfin son coeur, elle dit ces heures d'angoisse mortelle dont le souvenir faisait encore trembler sa voix!

—Mon Dieu! et je l'ignorais! balbutia la jeune mère toute pâle.

—Le docteur avait recommandé de vous le cacher, à cause de votre lait.

—Mais si elle était morte sans baptême, mon Dieu!

—Rassurez-vous, je l'avais baptisée moi-même...

D'un double élan de mère et de chrétienne, Sonia saisit la vieille main ridée qui, deux fois, avait assuré le salut de son enfant et la porta à ses lèvres avec un "Merci!" jailli des profondeurs de son âme.

D'un oeil paternel, le bon curé suivait cette petite scène, dont il devinait les dessous:

—Alors, vous voilà plus que marraine, chère dame, puisque vous avez vous-même conféré le sacrement à ma nouvelle paroissienne. Nous nous bornerons donc à compléter la chose, mais l'on s'épargnerait bien des angoisses si l'on observait mieux les prescriptions très sages de l'Eglise.

Le retour fut silencieux; l'évocation du danger couru oppressait encore les deux femmes.

Rentrée aux "Ronces", Sonia prit la mignonne dans sa petite voiture et l'embrassa passionnément, puis, la mettant dans les bras de sa belle-mère:

—Je lui avais donné la vie, vous la lui avez conservée; elle est à nous deux, "maman."

Papa-Maman

La petite Marie atteignait l'âge de raison. Elle était déjà fort raisonnable, et surtout elle avait un coeur aimant, plein de tendresse, pour ses deux mères qu'elle confondait dans le même sentiment filial.

—Maman, c'est "maman"; mais grand'mère, c'est "papa!" avait-elle répondu, un jour, triomphalement à une fillette encadrée de ses parents.

Et elle était venue se jeter dans les bras de l'aïeule ravie qu'elle appelait parfois ainsi, en jouant.

Le mot enfantin était au fond très juste, et s'il n'y avait aucune rivalité entre les deux mères, c'est que tout se passait comme dans un ménage très uni où l'un n'est pas tenté d'empiéter sur l'autre.

Sonia réclamait d'autant plus volontiers les conseils de sa belle-mère qu'elle ne les imposait jamais et que le souvenir de son époux y était toujours mêlé.

—Pour Bernard, je faisais ainsi...

Toutes deux avaient la même conception du rôle d'une éducatrice et du devoir de former l'esprit et le coeur comme on doit soigner le corps. Sonia, moins virile, y mettait plus de douceur, de caresses, de piété; la grand'mère y ajoutait la forte empreinte d'une haute raison, d'un caractère ferme et loyal sans aucune compromission.

La petite fille aimait ses deux mères: sa plus douce récompense était un baiser de l'une, mais un blâme de l'autre eût été la plus sévère punition.

—Si tu apprends bien ton catéchisme, tu feras plaisir à ta maman, disait grand'mère.

—Si tu fais un mensonge, que penserait ta grand'mère! disait maman.

L'harmonie était parfaite... l'intimité, pas encore tout à fait au diapason; l'une étant d'humeur démonstrative, l'autre, extrêmement timide... mais elles n'en communiaient pas moins dans le sentiment qui les penchait vers la petite Marie, reflet de celui qu'elles gardaient au fond du coeur pour le fils, le mari, jamais oublié, toujours pleuré.

Mlle Sidonie, qui avait prédit que "ça ne pourrait pas durer!", en était pour ses désagréables pronostics.

La châtelaine des "Soucis," pour ses avances.

Belle-mère et belle-fille s'entendaient, se suffisaient, et l'ennui ne se glissait jamais dans les journées laborieuses et bien remplies.

Dans le pays, les plus récalcitrants avaient maintenant adopté la maman de "la petite à M. Bernard", qui semblait si bien avoir adopté sa patrie, sa famille, évoquant bien rarement l'Italie, Venise, Capri, l'oncle Ladislas.

Elle était le premier ministre de sa belle-mère dans la distribution des aumônes, et, tout en s'effaçant toujours devant elle, sa bonne grâce y ajoutait quelque chose de plus et de mieux.

A l'église, elle tenait l'harmonium, dirigeait la petite maîtrise, et sa voix pure, célébrant les louanges du Seigneur, attirait parfois du "beau monde," d'autant qu'elle ne consentait pas à la faire entendre ailleurs.

—Je ne chantais que pour le bon Dieu et pour Bernard; puisqu'ils sont réunis là-haut, je continue.

Et sa belle-mère ne pouvait qu'approuver.

Maintenant, quand l'ancien mameluk parlait des "dames Lepreux", il ne faisait plus de différence.

Evidemment, la plus Française n'eût pas été moins étrangère et rien ne rappelait son origine, pas même son prénon, jamais prononcé...

Pour tous, elle était "Mme Bernard" ou "maman" ou "ma fille"... et Mme des Soucis elle-même ne l'appelait jamais que "petite amie."

Elle n'aspirait pas à un autre horizon que le ciel gris de Vauxmort, dont elle comprenait mieux la mélancolique douceur.

—C'est une nature molle et passive, fait pour être toujours dominée, déclarait Mlle Sidonie, férue au contraire de théories féministes et qui prêchait l'égalité des sexes. Si elle ne subissait pas l'ascendant de sa belle-mère, ce serait celui de son confesseur.

Elle se piquait d'indépendance de toutes les manières, l'affirmant à tout propos et hors de propos, dans sa toilette, ses habitudes, ses idées, ses relations, ses lectures, et n'admettant aucune autorité.

—Ni parents, ni professeur, ni mari, ni prêtre ne m'en auront jamais imposé! déclarait-elle.

Mais Voltaire était son dieu et Rousseau son prophète.

Libre penseuse avant la lettre, elle ne perdait pas une occasion de fronder la liberté de ceux qui pensaient autrement, et, tout en niant la divinité, elle la prenait si souvent à partie qu'un jour Sonia n'avait pu s'empêcher de lui répondre de son ton paisible:

—Si j'étais le bon Dieu, Mademoiselle, je serais très flatté de voir combien vous vous occupez de moi!

Et la vieille fille ne lui avait jamais pardonné.

—Oh! Mme Bernard! il ne faut pas s'y fier avec ses airs doucereux.

Sonia n'était pas d'humeur combattive, mais il ne fallait pas attaquer devant elle les objets de son culte; et son autorité, moins apparente que celle de sa belle-mère, n'était pas moins réelle. "Les doux sont des forts qui ont la manière."

Ce mot pouvait lui être appliqué, et Mme Lepreux s'en amusa parfois en la chargeant de quelque mission plus ou moins délicate, affaire à régler, procès à éviter...

—Avec vous, ça s'arrangera bien mieux! disait-elle.

Parfois même elle la déléguait à la vieille Elise, qui recevait généralement assez mal les observations sur sa cuisine.

—Moi, je me ferais dévorer! mais vous, elle n'osera pas!

Avait-elle un gâteau de miel dans sa poche?

—Sans en avoir l'air... et peut-être sans s'en apercevoir, elle vous amène toujours à ce qu'elle veut... Et ce n'est pas réciproque! disait en riant la douairière des Soucis.

En effet, tout en lui témoignant beaucoup de déférence, Sonia ne se laissait nullement entamer, et toutes les petites ruses pour la faire sortir de sa réserve et de son deuil avaient complètement échoué.

—C'est que le noir lui va bien! insinuait Sidonie.

—C'est plutôt une manière d'écriteau pour indiquer: "Chasse gardée!" opinait la châtelaine...

Mme Bernard était-elle de ces femmes qui inspirent plus de confiance et d'amitié que d'autres sentiments? Jusque-là elle n'avait eu à se défendre contre aucune importunité.

Et cependant elle avait un amoureux! Oh! il n'était pas bien dangereux! paraissant à peine avoir l'âge de la petite Marie!

C'était un enfant pâle, rencontré quelquefois avec sa bonne, sur la route haute ou dans les bois de Theil. Il ne regardait pas du tout la fillette, mais ne quittait pas des yeux sa maman et se retournait quand elle était passée...

—C'est qu'il trouve que j'ai une jolie maman! disait la petite Marie, câline, qui n'avait pas été sans le remarquer.

Peut-être n'en avait-il pas? mais il devait avoir un papa, car, un dimanche, on l'avait rencontré avec un homme jeune encore qui le tenait par la main et l'avait entraîné vite, vite, en apercevant la jeune femme.

Accident

Un matin, en s'habillant, Mme Lepreux fit une chute si malencontreuse qu'elle ne put se relever et qu'il fallut la transporter péniblement dans son lit.

Malgré ses souffrances, elle s'efforçait de rassurer sa belle-fille, d'autant plus inquiète que leur vieux docteur était mort subitement et n'étant pas encore remplacé, il avait fallu envoyer chercher un médecin de Theil, nouveau lui-même dans le pays.

—Après tout, c'est peut-être un mal pour un bien! dit philosophiquement la grand'mère; j'aime mieux l'expérimenter sur moi que sur ma petite-fille!

Le docteur Marchal ne justifiait pas ses appréhensions, et, à première vue, la vieille dame se sentit en confiance.

Ce n'était pas un jeune débutant, mais un homme grave, aux temps légèrement grisonnantes, aux yeux tristes, et dont seul le sourire, très rare, éclairait la physionomie plutôt sévère.

Il diagnostiqua une fracture simple, mais que l'âge et l'arthritisme pouvaient compliquer. Aussi, après l'avoir réduite très habilement et mis le membre dans un appareil, ordonna-t-il un repos et une immobilité absolus.

Sa netteté, sa décision, son autorité impressionnèrent favorablement la vieille dame qui n'aimait pas les phraseurs. Elle lui en témoigna sa satisfaction.

—J'ai été interne au Val-de-Grâce et le "traumatisme dans les affections rhumatismales" a été mon sujet de thèse.

—Vous vous destiniez à la médecine militaire?

—J'en ai fait, Madame, et j'ai démissionné seulement voilà quelques années.

Pourquoi avait-il quitté l'armée, avant l'âge de la retraite? Mlle Sidonie, venue bien vite aux nouvelles, en apprenant l'accident, en avait l'explication toute prête.

—Médecin-major, il avait un avenir magnifique! mais il avait fait un sot mariage et avat dû renoncer à sa carrière; sacrifice bien mal récompensé par une créature sans moralité et sans coeur, qui l'avait planté là, lui laissant un enfant sur les bras!

—Pas du tout, rétorqua charitablement la baronne Wétheuil. Sa femme était charmante, mais très délicate; il a quitté le service pour se consacrer uniquement à sa santé, et il n'a malheureusement pu la sauver! Il est venu chercher le bon air pour son petit garçon, très fragile aussi.

De ces deux versions, plus ou moins romanesques, laquelle était la plus exacte? Peut-être aucune?

Ni Mme Lepreux ni sa belle-fille ne prêtaient beaucoup l'oreille aux commérages. Le docteur se montrait attentif, adroit et soigneux, avec l'une; réservé, discret, poli, mais froid, avec l'autre; elles n'en demandaient pas davantage.

Cependant, Sonia n'eût pas été femme si elle n'eût été légèrement intriguée en reconnaissant en lui le papa probable de son petit amoureux!

Mais elle avait bien d'autres sujets de préoccupations! Et les soins à la malade, la direction de la maison, sans négliger ses devoirs maternels, tout cela suffisait bien à l'absorber!

Très active et peu douillette, la vieille dame souffrait surtout de son immobilité forcée.

—Sans doute, sans doute! mais si vous étiez seule ou avec des mercenaires! objectait le docteur.

Elle pouvait juger de la différence!

Trop heureuse de lui prouver sa tendre sollicitude, Sonia n'avait voulu partager cette tâche avec personne.

D'autorité, elle avait passé la nuit sur la chaise longue près de sa belle-mère, disant:

—Marie a moins besoin de moi et Victorine couchera près d'elle.

Mme Lepreux en avait été profondément attendrie, et le lendemain elle avait déclaré:

—Puisque vous tenez absolument à rester près de moi, prenez la chambre de Bernard.

La chambre de Bernard!

Est-ce l'adoption définitive!

En tous cas, c'était un pas immense!

Sonia eût tant voulu remplacer un peu l'absent!

Attentive, vigilante, un léger soupir suffisait à la faire apparaitre sur le seuil, et cette période de fatigue lui était infiniment douce!

Pour Mme Lepreux aussi; et elle ne s'impatientait plus autant contre le mal... qui est quelquefois un bien!

Rien ne souffrait de son absence, et, sans en avoir l'air, sa belle-fille savait mener tout de front, en lui laissant l'illusion de tout diriger elle-même.

Ce n'était plus le désarroi, l'abandon, causé jadis par une simple indisposition... ni la détresse affreuse des longs jours solitaires ou coupés de visites banales; des insomnies si pénibles dans l'isolement et l'indifférence!...

Le jour, la nuit, sa belle-fille était toujours là; sa petite-fille montait l'embrasser dix fois pour une... elle se laissait gâter avec délices...

Pourtant, il ne fallait pas en abuser! et elle se fâchait après son infirmière qui se levait toutes les heures!

—Si vous vous obstinez à venir sans que je vous appelle, je vous renvoie dans votre chambre!

—Mais vous ne m'appelez jamais!

—Vous ne m'en laissez pas le temps! Maintenant que je vais mieux, je ne souffrirai votre présence que sous cette condition.

Il fallait bien s'y conformer pour ne pas être exilée!

La jeune femme en avait-elle mieux dormi?

Mais quelle douceur quand, à l'aube naissante, elle entendit une voix faible, rappelant celle de Bernard, murmurer:

—Sonia!

C'était la première fois.

"Maman"

—Nous ne sommes pas en retard, Monsieur le Curé?

—Un peu! et pourtant vous êtes venus en équipage!

Devant la "Maison des Roses" remplie d'un bourdonnement joyeux qui n'était pas seulement celui des abeilles, Mme Bernard et sa fille descendaient de la charrette anglaise trainée par Carabi.

—Il ne marche pas beaucoup plus vite que nous, mais notre grand bébé est si contente de faire le cocher avec son fouet, dont elle n'ose pas se servir!

Pauvre bête, il ne faut pas lui faire de mal!

—Vous avez raison, petite Marie; un âne devrait toujours être traité avec révérence, comme saint Christophe, puisqu'il a eu comme lui l'honneur insigne de porter le Sauveur du monde aux jours des tribulations de la fuite en Egypte et au jour de triomphe de l'entrée à Jérusalem.

Tout en causant, l'abbé Norbert intoduisait ses visiteurs au milieu des enfants du catéchisme et de quelques parents. Il avait coutume de les réunir ainsi le dimanche, après la première Communion, et distribuait un rosier blanc à chaque communiant, souvenir embaumé de ce grand jour. Un goûter frugal ajoutait au plaisir de cette réunion qui attirait encore plus d'un ancien et aussi les enfants du petit catéchisme qui n'avaient pas encore été admis au banquet divin.

La petite Marie était parmi ces derniers et rejoignait ses jeunes compagnes, tandis que les grandes, qui faisaient partie de la maitrise, se pressaient autour de sa maman.

Les garçons étaient plus rares, employés aux travaux des champs ou partis à la ville; mais ils ne faisaient pas le moins de bruit! Seul, un collégien pâlot, et pas beaucoup plus grand que Marie, se tenait un peu à l'écart.

—Que je vous présente mon petit Denis, qui ne fait pas partie de mes paroissiens, mais à qui je donne des répétitions pendant les vacances...

(A suivre)